

# HOMMAGE A LA GRÈCE ETERNELLE

## ONT COLLABORÉ

Rt. Hon. Oliver Lyttelton  
H.A. Mac Michael  
S.E. Fouad Abaza Pacha  
Général Catroux  
S.E. Miloje D. Smiljanith  
Général Bogoljubitch  
Manfred Pactrovich  
Pierre Jouguet  
Gaston Wiet  
G. Dumani Bey  
Samy Gabra  
R. Hamilton  
Mario Meunier  
Fernand Leger  
Gaston Bonheur  
Charles Picard  
Ozenfant  
H. Rivon Der Muhll  
Peter Meyer  
Khalil Tabet Bey  
Prince Demidoff  
André Bruère  
Maurice Raynal  
A. de Marignac



La Victoire de Samothrace

## A CE NUMÉRO

Amiral A. Sakellariou  
Général P. Nicolaïdis  
S. Dimitrakakis  
Général C.P. Vassos  
S.E. Theo. Nicoloudis  
S.E. Takis Pipinellis  
M. Sakellariadis  
P. Constat  
K. Scott Watson  
Ch. Buckley  
B. Spencer  
R. Liddel  
Georges Henein  
Nadine Gelat  
Georges Khayat  
François Mauriac  
Abel Hermant  
Edmond Jabès  
S. Baud Bovy  
Byron Andreades  
G. Zananiri  
Filitsa Vlachli  
L. Keyser  
Marcel Fort  
L. Scinto

## Textes de

Platon, Demosthène, Callistrate, Bacchylide, Pindare, Solon, Tyrtée, Plutarque, Archiloque, Simonide, Eschyle, Victor Hugo, Byron, John Keats, J. de Béranger, J.E. Flecker, Phileas Lebesgue, C. Palamas, L. Mavili Jean Moreas, M. Malakassis, S. Skipis, G. Anninos, C. N. Constantinidis, Josée Marie de Hérédia, Elisabeth Psara, Myrriotissa.

## Numéro Spécial de

# LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante revue d'Orient

**V**  
**FOR** **VICTORY**

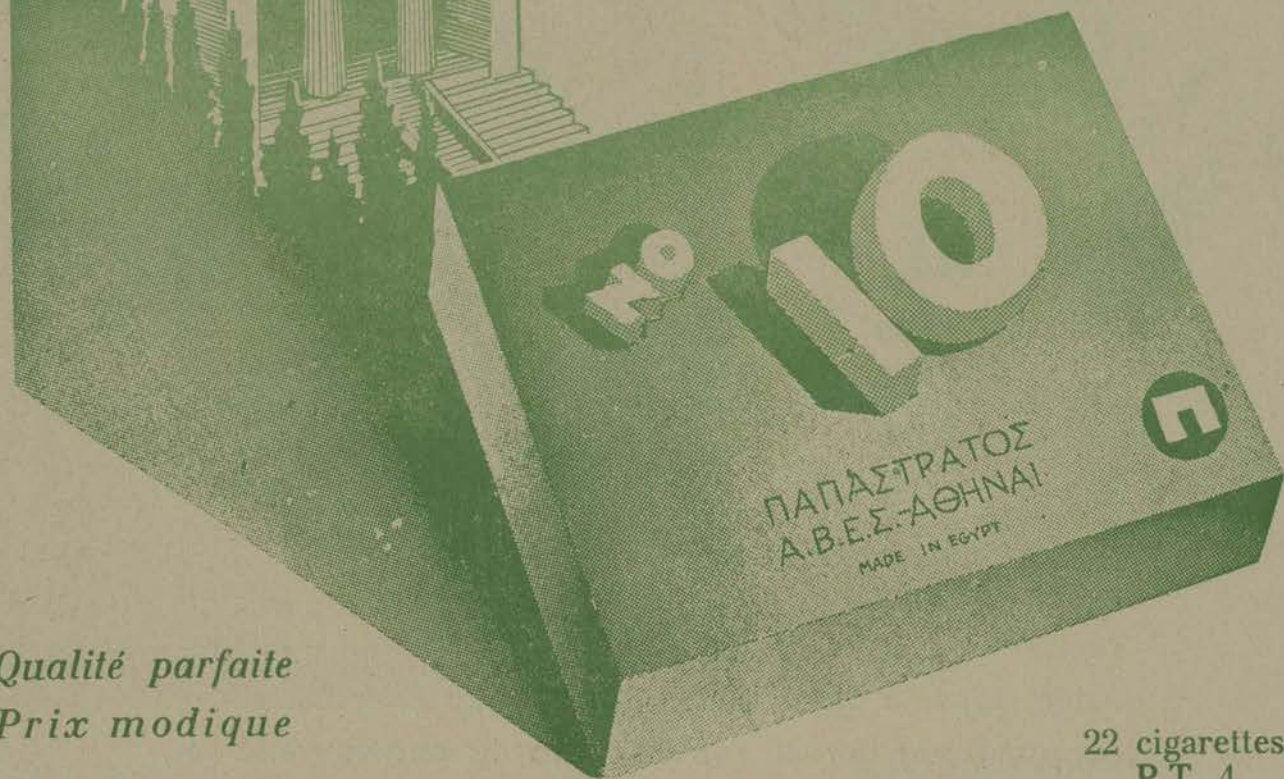
  
**FOR** **SERVICE**



N° 10

S.O.P.

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite  
Prix modique*

22 cigarettes  
P.T. 4

**CIGARETTES PAPASTRATOS**

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE”



# Hospitalité

*Une bonne tasse de café  
préparée avec soin*

Rien de meilleur après le repas qu'une tasse de café préparée avec soin. Le café, surtout lorsqu'il est de qualité, active la digestion et fortifie le corps. Monsieur retournera à son bureau rempli d'une vigueur nouvelle et vos invités apprécieront votre intelligente hospitalité.

# BRAZILIAN COFFEE STORES



# la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100  
                                  } Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration  
69, Rue Gabalaya, Zamalek  
LE CAIRE



N. GYZIS. — La Gloire

Aux héros du Pinde, de Korytsa,  
d'Argyrocastro, de Klissoura, de  
Ruppel, de l'Olympe, de Crète,

Aux dignes héritiers de Salamine,  
de Marathon et de Thermopyles,

Qui, par leur sacrifice et leur  
héroïsme, ont couvert la Grèce  
éternelle de gloire,

Aux Britanniques, aux Australiens,  
aux Néo-Zélandais qui tombèrent  
pour le même idéal,

Je dedie avec respect ce modeste  
hommage.

S.S.



N. GYZIS — Louons nos Héros

# GREEK EPITAPHS

by Rostover Hamilton

***The Greek Soldier***

Go Stranger, tell the English we lie here  
 Servants of freedom as our fathers were.

***The English Soldier***

Go, countryman, tell of a servant's pride  
 Who shared your heritage and served and died.

***The Australian Soldier***

Of English stock but on Hellenic tree  
 Grafted, I fell in famed Thermopylae.

# MESSAGES...

**from the Rt. Hon. Oliver Lyttleton, D.S.O., M.C., M.P.**

Minister of State

This anniversary brings home to everyone in the most poignant way the heroic struggle of the Greek people, their present sufferings and constancy.

For long years the Greek and British peoples have been bound by ties of friendship: the generosity and warmth of that friendship will survive long after the stain of the barbarians which we are fighting has been wiped out.

The children of Greece will reap the reward of liberty so nobly defended by their fathers and every Greek father will voice the feelings of humanity when he says to his son:

ὦ παῖ, γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος, τὰ δ' ἄλλ' ὅμοιος.

OLIVER LYTTLETON



**From H. E. Sir Harold Mac Michael**

High Commissioner for Palestine

GOVERNMENT HOUSE  
JERUSALEM

I understand that a special number of La Semaine Egyptienne is to be published on October 28th in commemoration of the entry of Greece into this war for the liberty of mankind. The British people are proud to have as allies a nation whose history from the dawn of civilisation to the present day embodies in itself the conception of freedom and independence, and they know that, however long may be the road, that conception will survive victorious and a free Greece will again take its place in the framework of a Europe no longer dominated by the law of the jungle.

We in Palestine, irrespective of race community and religion, share that pride and confidence and are glad to have this opportunity through the medium of your paper to convey to the Greek people our sense of homage and admiration.

H. A. MAC MICHAEL

High Commissioner for Palestine



## MESSAGE DU GENERAL CATROUX A LA GRÈCE

O Grecs ! Il est dans la Destinée de votre race de servir à travers les âges de guide et de flambeau à l'humanité.

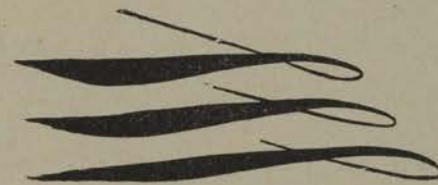
Vos ancêtres ont naguère donné pour des siècles son âme au Monde. Ils ont brisé et subjugué les forces de la barbarie. Ils ont fondé l'ordre et la liberté. Ils ont modelé l'esprit humain et lui ont enseigné le culte des vertus d'où naissent les grandes actions et les nobles pensées, la Sagesse, la Beauté et la Virilité. Et depuis, les hommes ont vécu de ce legs spirituel et moral.

Et maintenant, c'est vous qui offrez à l'Univers étonné, un inimitable exemple, vous qui avez refusé les chaînes de la servitude et qui sans considérer votre petit nombre, avez affronté d'un coeur unanime et mâle les périls de l'heure et les graves menaces de l'avenir, vous qui avez fait de vos frontières et de vos poitrines le rempart de la liberté du Monde contre le renouveau de la barbarie.

Nul pays plus que le vôtre ne fut digne de cette indépendance dont vous commémorez le glorieux souvenir, et que vous méritez mieux que d'autres peuples — mieux que d'autres peuples plus grands que vous par le nombre, — parce que vous savez mieux la chérir, la défendre et la sauver.

Immortel est le nom de l'antique Hellade; immortel est désormais celui de la Grèce moderne.

GÉNÉRAL CATROUX



## MESSAGE A LA GRÈCE

**de S.E. Fouad Abaza Pacha**

Directeur Général de la Sté Royale d'Agriculture

Hellade, au long des temps l'Egypte fut ta soeur !.. Egyptiens et Grecs ont présidé successivement à l'éclosion de la civilisation méditerranéenne. Egyptiens et Grecs ont inscrit dans l'Histoire, à côté des pages triomphales, maintes pages douloureuses. Mais toujours, dignes de leur passé millénaire, ils ont su reconquérir leur indépendance. En cet anniversaire de l'entrée en guerre d'un peuple héroïque qui s'est couvert de gloire dans une lutte inégale, je tiens à rendre à la Grèce soeur l'hommage qui lui est dû et à proclamer ma foi en ses immortelles destinées.

FOUAD ABAZA PACHA



*La plénitude du beau front, la colonne du cou et la majesté du visage: cette Athéna, cette Minerve de Crète, transition de l'art archaïque à l'art classique fait penser à l'Aurige de Delphes. Elle est une femme, mais déesse de la raison.*







S.E.M. MILOJE D. SMILJANITCH

## TEXTES GRECS CLASSIQUES ELEGIE

Notre ville ne périra jamais ni par la vengeance de Zeus, ni par le courroux des Dieux immortels et bienheureux. La généreuse Pallas Athénée, fille d'un père puissant, veille sur nous, et d'en haut son bras nous protège. Mais un autre danger menace cette grande cité : il vient des citoyens eux-mêmes qui, dans leur égarément, cèdent à la séduction de l'or ; il vient des chefs du peuple qui méconnaissent la justice, et, à force d'orgueil, attirent sur eux-mêmes des calamités sans nombre. Car ils ne savent ni contenir leurs dédains, ni mettre une mesure aux jouissances qu'ils possèdent, pour se livrer en paix à leurs festins. Ils s'enrichissent en s'abandonnant à des actes criminels. Ils dérobent, sans respecter ni ce qui est aux Dieux, ni ce qui appartient au peuple. Chacun prend de son côté, et ils n'observent pas les austères commandements de la justice qui sait tout, le présent et le passé, et qui garde le silence jusqu'au jour où elle vient distribuer ses châtimens. C'est là une plaie inévitable qui envahit toute cité. On arrive promptement à la servitude odieuse, ou bien on réveille la discorde civile et la guerre qui dormait, la guerre qui moissonne la jeunesse en sa fleur. La haine entre dans les coeurs, et bientôt la malheureuse ville est déchirée par les factions chères aux méchants. SOLON

# MESSAGE

de S.E. M. Miloje D. Smiljanitch

Ministre Plenipotentiaire

Chargé d'affaires de Yougoslavie

Ainsi que cela s'est souvent produit au cours de leur histoire, la Grèce et la Yougoslavie se sont trouvées une fois de plus sur le même champ de bataille, et du même côté, dans la lutte qu'elle mènent pour leur liberté et leur indépendance.

Il y a plus d'un siècle, les peuples Serbe et Grec, presque en même temps, commencèrent avec leurs propres forces et avec la plus grande tenacité, la lutte qui devait après de lourds sacrifices aboutir à la formation de leurs Etats Nationaux : l'un sur les rives de la Save et du Danube et l'autre au sud des Balkans. Séparés géographiquement, ils furent toujours étroitement liés par un esprit commun et par leur activité politique dirigée dans le même sens. Les succès de l'un encourageaient et donnaient de l'espoir à l'autre. La lutte de l'un servait la cause de l'autre.

Lorsqu'en 1912, l'heureuse issue de la guerre Balkanique fit naître une frontière commune entre la Grèce et la Serbie, les deux pays initièrent une politique de complète solidarité et firent tous leurs efforts pour qu'une paix durable régnât dans les Balkans. Entre Belgrade et Athènes il n'y a jamais eu de conflits, de rivalités ou de méfiance, contrairement à ce qui se passait avec un autre de leurs voisins. Ils surent établir une harmonie complète dans leurs relations réciproques, ayant compris la nécessité et l'importance d'une telle compréhension mutuelle devant les dangers extérieurs, toujours les mêmes pour les deux pays.

Au cours de la grande guerre de 1914/1918, Corfou et Salonique furent dans l'histoire du peuple Serbe deux étapes qui l'ont rapproché du peuple grec, — Corfou et Salonique, deux noms qui rappellent au peuple Serbe la reconnaissance qu'il doit au peuple Grec.

Lorsque le 28 Octobre, l'Italie attaqua lâchement la Grèce, le peuple Yougoslave tout entier se sentit moralement visé et il était prêt à se ranger aux côtés des Grecs pour la défense de la liberté et de l'intégrité des peuples Balkaniques. Toute autre politique eut été considérée comme une trahison par notre peuple : une trahison contre la traditionnelle politique Serbe de l'honneur et de la droiture envers ses amis et ses voisins.

La réponse pleine de dignité que le peuple grec donna au chantage italien, la magnifique résistance de l'armée grecque, en Albanie contre l'attaque d'une grande puissance ont soulevé l'admiration de tous les Yougoslaves.

Cette attitude a contribué à renforcer chez eux l'esprit de résistance, qui se manifesta par le coup d'Etat du 27 Mars. Ce jour-là le peuple Serbe refusa avec mépris toutes les tentatives des dictateurs actuels de l'Europe de déshonorer son nom et son passé, en quoi malheureusement ils réussirent avec quelques autres peuples. A partir de ce moment, les grecs et les serbes se trouvèrent côte à côte aussi dans le conflit actuel, luttant avec honneur et avec courage, comme ils l'ont souvent fait dans leur glorieux passé, pour un idéal commun — l'indépendance et la liberté des Balkans.

La collaboration Greco-Yougoslaves au cours de cette guerre est un gage précieux de la future paix balkanique que ces deux pays doivent savoir reconstruire et protéger.

MILOJE D. SMILJANITCH

## CE QUE NOUS DEVONS A LA GRÈCE

par **Gaston Wiet**

Directeur du Musée de l'Art Arabe.

Ce titre, suivi de la signature d'un Français, laisse entrevoir une avalanche de lieux communs. Par surcroît, c'est un professeur et l'on s'attend une fois de plus à des considérations touchant l'influence de la civilisation grecque sur l'humanisme français. Il faut convenir qu'un tel développement, pour si peu original qu'il soit, serait une vérité qu'il faut d'autant moins oublier qu'il est urgent de se retremper aux valeurs spirituelles de la Grèce antique.

Mais ces valeurs spirituelles, il n'est pas nécessaire de les chercher aussi loin dans le passé. Le 28 octobre 1940, le Président Metaxas proclamait fièrement : « *Nous montrerons maintenant si nous sommes réellement dignes de nos ancêtres et de la liberté que nous ont assurée nos aïeux. Que toute la nation se dresse!* »

L'attaque de la Grèce ne se justifiait que sur le plan du vaste programme de l'ordre nouveau que les Puissances de l'Axe prétendent imposer à l'Europe en accaparant tous les territoires. Le gouvernement italien l'avait déclaré avec cynisme : « *Unique manière de rendre durable la paix en Europe : les grands mangent les petits.* »

C'était clair en somme : les Hellènes, après tant d'autres, n'avaient pas le droit de vivre libres.

Et toute la nation s'est dressée, politiquement et matériellement. On a vu les femmes transporter vivres et munitions dans la zone de combat. Surtout et contrairement à ce qui s'est passé un peu partout, les adversaires du Président Metaxas se rangèrent loyalement derrière de chef. Nombreux sont les Vénizélistes que j'ai rencontrés l'hiver dernier à Athènes, qui avaient offert avec joie leurs services au Gouvernement. L'union sacrée, on ne devrait pas en faire honneur à une nation, mais comme elle fut presque inconnue en Europe, il convient de rendre témoignage au peuple hellène.

Première leçon, mais ce n'est pas la seule. La seconde ne le cède pas en magnificence. Malgré l'infériorité du nombre et de l'armement, la Grèce serra les poings et, sans bruit, sans ces vociférations burlesques qui forment la caractéristique inévitable des matamores italiens, la Grèce montra à l'univers qu'elle n'avait pas peur.

Le résultat, on le connaît. Le pirate en chemise noire, l'auteur sacrilège de l'attentat du Quinze-Août, fut bouté hors des frontières et dangereusement harcelé en Albanie.

Hélas, les hordes hitlériennes devaient ajouter le nom de la Grèce au martyrologe européen. Tous les hommes libres ont frémi à la nouvelle que le drapeau à croix gammée flottait sur l'Acropole. Ils furent certainement nombreux, ceux de mes compatriotes qui murmurèrent alors avec piété : « *O noble! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité!* »

Les Grecs contemporains se sont montrés les dignes descendants des héros de Salamine et des Thermopyles, et plus près de nous, des intrépides défenseurs de Missolonghi. Leur admirable énergie morale, leur courageuse résistance, leur grandeur d'âme sous l'oppression, font oublier les valeureuses prouesses de l'antiquité.

GASTON WIET

Directeur du Musée d'Art Arabe



Koré

### TEXTES GRECS CLASSIQUES

#### PLAINTES DE DANAE

Dans la nacelle artistement faite, emportée par les vents en fureur et par l'onde soulevée, pâle de crainte et les joues couvertes de larmes, elle entoura Persée de ses bras et dit : « *O mon enfant, que j'ai de peine! Toi, tu dors, et ton coeur enfantin repose dans cette affreuse demeure aux clous d'airain, au milieu des ténèbres de la nuit et de l'obscurité redoutable. Et sur tes beaux cheveux quand passe la vague profonde, tu n'y prends garde, non plus qu'au murmure des vents, couché dans ta couverture de pourpre, ô charmant visage. Ah! si le danger pour toi était le danger, ton oreille délicate serait attentive à mes discours. Je t'en prie, dors, mon petit; dors aussi la mer; dors l'immense fléau. Montre-nous, ô Zeus, montre-nous une volonté plus clémentine; si mes paroles sont trop hardies, pour mon enfant, pardonne-moi.* »

SIMONIDE

## AUX HELLÈNES DE 1941

par Pierre Jouguet, Membre de l'Institut



Le Moschophore

TEXTES GRECS  
CLASSIQUES

## A MON AMI

O mon âme, mon âme, triste jouet de maux sans nombre, relève-toi, résiste en face aux méchants, et au milieu des pièges ennemis qui t'entourent, reste ferme : victorieuse, n'étale pas ton triomphe; vaincue, ne t'enferme dans une humilité gémissante; que ta joie dans le bonheur, que ta colère dans le malheur soient modérées; songe à la mouvante incertitude des choses humaines.

ARCHILOQUE



«Si les oppresseurs avaient besoin d'une leçon pour savoir que la tyrannie ne peut garder sous son joug une petite nation, cette leçon leur fut fournie par la Grèce».

LLOYD GEORGE

«La vaillance de la Grèce ne doit jamais être oubliée».

BEVERLY BAXTER  
Député

Quel est celui d'entre nous qui ne se sente ému jusqu'au fond de l'âme, en ces jours pleins de tristesse et d'espoirs, et qui raniment dans nos coeurs le souvenir de cette heure décisive, où, noire de poudre et couverte de glorieuses blessures, au milieu de nations, les unes asservies, les autres frappées de stupeur, la Grèce s'est dressée devant la menace allemande, refusant de trahir son histoire et l'humanité. Oui! je dis bien: son histoire..., votre histoire, Citoyens de ce beau royaume de Grèce, que votre courage et votre invincible patience ont bâti au cours d'un siècle d'épreuves et d'efforts! Car nous en avons bien fini, je pense, maintenant avec cette prétentieuse sottise qui s'obstinait à ne pas vouloir reconnaître en vous le sang des antiques héros. Votre héroïsme est la plus irréfutable réponse, que vous pouviez faire à ces théoriciens frivoles de la transformation des races et de la discontinuité des nations; car votre héroïsme c'est votre racisme à Vous, Hellènes, mais un racisme qui ne se nourrit ni de materialisme ni d'orgueil.

Ils le savent bien ceux qui ont goûté l'accueil des rudes montagnards du Parnasse, des Crétois indomptables, des fins et hardis marins des îles égéennes; ils le savent bien ceux qui ont parcouru vos mers tantôt si caressantes et tantôt si rageuses, et qui jettent leur écume d'argent au front de ces hautains rochers dont l'âpre grandeur s'apparente si parfaitement à l'esprit aventureux de vos fils et qui portaient si noblement les temples de vos dieux; ils le savent bien surtout ceux qui méditent sur votre passé et qui voient au cours des siècles naître dans la conscience de votre peuple le sentiment de l'unité hellénique, puis l'idée de l'unité humaine, que vous avez répandue sur le monde, au temps de la Conquête d'Alexandre, en appelant tous les hommes au partage de votre culture, de cette *παιδείσις* hellénique, dont nous voulons tous être les héritiers. Chers Hellènes, laissez moi vous donner cette épithète dont vous usiez familièrement à l'égard des Dieux, ces Dieux, que des siècles de sauvagerie primitive vous avaient légués si informes, que vos poètes et vos artistes ont faits si beaux, tandis que la piété de vos sages les faisaient si humains; Chers Hellènes de 1940 et de 1941, vous avez vaincu et vous deviez succomber! mais succomber ainsi, ce n'est pas être vaincus! Mutilées, privées de leurs ailes vos Nikas de marbre sont encore des Victoires. Répétons-le nous, en ces jours de tristesse et d'espoir, quand vos grands alliés poursuivent stoïquement la lutte: Votre sacrifice a sauvé ce qui est essentiellement vôtre, je veux dire cet humanisme, dont les premiers vous avez fait présent à l'humanité.

PIERRE JOUGUET  
Membre de l'Institut

1 Octobre 1941

## A MES AMIS GRECS

Il vous est difficile de pardonner. Nous seuls savons pardonner à l'Italie — victimes d'un régime que nous avons combattu chez nous et ailleurs, nous seuls savons que l'Italie est innocente. Ceux qui frappent pour elle, sont ceux qui l'ont d'abord frappée. Elle muette, ils lui ont substitué leur voix.

Lorsque le 28 Octobre 1940, les armées du fascisme ont franchi vos frontières, vous n'étiez pas seuls à subir le feu de leurs armes: ces hommes nous atteignaient à travers vous. Mais vous êtes debouts, comme nous le sommes encore.

Dans cette lutte de l'ombre et de la lumière, une fois de plus vous ajoutez au jour.

Il s'agit pour nous, de ne plus nous perdre. Je veux croire que nous sommes, aujourd'hui, plus que jamais unis.

Il s'agit, pour nous tous, de vivre — vous y avez risqué jusque votre sol. Mais vous n'avez pas été battus; vous l'auriez été si vous aviez accepté de renoncer à vous.

L'Hellade demeure; vous à qui nous devons tant, vous demeurez pour vous et pour le monde.

Dans cette lutte pour notre demeure et pour la demeure de tous; nous avons tous un même nom et la même voix...

Puissiez-vous pardonner à l'Italie le mal que ses bourreaux vous ont fait, en son nom.

EDMOND J. JABÈS

Membre du Comité des «Groupe d'Action Antifasciste et Italiens Libres»

Le Caire, le 5 Octobre 1941

# LE MIRACLE DU 28 OCTOBRE 1940

par S.E. l'Amiral A. Sakellariou

Vice-Président de Conseil et Ministre de la Marine

Durant toute la période dramatique qui précéda la guerre italo-grecque je montai tous les soirs à Kiphissia prendre quelques heures de repos. Nous avions des instructions de la part du très regretté président du Conseil J. Metaxas, nous les responsables des forces armées de la Nation, de ne pas nous éloigner de nos administrations, à moins qu'il ne puisse être en contact immédiat avec nous par téléphone. (J'étais, à cette époque, Chef d'Etat Major de la flotte).

Le 28 Octobre à 3 h. 45 du matin, la sonnerie du téléphone retentit avec insistance. Je me levai pour aller voir de quoi il s'agissait; la veille à 11 h. 1/2 du soir Metaxas m'avait téléphoné me disant: «Dors tranquille ce soir, cet imbécile de Grazzi a bien essayé de faire quelque chose, mais il semble que ce n'étaient que des bêtises.»

C'était encore Métaxas et il me dit: «Grazzi vient de me signifier à l'instant, qu'aujourd'hui à partir de 6 h. du matin l'armée italienne entrerait en Epire afin d'occuper certains points déterminés du territoire. Naturellement, je lui répondis que dans ces conditions, nous nous considérons en guerre avec l'Italie. Descends immédiatement et émetts les ordres nécessaires à la mobilisation ainsi que tous ceux ayant trait à la situation nouvelle. Que Dieu nous aide!

Nous nous attendions tous à cela. En hâte, je téléphonai au bureau afin que tous les officiers de l'Etat Major s'y réunissent; je m'habillai, je pris congé des miens et je quittai la maison, que je ne devais plus revoir, pour m'installer désormais au quartier général de la Marine. Regagnant Athènes aux premières lueurs de l'aube, je sentais peser sur mes épaules tout le poids de la responsabilité qui de par mes fonctions m'incombait. Un grand empire, sau-



S.E. l'Amiral A. SAKELLARIOU, Vice-Président du Conseil et Ministre de la Marine

vagement armé, nous attaquait sans motif, après s'être servi, en temps de paix, de tout moyen illicite pour fléchir la force de résistance de notre peuple tels que bombardements de navires de guerre ou marchands, torpillage de l'*Hellé*, articles de presse menaçants dans lesquels il était dit qu'à l'époque des avions et des tanks l'héroïsme n'avait plus cours, etc.

Passant en revue la situation, en militaire, je ne pouvais certes pas oser espérer une victoire sur le colosse italien qui s'était dressé contre nous. Toutefois je me demandais: Quelle sera l'attitude du peuple grec? Parce que je dois ajouter, en outre, que l'attitude de l'Italie ayant été très menaçante, le gouvernement avait donné des ordres sévères à la Presse de ne rien

écrire à ce sujet. S'opposerait-il vigoureusement au lion italien, rugissant alors avec superbe vers toute direction, ou aurait-il peur, comme eurent peur et fléchirent en ces temps pénibles tant et tant de peuples grands et petits? Première question angoissante. Deuxièmement, les Italiens nous laisseraient-ils le temps d'organiser notre défense, afin que nous tombions héroïquement, ou bien avec leurs forces mobilisées et concentrées en Albanie, avec leur aviation, leur flotte nous paralyseraient-ils avant même que nous eussions mobilisé?

Ce sont là les questions qui angoissaient mon âme à l'aube fatidique du 28 Octobre 1940. Le reste est connu. Nous mobilisâmes. Nous nous concentrâmes aux frontières. Nous nous battîmes. Nous vainquîmes. Il a fallu que se mit en mouvement, en faveur de l'Italie, la formidable machine de guerre allemande, pour que nous succombions à un combat désespérément inégal.

# TRADITION ET PROGRÈS



ATLAS allie aux qualités traditionnelles de la cigarette égyptienne l'élégance de la présentation moderne et témoigne de la remarquable faculté d'adaptation de COUTARELLI



# ATLAS

CIGARETTE DE LUXE

# COUTARELLI

LA PERFECTION CLASSIQUE DANS UNE BOITE MODERNE

RCA

# MENA HOUSE HOTEL

**près les Pyramides**



*L'endroit idéal pour le  
Sportsman ou pour qui  
désire faire une cure de  
repos.*

A quelque chose malheur est bon. Dieu nous envoie de temps à autre la malédiction de la guerre, afin que les peuples puissent faire montre des possibilités et des capacités de leur âme. Il a fallu le malheur de la guerre pour que le peuple grec révèle sa vertu traditionnelle de sacrifice à la Liberté, son attachement passionné à la terre de ses aïeux, son dégoût à l'égard des puissances matérielles de la Force. Ainsi fûmes nous témoins du miracle que les générations à venir considéreront avec orgueil au même titre que la tradition des guerres Médiques est demeurée épique pour notre race. *«Nous avons été les premiers vainqueurs de cette guerre.»*

Et nous vainquîmes. Sûrement pas par notre supériorité numérique, l'abondance de notre matériel, ou celle de notre ravitaillement, fût-il en vivres, en vêtements, en chaussures ou autres. Non. Notre victoire sur l'Italie a été exclusivement la victoire de l'âme grecque. Un peuple noble, lassé de subir les menaces médiates ou directes d'un autre peuple, soi-disant grand, se dressait superbement à l'aube du 28 Octobre et jetait à la figure de l'adversaire l'héroïque apostrophe *«Molon lavé»* de nos aïeux, le *«Non»* historique de son Président du Conseil.

C'est pourquoi je crois que le 28 Octobre 1940 constitue une date tout à fait exceptionnelle dans notre histoire, analogue à celle du 25 Mars 1821. Elle a prouvé au monde entier qu'il existe au sud-est de l'Europe un peuple, dans les veines duquel coule un sang héroïque et noble, qui n'entend se soumettre à aucune force qui chercherait à lui ôter sa liberté.

C'est avec raison que, le monde époustoufflé par le spectacle d'une France succombant aux coups durs infligés par l'adversaire, admira la façon dont notre petit peuple avec ses maigres moyens, malmenait sans pitié l'envahisseur.

Nous fûmes les premiers à endiguer la vague de défaitisme suscitée par le mythe de l'invincibilité des armées de l'Axe et dès lors, d'autres Grandes Puissances se mirent en branle en vue d'écraser les hor-

des qui depuis 1939 sèment à travers les pays d'Europe les sentiments de la haine et du désespoir. Voilà ce que j'appelle *«Le Miracle du 28 Octobre 1940»*.

Nous fûmes tous tellement inspirés par cet héroïque effort de notre peuple, qu'après la mort de Metaxas, lorsque Koryzis me fit appeler pour me demander mon opinion au sujet de l'imminente attaque allemande, je répondis sans hésitation : *«Aurions nous été seuls dans les Balkans, le peuple grec ne nous pardonnera jamais une capitulation quelle qu'elle soit devant les nouveaux agresseurs du Nord. Nous devons même seuls, poursuivre la lutte jusqu'à la mort, Nous devons souhaiter la mener seuls.»* Et je me souviens, à la fin de notre longue et dramatique entrevue, ce patriote ardent et sensible me répondre les larmes aux yeux : *«Merci, amiral. C'est ce qu'il était dans mon intention de faire.»* C'est ainsi que nous répondîmes une seconde fois *«non»* au second agresseur.

Et le peuple grec inflexible continua la lutte dans les forts de Macédoine et, malgré la défection de certains chefs, au Péloponèse, puis en Crète. Des blessés de Ruppel affirmaient, à propos des nouveaux Huns, *«Ils sont pires que les Italiens devant la baïonnette. Que vouliez-vous qu'on fit devant leurs tanks et leurs avions!»* Le miracle du 28 Octobre 1940 continue à inspirer le peuple grec, cet héroïque et grand peuple, pour la liberté duquel tout sacrifice, tout effort quel qu'il soit, de notre part est minime.

Les dures épreuves que nous avons subies et que nous subissons en tant que nation inspireront les générations futures, comme nous ont inspiré les sacrifices de Missolonghi. Cependant des peuples qui se glorifient de telles traditions ne meurent jamais, ils renaissent de leurs cendres, ils sont immortels. Et la Nation Grecque n'a pas encore vieilli. Elle ne vieillira jamais.

ALEX. E. SAKELLARIOU  
Vice-Amiral, Vice-Président du Conseil  
et Ministre de la Marine.



N. GYZIS

La Victoire



Général P. NICOLAÏDIS  
Ministre de l'Air

Dans la bataille de Crète 4000 Allemands furent tués et des centaines d'avions détruits.

La Grèce n'a pas seulement combattu pour son indépendance et son intégrité territoriale mais elle a aussi grandement contribué à la lutte navale. Non seulement elle gagna une gloire éternelle, mais le monde entier admire sa lutte et reconnaît ses droits.

La résistance de la Grèce, a fait gagner aux Alliés deux mois précieux et a imposé à l'ennemi d'abandonner ses projets d'attaque contre Suez par le Nord et l'Ouest.

Grâce à la résistance grecque, la Grande-Bretagne a pu concentrer 750.000 hommes dans le Moyen-Orient.

La résistance de Crète a rendu possible la débacle de Rachid Aly et le nettoyage des Allemands de Syrie. Cette résistance a imposé la remise de l'offensive allemande contre la Russie et a permis à l'Angleterre d'ouvrir une route sûre de ravitaillement par l'Iran.

La lutte épique de la Grèce, a contribué à l'échec du plan d'Hitler pour la conquête du monde.

WINSTON CHURCHILL

(Extrait du discours prononcé le 24 Août)

## LA GRÈCE ÉTERNELLE

par le Général P. Nicolaïdes, Ministre de l'Air

Depuis les temps les plus reculés la Grèce, notre immortelle et glorieuse patrie, qui créa des oeuvres d'art et de génie qui bâtit des Parthéons et des Erechteia, qui lutta contre tous les peuples barbares d'Europe et d'Asie afin de répandre la civilisation eut toujours pour but la suprématie de l'Idée sur la Matière.

La Grèce de 1940, sereine et pacifique, qui jamais ne fit du tort à personne, se vit dans l'obligation forcée d'entreprendre la lutte pour la plus haute et la plus noble idée qui constitue le bien le plus sacré et le plus précieux de tout peuple libre, c'est-à-dire son honneur et son indépendance. Et s'étant battue avec une abnégation enviée et un héroïsme incomparable et couvert de gloire, elle succomba.

Ce n'est cependant pas la première fois que notre très glorieuse patrie subit les assauts d'ennemis cherchant à violer son honneur et son indépendance. Si l'on a recours à l'Histoire de la Grèce on remarquera que, durant la longue et très éprouvée existence de notre patrie, ses luttes aux Thermopyles, à Marathon, à Salamine, à Missolonghi, à Souli et ailleurs, n'ont toutes été des luttes que pour son honneur et son indépendance.

Le 28 Octobre 1940 est la plus grande date de l'histoire néo-grecque et marquera une étape illustre de gloire nationale. Une grande puissance, l'Italie Fasciste, dont le Chef tonitruant déclarait avec menace au monde entier, que la puissance de son Etat s'appuyait sur 8 millions de baïonnettes, cherchant à violer l'indépendance de notre Patrie, traversait les frontières et s'engageait avec ses armées en territoire grec.

Le peuple grec, unanime, devant cette infâme et lâche agression, se souleva et, répondant à la mobilisation, se concentra rapidement aux frontières avec la ferme résolution de résister au vil et effronté agresseur et, prenant à son tour l'offensive, de le rejeter en arrière, vers les positions desquelles il s'était élancé.

Tout le monde connaît les événements qui suivirent la courageuse armée grecque, petite en nombre, mais grande et inégalée par le moral et par l'élan qui contre-attaqua l'ennemi, supérieur en nombre, le renversa, le mit en déroute, le poursuivit, l'écrasa sur les montagnes d'Albanie et présenta, aux yeux de tous les peuples de la terre, la loque qu'était l'armée des 8 millions de baïonnettes de Mussolini.

Tandis que durant, à peu près, un semestre la lutte dure et sanglante continuait en Albanie et que la glorieuse armée grecque, avec un moral superbe, écrasait l'ennemi et s'apprêtait, dans un dernier effort, à le jeter à la mer, un autre ennemi, allié du premier, numériquement supérieur à lui et beaucoup plus puissant, viola à son tour nos frontières sans avertissement aucun, et attaque, sans crainte d'être réfréné, les arrières de notre armée avec ses innombrables divisions mécanisées ses nombreux avions et son infanterie. A partir de ce moment la lutte devenait surhumaine et il était évident que notre héroïque armée, qui avait lutté avec tant d'abnégation contre ces deux colosses, succomberait.

Nous sommes fiers, et levons fièrement la tête, des exploits héroïques de notre armée, de notre flotte et de notre aviation. Parce que la grandeur de l'oeuvre accomplie par les forces armées de notre glorieuse et vénérée patrie, durant ces luttes âpres et sanglantes contre deux empires des plus puissants, constituera un exemple unique dans l'histoire des Nations et enseignera au monde entier le sens de l'honneur et de la liberté des peuples et la façon de les défendre. Les exploits de nos forces armées, d'un héroïsme et d'une abnégation si incomparables, enrichiront de nouvelles pages l'histoire de notre glorieuse Patrie et constitueront le phare resplendissant qui éclairera, édifiera et guidera les générations à venir dans la voie de l'honneur, de la liberté et du devoir envers la Patrie.

La Grèce immortelle, notre bien-aimée Patrie, après avoir lutté pour ses autels et ses foyers, pour son honneur et son indépendance, a succombé à ses agresseurs qui foulent aujourd'hui son sol sacré. Mais si elle a succombé et a été asservie, son esprit demeure vigoureux et indomptable et nous avons la conviction absolue qu'elle se relevera bientôt plus grande, plus forte et plus glorieuse.

Général PAN. NICOLAÏDIS  
Ministre de l'Air





S. E. STELIOS DIMITRAKAKIS  
Ministre de la Guerre et de Justice

«But make no mistake these debts which the rest of the world the rest of the civilised world have incurred towards Greece will be repaid. Until freedom and happiness are restored to her suffering people we shall not regard that debt as having been discharged and to that task let us to-day dedicate ourselves.»

OLIVER LITTLETON



## UN ANNIVERSAIRE

28 Octobre 1940. Le jour n'est pas encore levé... Et les appels retentissants des sirènes invitent les hellènes à une veillée d'armes nationale. Les stations radiophoniques du monde transmettent la fière réponse grecque à la provocation téméraire de l'agresseur italien.

... Et les peuples, s'émeuvent... à une époque où Etats petits et grands, succombent devant la machine de guerre de l'axe un petit état dont l'histoire est toutefois séculaire, se dresse contre la Force. Peut-être que le lendemain sera dur mais à quoi sert la vie à un état qui n'est plus libre, surtout lorsque cet état est la Grèce. Qu'importe que l'agresseur soit un Empire? Les poitrines des Hellènes raidit l'idée de l'indépendance nationale et l'élan grec fait vibrer les cœurs. Cachant leur tendresse maternelle, dissimulant leur amour conjugal et retenant avec force leurs larmes fraternelles, mères, femmes, frères avec une émotion contenue escortent les leurs qui vont se battre pour la cause de la liberté.

... Et les peuples vivent dans l'agonie parce que l'issue fatidique du drame ne peut-être que rapide. Les envahisseurs comment par fouler le sol de l'Hellade. Cependant quelques jours s'écoulent à peine et le monde croit au miracle. La flamme qui couvait au sein des âmes grecques se mue en lave qui entraîne et qui chasse, hors du sol grec l'agresseur téméraire... Et les peuples sont éblouis.

... Plus rien n'arrête le soldat grec. Les victoires se succèdent et aux sommets des monts d'Albanie une des plus belles pages de l'histoire de cette guerre est composée. Pour la première fois depuis les débuts de cette guerre le dénument italien est révélé et la victoire caresse les armes alliées par les succès grecs. Durant cinq mois entiers la petite Grèce non seulement résiste héroïquement, non seulement elle n'a pas perdu un pouce de son territoire mais elle bat l'empire italien et conquiert une grande partie de l'Albanie dominée. La Grèce devient légende... Et les peuples debout applaudissent. Et lorsque la Grèce invincible éclaire le monde des exploits héroïques de ses enfants sur terre, sur mer et dans les airs, l'empire italien fait appel à l'aide de son complice criminel: L'Allemagne nazie. Le danger est désormais inévitable et grand. La Grèce érigée depuis des siècles en rempart de la Civilisation et de la Liberté n'hésite pas..

... Et les peuples blémissent. L'audace de notre petite patrie est grande. Les Grecs écrivent des nouvelles pages héroïques dans les forts de la Macédoine et de concert avec nos grands alliés britanniques sur l'Olympe. Contre deux empires un petit mais glorieux peuple a résisté avec les forces qui lui restaient. Le monde entier tourne ses regards et suit la Grèce avec ce qui lui restait de forces et avec l'aide de ses courageux alliés britanniques l'épopée de Crète est écrite.

... Et les peuples pleurent... Des soldats britanniques et grecs, des femmes et des enfants se battent sur les derniers territoires de la Grèce libre.

... Et les peuples se découvrent en entendant ton nom, Oh! Hellas! Tu n'as pas succombé ni tu as été vaincue. Parce qu'en toi la flamme est inextinguible et ton âme est pure. Tu n'attends l'heure de chasser de notre bien aimée patrie le conquérant barbare; Combattants nous tous, de notre Roi jusqu'au dernier de nos soldats, nous pensons à toi avec respect, O douce Patrie, pour qui fidèles à notre devoir nous attendons impatiemment l'heure de l'action. Debout! O grecs! En cet anniversaire historique, formulons la promesse et le serment, rangés aux côtés de nos grands alliés britanniques, de lutter jusqu'au triomphe de nos idéaux démocratiques et de liberté, contre la force brutale de l'axe afin de rétablir une Grèce libre plus grande, plus conforme à ses données historiques et démographiques et plus glorieuse. C'est pourquoi adoptons comme devise de notre vie: «La liberté ou la mort».

STELIOS DIMITRAKAKIS  
Ministre de la Guerre et de Justice

# L'IMPORTANCE DE LA CONTRIBUTION DE LA GRECE

par **S.E. M. Takis Pipinellis**, Ministre de Grèce à Moscou



S.E. M. TAKIS PIPINELLIS dans son bureau

A mesure que se poursuit la sanglante épopée de la présente guerre et que dans la perspective du temps, les événements Militaires peuvent être mieux placées dans leurs véritables proportions, de plus en plus grande apparaît à nos yeux l'importance de la campagne de Grèce dans l'ensemble de la lutte. Il est maintenant certain que cette campagne devait former le prélude d'une vaste action offensive de l'Allemagne vers un point vital de l'Empire Britannique action devant emprunter soit le chemin de la Turquie soit celui de Chypre - Syrie - Palestine. Le commandement agresseur était certain d'avoir facilement raison de la résistance Grecque à telle enseigne qu'il escomptait l'effondrement de la Grèce au bout des deux premières journées de la campagne. Le dispositif initial des troupes allemandes massées en Bulgarie en Mai 1941 trahissait clairement les véritables intentions du commandement allemand. Alors que sur la frontière Grecque les concentrations allemandes s'élevaient à peine à 7 - 8 divisions, le reste des troupes ayant envahi la Bulgarie, (environ 15 divisions) se trouvaient réunies vers la frontière turque. Ce n'est qu'à la suite du coup d'Etat de Belgrade que ce dispositif a dû être précipitamment modifié.

Or, la farouche résistance opposée par l'armée Hellénique à l'invasion allemande, l'héroïque défense de la Crète et les sacrifices disproportionnés que ces succès imposèrent à l'envahisseur, renversèrent complètement le plan de son action. L'heure de l'attaque principale contre la Turquie et l'Egypte était reportée du début d'Avril au commencement de Juin. Il devenait donc matériellement impossible de terminer cette phase décisive de la campagne

avant les grandes chaleurs de l'été; ce retard risquait d'autre part de ne plus permettre pour cette année la liquidation du problème russe, avec tous les dangers qui en découlaient. La poussée vers le Sud a dû ainsi être abandonnée et plusieurs mois précieux ont pu être mis au profit de la résistance dans le proche Orient.

Sans trop se hasarder sur des appréciations concernant la portée de ces événements on peut constater que la défense opiniâtre du territoire hellénique a été un des facteurs essentiels du développement favorable enregistré depuis deux mois dans les événements militaires. La Grèce peut avec une juste fierté rappeler le souvenir de son sacrifice à la cause commune. Pour une fois encore la conduite dictée par le sentiment de l'honneur intégral a été celle de la raison.

\* \* \*

Mais ce que la Grèce a donné d'essentiel au cours de cette lutte, ne s'arrête pas là. Il est d'un ordre psychologique et moral, bien plus que stratégique et militaire. Pour le comprendre il faut penser aux sombres mois de l'été et de l'automne 1940, à l'Europe saisie d'une immense frayeur à la suite de la débâcle de la France; Il faut refaire le tableau désolant de tant d'énergies paralysées par la stupeur tant de défaillances sans excuse et sans gloire; Il faut repenser aux misérables «sagesses» de tant de petits pays frappés par les mêmes menaces et pourtant se dérochant sous l'effet de la panique à la seule protection véritable, celle de la solidarité avec leurs voisins; Aux rapacités bulgares éveillées à nouveau par l'espoir d'une rapine facile; Les légions de Gra-

ziani annonçant la conquête imminente de l'Égypte et ce... par leurs propres moyens ! Alors que sur les hauteurs de Salzburg, tel Zeus l'assembleur des Nuées, Hitler rendait la justice aux mortels, accourus de toute part de l'Europe Centrale et Orientale pour lui soumettre le jugement irrévocable de leur destinée.-

C'est au milieu de tout cela que la Grèce repoussa la menace suivie d'agression d'un des partenaires de l'Axe. C'est dans cette atmosphère de panique et d'abandon que la Grèce a osé se dresser contre l'envahisseur ; et c'est précisément ces circonstances qui ont donné à son attitude un sens profond que l'humanité entière n'a pas manqué de comprendre. La Grèce entra dans cette lutte alors que tout semblait perdu, par un sentiment impérieux de dignité et de profonde responsabilité envers son histoire miraculeuse. Son héroïsme marqué d'un signe de désespoir, impliquait le sacrifice total d'un peuple sur l'autel des valeurs les plus élevées de l'existence. Pas un de nous, au moment où notre Pays prenait les armes, n'avait cru à la possibilité de ces fulgurantes victoires dont le péan rétentit encore sur les fières montagnes de l'Épire. Et comme il arrive avec tous les grands poèmes de la vie, son élan souleva tous les espoirs perdus dans le fond des consciences, et le monde émerveillé, a cru de nouveau à l'utilité des grands sacrifices, à la possibilité d'une délivrance. Un nouveau Destin semble avoir été depuis lors réveillé ; et il veillera jusqu'à la victoire sur les armes des défenseurs du droit.

\* \* \*

L'héroïsme crée des droits imprescriptibles, Mais il implique avant tout des devoirs ; il repose sur des Lois profondes de discipline nationale et individuelle, j'irai même jusqu'à dire sur des Lois de forme qu'on ne saurait négliger. C'est sur elles qu'en ces jours de deuil je voudrais surtout inviter mes compatriotes à méditer.

Ce qui a le plus frappé dans l'attitude de notre Pays et dont je crois que nous avons le plus à nous enorgueillir, c'est avant tout, l'attitude modeste et digne qui accompagnait le magnifique effort de notre peuple en armes. Chacun s'imposa une discipline patriotique et morale sans lesquelles aucun effort national et aucune liberté ne sont possibles. Nous avons connu la gloire sans exaltation immodérée, sans péroraions mussoliniennes.

Nous sommes restés disciplinés, décidés et modestes pendant les heures inoubliables de la victoire, comme pendant celles de l'agonie. Nous n'avons pas connu la déchéance des atrocités inutiles, la sombre hystérie des foules aveuglées par la terreur, avides de sang et de ruines. A la perfide agression, nous avons opposé un héroïsme presque agonistique et c'est par une pieuse dévotion à la Patrie le sarcasme et l'atroce plaisanterie sur l'adversaire, que l'âme foncièrement bonne de notre peuple, a réagi contre la furie de l'ennemi. Alertes sobres, et purs furent les coeurs de nos jeunes combattants.

« Τέλος δὲ πάντων εἶναι εὐδυνμία, οὐ τὴν τῆς ἡδονῆς ὁμοίαν, « ἀλλὰ καθ' ἣν ἡ ψυχὴ εὐσταθῶς καὶ γαληνῶς διαίγει. »

Mais et cela avant tout nous accepté comme un bienfait l'ordre sévère qui nous était imposé et qui multiplia nos forces au moment du danger.

Ainsi, a un moment miraculeux de son histoire, la Grèce incarna à nouveau les immortels principes de la haute antiquité qui, quoi qu'en pensent les observateurs inattentifs, restent enracinés et immuables dans l'âme même de notre peuple, dans la forme de notre vie et plus encore dans le contour élégant et la clarté de notre Pays.

Il faut, au milieu de cette sanglante lutte idéologique qui déchire auourd'hui l'humanité que le monde réfléchisse sur ces principes de vie que l'exemple de la Grèce a mis de nouveau en évidence. Ce n'est pas par les formules désuètes du passé, celles des oligarchies anonymes et égoïstes ou celles des tyrannies ochlocratiques qu'un monde nouveau et viable pourra être créé. Il faudra du fond d'un passé immortel, faire revivre les imprescriptibles vérités de l'ordre de la mesure et de la décence intellectuelle et morale qui seules peuvent former aujourd'hui un fondement durable dans la vie des peuples.

Il faut que le monde puisse savoir et méditer sur ce que l'exemple du sacrifice de l'Hellade moderne contient de plus profond. Mais il faudra, avant tout, que nous autres Hellènes dépositaires de tant de sagesse et de gloire, sachions en rester inspirés jusqu'à la fin. Il faudra que dans notre attitude, dans les formes de notre vie comme dans nos institutions et nos Lois nous arrivions à comprendre et à continuer ce qu'il y a de meilleur et d'éternel dans notre passé. Loin d'emprunter les divinités conventionnelles d'une société périmée qui s'effondre aujourd'hui dans le sang et dans la boue, nous avons à comprendre et expliquer celles de notre histoire merveilleuse et qui hier encore ont veillé sur nos victoires comme elles doivent veiller aujourd'hui sur notre deuil et nos espérances. Que l'Olympe flétri par les signes cabalistiques qu'on vient d'y arborer, se réveille et s'allume par notre pensée et notre voix. Mais que surtout, nous mêmes, artisans de notre histoire, sachions nous montrer fidèles aux principes qui sont notre raison d'être parmi les peuples. Sachons maintenir en ces jours de deuil non seulement l'élan patriotique de notre nouvelle armée, mais aussi l'ordre dans la dignité, élément primordial de la Cité. Passons sur les stériles controverses concernant les détails de notre action et que tant d'éléments inconnus empêchent de liquider en ce moment. Groupons nous sans réserve autour de Notre Roi légendaire, seule incarnation aujourd'hui possible, et de l'Autorité de l'Etat, et de la souveraineté nationale. — Continuons, dans la tristesse de l'occupation aussi bien que dans les foyers lointains de notre résistance, la discipline dans la décence humaine. C'est cet esprit que la Grèce nouvelle a donné au monde comme un exemple merveilleux ; C'est lui que, quand elle construira ses nouvelles cités et ses nouveaux temples elle devra inscrire à leur frontispice. Car c'est par lui que la Grèce se rattache à son grand passé et que - sans le savoir peut-être - tant de braves sont morts. Ainsi, ils ne seront pas morts en vain, et pour la Grèce et pour le monde nouveau en train de se reconstruire.

TAKIS PIPINELLIS



MICHEL SAKELLARIADIS  
Consul Général de Grèce

## TEXTES GRECS CLASSIQUES

### LA XIV<sup>e</sup> OLYMPIQUE

Maitresses des ondes du Céphise, vous qui habitez une contrée nourricière de beaux coursiers, Grâces, souveraines renommées de la fertile Orchomène, protectrices des antiques Minyens, écoutez-moi : Je vous invoque. Car c'est vous qui donnez à l'homme tout ce qui est agréable et doux ; il vous doit la science, la beauté, la gloire. Et pour les Dieux même, il n'est, sans les nobles Grâces, ni danses ni festins. Arbitres de tout ce qui se passe au ciel, elles ont placé leurs trônes auprès d'Apollon pythique à l'arc d'or, et elles chantent l'éternelle majesté du maître de l'Olympe qui leur donna le jour.

Filles du plus puissant des Dieux, auguste Aglaé, Euphrosyne que charme l'harmonie, écoutez-moi ; et toi aussi, Thalie, non moins que ta soeur amante des concerts, jette les yeux sur cette pompe qui s'avance, brillante et légère dans la joie du succès. Je viens, par des chants savamment modulés sur la cadence lydienne, célébrer Asopichos et la victoire à Olympie que te doit la cité des Minyens. Echo, vole à la noire demeure de Perséphone ; porte à Cléodame la glorieuse nouvelle : dis-lui que son fils a, dans le sein de la fameuse Pise, couronné sa jeune chevelure des nobles ailes de la victoire.

PINDARE

# 28 OCTOBRE 1940

Date illuminée par la flamme immortelle jaillissant du fond de l'âme de la Nation Hellène.

Elle a montré d'une façon frappante, au prix de sacrifices inouis, que la Grèce subordonne son existence même aux idéaux de Liberté et de civilisation, idéaux qui sont l'apanage, l'essence même de la race dès sa première apparition sur la terre.

Ce n'est pas certes une coïncidence fortuite le fait que cet anniversaire ravive le souvenir d'autres dates d'égale splendeur, plus ou moins éloignées dans notre histoire, mais, sur la longue route hérissée que la nation a parcourue, c'est une Croix, symbolisant la continuité, la relation étroite, l'unité indissoluble de l'effort et du but de la Nation. —

Par l'homogénéité des populations foncièrement helléniques, les minorités sur son sol faisant presque entièrement défaut, et par l'absence de toute velléité d'expansion territoriale, la Grèce était pleinement en droit tréées, libérées à la suite de guerres victorieuses, la Macédoine, la Thrace, tréées, libérées à la suite de guerres victorieuses, la Macédoine, la Thrace, l'Épire, toutes ses îles étaient l'objet de convoitises illégales de la part de ses ennemis. — Ainsi, ce jour là, lorsque l'aurore éclaira les cimes et les rivages de l'Hellade, le péan de Salamine retentit, convoquant au combat les fils des Hellènes, tous sans exception accoururent pour la défendre, dignes des traditions nationales. — Le combattant du Marathon s'incarnera dans la forme du soldat du Pinde. — Ils sont tombés, dans la gloire, tous les deux avec la même vision d'une Grèce éternelle, martyrs de la Patrie et de la Civilisation. —

La liberté est le symbole de toute la vie de la Nation. La Grèce, dont l'Humanité doit être fière, fut constituée au prix de sacrifices incalculables, au prix du sang inestimable de ses héros depuis des siècles. De tout temps le lot de l'Hellade fut la lutte perpétuelle, dont cependant toute l'Humanité a profité...

Notre lutte sacrée, menée depuis le 28 Octobre 1940, n'est pas seulement le miracle le plus splendide du siècle, mais aussi l'exploit sublime de la nation Hellène au cours de son histoire trois fois millénaire. Ce que la nation hellène a pu produire de meilleur, en vaillance et en grandeur d'âme, se résume dans cette courte période de notre vie nationale. Dans cette lutte grandiose, parce que prodigieusement inégale, disputant le sol de la patrie contre un agresseur colossal, la Grèce s'est offerte en sacrifice pour la cause de la Liberté. —

Le souvenir de la plus sainte des luttes restera impérissable tant qu'il y aura une histoire impartiale et tant que les vibrations d'un noble patriotisme feront palpiter l'âme Grecque. Et nous sommes fiers nous les descendants des Hellènes de pouvoir contempler le front haut, avec les mânes de nos ancêtres, tous les peuples civilisés. Parce que la destinée de la Grèce a réservé à notre génération la tâche glorieuse de mourir obéissant aux préceptes de notre Histoire.

Heureusement, même après cette péripétie, l'Hellénisme restera toujours grand et fort. Et, une fois la liberté acquise, devant nous s'ouvriront de nouveaux horizons de renaissance et de prospérité. En assumant alors, sa grande tâche historique comme force morale, créatrice de progrès et de civilisation, la Grèce libérée arrivera, assurément, au but de ses idéaux. Le souvenir du 28 Octobre 1940 constituera une force vivifiante dans l'avenir. — Il nous inspirera toujours le dévouement envers la liberté et l'abnégation. Il nous enseignera qu'il n'existe pas de force plus puissante que l'Idée, ni l'idéal supérieur à l'amour de la Patrie.

MICHEL SAKELLARIADIS  
Consul Général de Grèce

# MESSAGE

**du Général de Corps d'Armée Bogoliub Ilitch**

Commandant en Chef des Forces Yougoslaves dans le Moyen Orient.



Le Général BOGOLJUB ILITCH

## TEXTES GRECS CLASSIQUES

LE

### CHIEN DE SALAMINE

Quand ce vint au départir, que toute la ville d'Athènes fut montée en mer, cela faisait d'un côté pitié à voir, et d'un autre côté apportait grand ébahissement à ceux qui considéraient la hardiesse et le bon coeur de ces hommes-là, qui envoyaient devant leurs pères et mères ailleurs, et eux, sans fléchir pour les larmes, cris et embrassements de leurs femmes et enfants au départir, passaient courageusement en l'île de Salamine.

Mais outre cela, il y avait de vieux citoyens que l'on était contraint de laisser là, parce que l'on ne pouvait les transporter à cause de leur vieillesse, ce qui faisait grande compassion; et si y avait ne sais quoi de pitoyable, qui attendrissait les coeurs, quand on voyait les bêtes domestiques et privées qui couraient çà et là avec hurlement et signifiante de regrets après leurs maîtres et ceux qui les avaient nourries, ainsi comme ils s'embarquaient, entre lesquelles bêtes on conte du chien de Xantipe, père de Périclès, que, ne pouvant supporter le regret d'être laissé de son maître, il se jeta dans la mer après lui, et, nageant au long de la galère, où il était, passa jusque en l'île de Salamine, là sitôt qu'il fût arrivé, l'haleine lui faillit, et mourrut soudainement. L'on dit que le lieu que l'on appelle encore aujourd'hui la Sépulture du chien est l'endroit où il fut enterré.

(Traduit par J. Amyot) PLUTARQUE

Un an vient de s'écouler depuis la honteuse et vile attaque de l'Italie sur la Grèce, attaquée lancée sans aucune provocation, sur le refus de la Grèce d'agréer les exigences inadmissibles de Mussolini.

Les Grecs alors, préférant une lutte inégale à une capitulation sans honneur acceptèrent le défi, détrompant les calculs de Mussolini qui, sûr que son ultimatum serait accepté, pensait pouvoir se donner ainsi l'occasion de se vanter demain par le monde d'avoir réalisé un grand succès à bon marché.

Mais les calculs diplomatiques du Duce furent non moins déjoués sur les champs de bataille par le courage et la magnifique résistance des Grecs, de sorte que les armées italiennes qui depuis fort longtemps avaient été massées en Albanie, prêtes à l'attaque, bien armées, appuyée par une forte aviation et d'un grand nombre de tanks, ne purent rien faire même après une attaque - surprise.

Les troupes grecques, non seulement repoussèrent toutes les attaques, mais refoulant l'agresseur, prirent l'offensive, si bien que pendant toute cette guerre, jusqu'au jour de l'attaque allemande contre la Yougoslavie, les combats se déroulèrent en territoire Albanais que l'Italie occupait en violation de la justice et contre le gré de ses habitants.

En raison de ces revers, l'Italie dut à plusieurs reprises procéder à la révocation et au remplacement de ses commandants en Albanie, ce qui ne fut d'ailleurs d'aucun résultat pour le développement des opérations, car les défaites fascistes succédèrent aux défaites.

Mussolini en personne se sentit obligé de se rendre sur le front Albanais pour donner de l'élan aux combattants des légions fascistes, mais sa présence ne pouvait ranimer la défaillance de ses troupes ni leur insuffler l'héroïsme qui leur manquait.

La résistance épique des grecs démontra ainsi au monde que les Italiens par leurs propres forces ne pourraient jamais dominer les Balkans. Elle eut aussi pour effet de désorganiser les plans de Mussolini, qui se proposait d'occuper Salonique et de couper la Yougoslavie de ses Alliés naturels : l'Angleterre et la Grèce.

Quand il se révéla que l'Italie était inapte à réussir dans son entreprise, l'Allemagne entra en lice dans les Balkans. Il fallait l'effort conjugué des 45 millions d'Italiens et des 80 millions d'Allemands, pour venir à bout de la Yougoslavie et de la Grèce. Encore l'opération ne semblait-elle pas complètement sûre à nos ennemis, qui engagèrent à leurs côtés la Bulgarie, pour la troisième fois, contre ses voisins. Les Bulgares, malgré leur amitié « éternelle » proclamée envers les Yougoslaves, ne manqueraient pas encore une fois d'enfoncer le couteau dans le dos de leurs anciens Alliés la Grèce et la Yougoslavie.

L'insuccès momentané de la Grèce et de la Yougoslavie ne doit nullement nous décourager. Nous devons avoir confiance que les jours d'un nouveau Caporetto, d'une nouvelle Bregalnitsa et DobroPogé, comme de nouveaux Pindes, Klissoura et Tepeleni reviendront pour nos peuples. La Glorieuse armée Grecque, comme l'armée Yougoslave lutteront pour la cause commune contre l'ennemi séculaire commun, en collaboration avec leurs Alliés puisant leurs forces morales dans leur passé

Gloire aux héros Grecs qui tombèrent au champ d'Honneur !

Général BOGOLJUB ILITCH

# 28 OCTOBRE

par le Général Vassos



Général C. Vassos  
Attaché Militaire  
à la Légation Royale de Grèce

## MESSAGE DE S.M. LE ROI GEORGES II

*Au peuple Hellène!*

*Le Chef du Gouvernement vient de vous annoncer sous quelles conditions nous avons été contraints d'entrer en guerre contre l'Italie, qui menace l'indépendance de la Grèce. En ce moment capital, je suis certain que tout Hellène homme ou femme, fera son devoir jusqu'au bout et se montrera digne de notre glorieuse histoire. Avec foi en Dieu et dans les destinées de notre race, la nation, unie et disciplinée comme un seul homme, luttera pour son pays jusqu'à la victoire finale.*

*Au Palais d'Athènes  
28 Octobre 1940  
GEORGES II*

A l'occasion du jour que nous commémorons aujourd'hui, je me permettrai de donner un aperçu aussi bref que possible des raisons qui ont fait que mon pays ayant une population de 8 millions d'habitants, ait pu s'opposer et vaincre pendant six mois entiers un empire, comme l'Empire Italien, en ayant 45 millions; qu'il ait pu résister et lutter pendant 21 jours contre un autre empire, l'Empire Allemand, quand celui-ci a voulu l'attaquer dans le dos; ce second disposant non seulement d'une population double de celle de l'Empire Italien mais possédant en même temps la plus formidable machine de guerre que le monde ait connue.

La Grèce est le seul pays après la Grande Bretagne parmi ceux qui participent à la guerre actuelle qui ait su éviter sa dissolution dès les premiers coups durs que lui porta l'ennemi.

Elle a su résister et par conséquent battre les forces militaires du fascisme et du nazisme, bien qu'elle soit la plus petite en richesse, en population et en superficie, de tous les pays belligérants.

Les experts militaires de divers Etats s'étaient mis d'accord pour admettre que la résistance de l'Hellade contre l'Italie ne pourrait pas se prolonger plus de 120 heures! Mais les Hellènes n'étaient pas d'accord avec ces experts militaires, autant ceux qui commandaient que ceux qui avaient dressé et exécuté les plans stratégiques.

Comme en 490 avant notre Ere durant le Combat de Marathon et un peu plus tard en 480 aux Thermopyles, Salamine, les Grecs inférieurs en nombre, mais très bien organisés, équipés et avec des Chefs sublimes, se sont élancés contre le volume écrasant des hordes Persanes, ainsi le 28 Octobre 1940 les huit millions de Grecs encadrés par un commandement parfait, ont méprisé les forces des 45 millions d'Italiens, les ont abaissés au niveau de vaincus et par conséquent ont renversé totalement les plans de conquête de l'Axe et de ses Etats-majors, contribuant ainsi d'une façon sérieuse au succès de la lutte des Alliés.

Dans toutes les guerres que les Grecs ont livrées, tant défensives que libératrices ils n'ont jamais pris en considération la force de l'ennemi, parce qu'il s'agissait toujours de la liberté et de la civilisation. Les Hellènes ont eu toujours à livrer des batailles dures, quelquefois ruineuses, mais ils combattirent toujours pour la morale et le droit. Et pendant la lutte présente entre Nations, une lutte à mort, la petite Hellade a joué un rôle des plus importants, car elle a enlevé la première victoire des Alliés, et ainsi elle a changé le cours de la guerre.

Son rôle et sa contribution deviennent des plus brillants si l'on prend en considération l'atmosphère du moment où elle osa sa résistance héroïque. L'Hellade s'est trouvée elle aussi dans cette atmosphère internationale de défaitisme grandissant, où les Etats rendaient les armes, l'un après l'autre et l'on ne s'attendait plus qu'à voir les forces nazis supplanter le tout et par conséquent, la civilisation et le progrès.

Malgré tout cela, bien que la Grèce ait pu prévoir ses privations et la famine; les morts et les blessés; les ruines qui seraient la conséquence naturelle de la lutte — lutte inégale — elle n'a pas fléchi. Elle n'a pas été émue par la vie, les biens, la tranquillité et les jouissances; tout a été rejeté pour la gloire de l'Hellade, pour l'idée de la Patrie.

La Grèce n'a pas suivi l'exemple des autres Etats, mais fidèle à son histoire, à ses traditions, disciplinée aux ordres de ses chefs inspirés, elle s'est lancée dans la lutte; dans cette lutte des valeurs, dans cette lutte pour l'idéal de la civilisation internationale et de la liberté que déjà avec un courage sublime protégeait son ancienne protectrice, sa Grande amie, son alliée, la Grande-Bretagne.

Les paroles de Premier Ministre, JEAN METAXAS, pendant le Conseil des Ministres qui eut lieu dès le torpillage du croiseur «HELLI» à Tinos, expriment clairement la politique du pays et la grandeur de la race.

«Messieurs, avait dit Métaxas, il n'y a pas de place ici pour des hésitations. Nos ennemis empiètent sur les libertés de l'Hellade, celles du monde, la civilisation se trouve menacée. La place de la Grèce est aux côtés des

*Un régal!... ces Kyriazi*



*CIGARETTES*  
**KYRIAZI FRÈRES**

---

*Les meilleurs spectacles  
L'ambiance la plus agréable  
Le confort le plus apprécié*

**Vous les trouverez toujours**

**AUX CINEMAS**

**MOHAMMED - ALY**  
**ROYAL** (Salle avec conditionnement d'air)  
**STRAND**

**Il suffit de les fréquenter pour s'en convaincre**

R.C. 589

**Confitures "GROPPI"**

*le pot de 1 lb.*

Fraises . . . . .	P.T. 7
Oranges Marmelade . . . . .	» 6
Figues . . . . .	» 5 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>
Abricots . . . . .	» 7
Dattes . . . . .	» 7
Mangues . . . . .	» 11

*le pot de 1 lb.*

Roses . . . . .	P.T. 8
Prunes . . . . .	» 6 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>
Mûres . . . . .	» 6
Mastic . . . . .	» 7
Goyaves . . . . .	» 6

**MIELS**

*le pot de 500 grs.*

Miel Egyptien . . . . .	P.T. 7
Miel de Fleurs d'Oranger . . . . .	» 12
Miel d'Hymète . . . . .	» 18
Miel de Candie . . . . .	» 15

*En vente chez :* **Groppi & à l'Americaine**



«Grandes Nations qui livrent le combat suprême pour les libertés. Si quelqu'un a une opinion contraire, il ne peut pas collaborer avec moi. Le Roi va guider la Patrie dans le grand chemin de ses destinées, défendant l'héritage sacré de nos ancêtres.»

Il ne pouvait pas y avoir de Grec ayant une opinion contraire, sur ces paroles du Premier Ministre.

Ceux qui avaient sous-estimé les possibilités de la résistance hellénique ne se trouvaient pas dans le tort. Ils ignoraient totalement tous les changements qui étaient survenus dans tout l'organisme de l'Hellade, pendant les dernières années de l'avant-guerre. Ils avaient connu l'Hellade de 1935, celle d'une débacle morale et celle des conspirations; celle de l'effondrement financier. Mais ces vicissitudes ont eu pour résultat le réveil de toute la nation. Le sort du pays a été confié aux mains solides, de celui qui constituait la garantie unique de pouvoir le sauver d'une catastrophe complète. Le retour au trône de S.M. le Roi Georges II a poussé, tous les éléments sains d'abord et ensuite tout l'Hellénisme en une activité décisive pour un travail constructif de redressement.

Le Roi et son Premier Ministre ont eu le même point de départ, l'idée d'inspirer de nouveau à la nation un esprit de patriotisme et de moralité, de relever le courage et l'empressement à tout sacrifice pour le bien-être et l'honneur du pays. Particulièrement le Roi, comme Chef Suprême des forces armées, ne se contentait pas seulement à suivre mais aussi à stimuler leur rapide réorganisation, de sorte que l'esprit national puisse obtenir la confiance et s'armer de courage. Et quand les forces armées se sont regroupées et constituèrent les fondements solides de la sécurité de la nation hellénique, le Roi, a proclamé avec certitude «que si le besoin se fait sentir, la nation hellénique se défendra partout sur terre sur mer et dans les airs.»

Mais pour faire comprendre l'effort énorme du Roi et de son Premier Ministre Général METAXAS, dans ce chapitre de préparatifs de guerre du pays, il faut approfondir les nombreuses difficultés qui surgissaient pendant la solution de ce problème qui avait plusieurs aspects. Car il était en même temps politique, économique et stratégique. Il exigeait des moyens financiers abondants, des délais de temps assez longs, une adaptation de l'industrie aux besoins de la guerre, une création et une organisation des communications, de l'agriculture, de l'élevage et d'une façon générale des possibilités économiques, et leur adaptation aux conditions géographiques, topographiques et démographiques du pays etc.

La seule énumération de ces généralités est amplement suffisante pour donner à tous une image de la complexité du problème que nous avons exposé ci-dessus. Cependant, ce problème, grâce aux valeurs personnelles et aux capacités de ceux qui ont eu à le résoudre et grâce à l'appui sincère et spontané de tout l'Hellénisme, a pu être envisagé d'une façon très satisfaisante et sans aucun appui extérieur.

Grâce à l'énergie infatigable, à la sagesse du Général METAXAS, toutes les difficultés ont été surmontées, et la Grèce a pu mettre sur pied de guerre en Albanie 600.000 soldats bien équipés, armés et entraînés, dotés d'un moral très haut et d'un courage indomptable.

Pendant six mois l'Italie fasciste a reçu des coups durs et continus et cette armée hellénique a pu non seulement désorganiser la machine de guerre fasciste, mais mettre hors de combat plus de 200.000 soldats italiens d'élite, et hors de fonction trois généralissimes et leurs états majors.

C'est ainsi que la Grèce a lutté, après s'y être préparée avec tant de sacrifices et de peines, moralement, matériellement et psychiquement de sorte que le 28 Octobre, quand le clairon a sonné le combat, toutes les belles et nobles traditions de la race se levèrent pour assurer d'un point à l'autre le signe de la vertu, du patriotisme et de la bravoure.

Aujourd'hui, ce petit mais glorieux pays se trouve gravement atteint. L'Hellade traverse les moments les plus tragiques de son chemin de supplice, sur son corps livide on distingue des blessures profondes des lances des légionnaires du fascisme, du nazisme et des hordes criminelles de BORIS. Le sang coule de ses blessures, ce sang pur et héroïque de l'Hellénisme. Mais un jour viendra... Général CONSTANTIN T. VASSOS

## MESSAGE DU GENERAL METAXAS

### AU PEUPLE HELLÈNE !

Le moment est venu de lutter pour l'indépendance de la Grèce, son intégrité et son honneur. Quoique nous ayons observé la plus stricte neutralité et égale envers tous, l'Italie, ne reconnaissant pas notre droit de vivre en Hellènes libres, m'a demandé aujourd'hui à 3 heures du matin la livraison de parties de notre territoire national à sa propre guise et que, en vue de les occuper, la mise en marche de ses troupes commencerait à 6 heures du matin. J'ai répondu au ministre italien que je considérais cette question en elle-même et la façon dont elle était posée comme une déclaration de guerre de l'Italie contre la Grèce.

Hellènes, nous allons prouver maintenant que nous sommes dignes de nos ancêtres et de la liberté que nous assurèrent nos aïeux. Toute la nation se lèvera comme un seul homme. Luttez pour la patrie, pour vos femmes, vos enfants et nos traditions sacrées. C'est la lutte suprême.

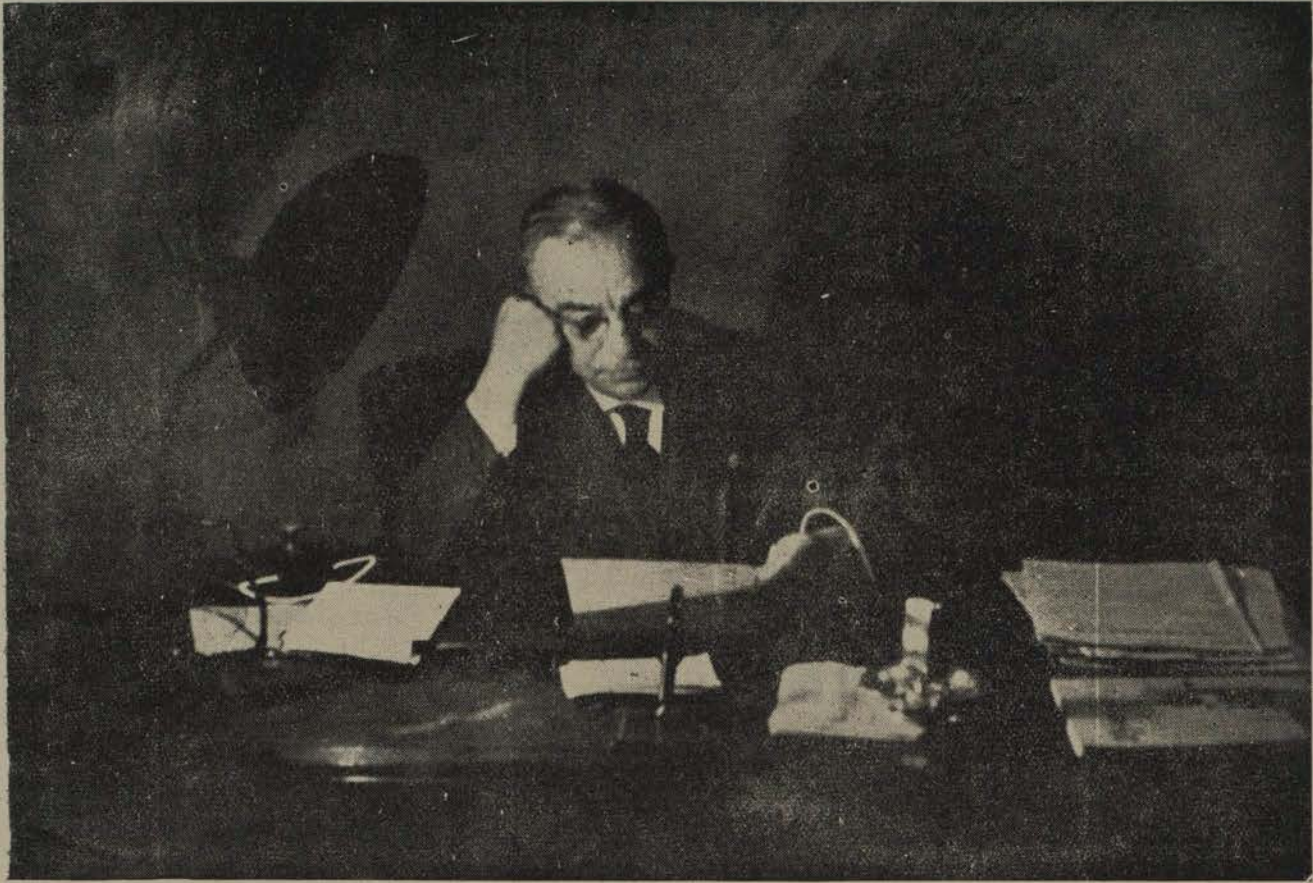
Le Président du Conseil  
JEAN METAXAS



Grazzi, le digne représentant de Musso qui présenta l'infâme ultimatum le 28 Octobre 1940.

**A propos du "NON" du nouveau Leonidas**

## JEAN MÉTAXAS, LE CHEF, LE CRÉATEUR



Dernière photo de Jean Metaxas à son bureau à l'Etat Major Général

### A JEAN MÉTAXAS

*D'une immortelle histoire les siècles te saluent,  
par les mers et par les terres.  
Salamine et Marathon.  
Toutes les Gloires de la nation  
avec en fête l'an vingt et un, l'an saint,  
te chantent maintenant des louages éternelles.*

(trad. par Mlle. Valhli)

C. N. CONSTANTINIDIS

L'Article ci-après dû à la plume de notre éminent ami S.E. M. Théo Nicoloudis Collaborateur des plus intimes de Jean Métaxas fut publié par la Revue *Neon Kratos* dans un numéro d'hommage que cette revue consacra au grand disparu.

La nuit du 28 octobre à 3 h. 20 le téléphone sonna dans la chambre à coucher de ma maison à Kiphissia. Je reconnus, dans le récepteur, la voix du Président qui me disait: «*Habille-toi immédiatement et viens, Grazzi m'a remis l'ultimatum*». A 3 h. 30 j'étais chez lui. Il m'ouvrit lui-même. Personne d'autre ne semblait veiller dans la maison. Il était calme, mais profondément ému. Il portait encore la robe de chambre dans laquelle il avait reçu le ministre d'Italie. Il me tendit l'ultimatum pour que je le lise. Il me regarda un instant dans les yeux et me dit: «*Comme tu le comprends, je l'ai rejeté... Je lui ai dit: Cela, c'est la guerre*». Et tandis que je lisais le fameux ultimatum assis sur le canapé vert, et, sans le savoir, à la place où Grazzi s'était assis un moment auparavant, le Président, soucieux, téléphonait lui-même au Roi, au sous-secrétaire d'Etat

à l'aviation, au généralissime, aux sous-secrétaires d'Etat à la guerre, à la marine, et à la sûreté publique, à Janina, à Thessalonique... Me voyant replier le cynique document, il me dit: «*Toi, maintenant, je te prie de donner des instructions à la presse. Convoque les correspondants étrangers à 7 heures. A 6 heures, le conseil des ministres se réunira*». Nous restâmes seuls environ une demi-heure encore durant laquelle il me raconta la visite inopinée de Grazzi, la remise de l'ultimatum italien, sa réponse, le départ du ministre d'Italie auquel il ne donna pas la main. Puis le Président alla s'habiller et un quart d'heure plus tard nous descendions dans la nuit à Athènes. A un moment, il se tourna vers moi et me dit: «*Dieu sait, et toi aussi tu sais ce que j'ai fait pour éviter cette guerre. Mais l'Italie veut nous asservir... Depuis 1453, la Nation n'a jamais couru*

un aussi grand péril. Maintenant, nous allons nous battre, et que Dieu nous aide!»

— «Certainement, Monsieur le Président, c'était la seule voie que la Grèce avait à suivre». Et après un court silence, il reprit: «Sûrement; mais quel pressentiment as-tu? Nous en tirerons-nous? Eux, je sais que nous les mettrons à la raison... Mais la guerre est la guerre, et on ne sait jamais...» — «C'est vrai, Monsieur le Président, mais j'esuis certain que tout ira bien. Je vous ai toujours dit que cette guerre couvrirait la Grèce de gloire... J'ai cette foi inébranlable... Quant à vous, je vous vois apothéosé!»

Son apothéose dans l'avenir, je la voyais certaine, en cette tragique nuit. Mais je n'aurais sûrement jamais imaginé que cet homme puissant qui allait prendre à partir de cette heure, des dimensions de légende, pouvait mourir dans une apothéose, quelques semaines plus tard, en pleine lutte, avant la victoire finale, avant le congrès de la paix où son prestige aurait été formidable, qu'il aurait présidé peut-être, et duquel la Grèce serait sortie Grande Puissance...

Mais Dieu en disposa autrement Jean Métaxas est mort. Notre devoir, maintenant après les larmes et les lamentations, est de nous remémorer son oeuvre, de l'approfondir, de l'expliquer, d'y croire chaque jour davantage, et, dans la versatilité des choses humaines, de lutter pour la sauver dans ses grands et sains principes fondamentaux.

Jean Métaxas a lutté toute sa vie pour bien servir sa patrie. Beaucoup ont consacré leur vie au même but, mais peu sont arrivés à laisser derrière eux une oeuvre nationale aussi complète, aussi grande. Aucun homme politique grec n'a eu la chance de mourir comme lui en pleine vigueur, en pleine puissance, au milieu du culte panhellénique et de l'admiration mondiale. Le sort commun des hommes politiques grecs, durant toute l'histoire de la Grèce, fut la chute, l'oubli, l'ingratitude, l'exil ou le châtement. Jean Métaxas fut une solennelle exception à cette dure règle et dans l'antiquité, plus relativement. Périclès qui mourut également en gloire.

Aussi, et à ce point de vue, Jean Métaxas est la figure la plus puissante de l'histoire grecque. Comme telle, elle a tracé des voies que, forcément, nous suivrons tous car lui n'a pas gouverné seulement pour exercer le pouvoir, pour jouir ou satisfaire des désirs ou des intérêts, mais pour donner forme et vie à une Grèce vraiment nouvelle qu'il a littéralement arrosée de son sang. Car la présidence Métaxas ne fut pas un ministère politique quelconque, mais une soif inextinguible de la peine et du rendement, une passion de travail jamais satisfaite, un effort titanesque pour servir les affaires publiques.

Le peuple hellénique tout entier dans l'âme duquel le 4 août s'est inébranlablement enraciné avec tout son contenu national, moral et social, est garant de ce que tous, nous suivrons les voies tracées par Jean Métaxas. tous et ses adversaires eux-mêmes s'ils ont la force du renouvellement et de l'adaptation. Ecoutez l'écho du front, des paysans, des ouvriers de la Jeunesse et vous serez immédiatement convaincus que tout peut arriver en Grèce sauf un retour en arrière, un retour aux idées et aux systèmes qu'ont recouverts l'échec et une longue période de misère que pas seulement nous, mais le monde entier subit aujourd'hui.

Heureusement Jean Métaxas, si nous n'avons pas eu la chance qu'il conduise le pays au moins jusqu'à la paix — et alors, avec la nouvelle Charte il aurait remis au Roi un héritage complet et inestimable — a laissé, solides, les bases de son édifice politique, puisqu'elles s'élèvent inébranlables dans la conscience populaire et qu'elles ont pu élever, inspirer, électriser l'âme grecque au point que ce petit mais indomptable peuple, mettant en fuite un grand empire, se dresse aujourd'hui comme guide et comme exemple au milieu des peuples de la terre.

Mais quelles sont les caractéristiques principales de l'oeuvre polydrique de Jean Métaxas? Son étendue et sa profondeur sont vertigineuses. Jean Métaxas n'a

pas été simplement un homme politique et militaire, cette double forme qui a donné à l'histoire grecque ses plus grands hommes politiques. Jean Métaxas fut un apôtre national, un réformateur, un révolutionnaire conservateur — si on me permet l'expression — et en même temps un homme de l'esprit, un grand constructeur, un organisateur, un philosophe social, un prophète... Des révolutionnaires, il y en eut beaucoup dans l'histoire, mais combien purent, à la place de ce qu'ils savaient, mettre quelque chose de meilleur et de durable? Peu, bien peu. Parmi eux se trouve Métaxas qui, tout en étant au fond un révolutionnaire, trouvait d'abord la chose nouvelle et ensuite la mettait à la place de l'ancienne et cela lentement, attentivement, sans douleur. Comme révolutionnaire, il était évolutif et non subversif. Métaxas fut un grand virtuose... Car il transformait le régime, réformait la société, changeait le contenu de notre vie nationale et cependant il n'a pas versé une goutte de sang et personne n'a senti autour de de soi la moindre secousse, la plus petite anomalie. Connaissez-vous dans l'histoire beaucoup de tours de force pareils?

Mais arrivons à une question brûlante, au sujet de laquelle on nous questionne incessamment depuis sa mort: Pourquoi avons-nous dit dernièrement que cet aristocrate de naissance, ce monarchiste, ce bourgeois-chef de famille, était incontestablement un type laocratique? Mais parce qu'il l'était, tout simplement. Un coup d'oeil plus profond jeté sur son oeuvre suffit pour le constater. Ses deux grands idéaux furent la nation hellénique et la société hellénique. Souvenez-vous. Il est parti la nuit du 4 août, réprimant le principal ennemi de l'idée nationale, le communisme. Et après l'avoir combattu, et dispersé, il consolida de nouveau l'idée de la Patrie et assura le régime bourgeois. Mais ce n'était pas là tout son programme. Sa pensée et son âme se trouvaient toujours du côté du peuple; la preuve en est la réforme ouvrière, la législation agricole, l'organisation de la jeunesse. Le paysan, l'ouvrier et la jeunesse, voilà le triptyque politique et social de Jean Métaxas, les trois côtés de la pyramide du 4 août.

Et voici comment s'expliquent l'écho profond que Jean Métaxas trouva dans l'âme populaire, l'inébranlable confiance qu'il inspirait aux masses, la lamentation populaire qui éclata dans toute la Grèce le jour de sa mort, le deuil populaire qui remplit encore les âmes grecques, l'obstination qui a trempé davantage la baïonnette grecque sur le front, quand l'armée apprit qu'un sort cruel avait enlevé, au milieu de la bataille, le Père de la victoire... Car le relèvement du niveau de vie et du niveau social de nos deux grandes classes populaires, la classe ouvrière, la classe agricole et l'organisation de la Jeunesse ne furent pas seulement les bases principales du programme de Métaxas, mais son profond amour, sa passion, son inquiétude. Seuls ceux qui l'ont vu parler et rayonner au milieu d'ouvriers, de cultivateurs et d'enfants, ont pu comprendre qu'il pouvait effectivement créer une nouvelle société, car comme guide de son action, il n'avait pas des théories abstraites, mais l'amour et la psychologie du peuple, un profond sentiment de la justice, le souci de l'égalité et de l'équilibre social. L'Organisation Nationale de la Jeunesse elle-même, qui au premier abord, paraissait avoir comme but de constituer une organisation combattive, nationaliste et politique, renfermait cependant le but social profond que, par de-là les autres buts nationaux ou pédagogiques, Jean Métaxas lui avait assigné, c'est-à-dire le nivellement, par la fréquentation et la collaboration des enfants pauvres et des enfants riches et la création d'un profond sentiment de solidarité sociale, en un mot le but de l'ascension du peuple sur la surface sociale. Voilà pourquoi un beau matin, sans pression et sans ordres, le Dictateur, le *Tyran* a surgi par le coeur du peuple comme *Premier ouvrier*, *Premier Paysan*, *Chef des enfants grecs*, *Barba-Yannis Père de la Victoire*. Quelle reconnaissance, vraiment émouvante, de toute une vie et d'une oeuvre entièrement consacrées à la Patrie et au peuple!



Le Parthénon

## GRÈCE ET ÉGYPTE ANTIQUES

par le Prof. Samy Gabra de l'Université Fouad 1er.

Par ses bords fleuris et la richesse de son sol, par ses temples imposants et mystérieux l'Égypte exerça toujours un attrait irrésistible sur le peuple courageux et hardi de la Grèce. Ceux qui pensent que les nations antiques ne se connaissaient que par les armes changent d'avis lorsqu'ils étudient les relations de ces deux contrées et leurs rapports spirituels.

L'Égypte et la Grèce! deux foyers de civilisation illustres s'étaient rencontrées maintes fois sur la route de la vie bien avant la conquête d'Alexandre. Elles apportèrent toutes deux les fruits de leur labeur et leurs efforts communs aux hommes du monde antique désireux de se libérer des chaînes de la vie primitive pour s'engager sur la route du progrès.

Depuis les premiers pharaons, les îles de Samos, de Chypre et de la Crète entretenaient des relations étroites avec les Égyptiens qui, en ce temps-là, allaient souvent à Byblos pour y chercher le bois de cèdre et poussaient jusqu'aux îles pour en rapporter le cuivre, l'huile d'olive et les aromates.

A l'époque des Ramessides et sous Ramsès III en particulier, une invasion de «gens de la mer» composée en majeure partie de peuples hellénistiques fut refoulée de la terre égyptienne mais le Roi ayant remarqué les aptitudes guerrières et les armes à double tranchant de ces vaillants fils de l'Hellade leur offrit de s'établir en Basse-Égypte en leur cédant des tenures de terre à cultiver.

Les chants homériques de l'Odyssée célèbrent l'hospitalité des bords du Nil et la magnanimité des «Aygeptios» envers le héros Castor lorsque ses compagnons se mirent à piller les campagnes fertiles du Delta.

Mais c'est surtout au 7<sup>e</sup> siècle avant l'ère chré-

tienne que la Grèce déversa le trop-plein de sa population sur les côtes égyptiennes. Des Milésiens, des habitants de la Thrace, des Cariens viennent s'installer avec leurs divinités, près des bouches Canopiques et Pélusiennes.

On les voit d'abord à Naucratis (Canope) ville florissante, célèbre par son commerce et par les séductions de sa vie. On y admirait des vendeuses de fleurs gracieuses et séduisantes qui servaient d'interprètes aux touristes de marque.

Puis, les Grecs, encouragés par le roi Psammétique le plus grand commerçant de son époque, se répandent en essaims dans les provinces égyptiennes. On les trouve dans toutes les villes célèbres, Sais, Fayoum, Hermopolis Magua, Panopolis, Abydos, Thèbes. Ils vont jusqu'en Nubie pour escorter le roi Psammétique. L'industrie de guerre, le commerce, l'aventure, les attirent. Quelques uns d'entre eux s'installent définitivement en Égypte, s'y marient et vivent côte à côte avec les Égyptiens. Et ceux qui rentraient chez eux devaient sans doute raconter à leurs compatriotes des histoires fabuleuses sur les merveilles de l'Égypte, ces récits excitaient les Hellènes, à l'esprit vif et curieux, à venir en masse sur cette terre hospitalière habitée par les Dieux.

Un courant spirituel s'établit donc entre la Grèce et l'Égypte, du 6<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> siècle, mais ce mouvement ne doit rien à la conquête par les armes. Des sages comme Pythagore, des historiens comme Hécatée d'Abdère, Hérodote, se mettent en route vers l'Égypte avec quels moyens de fortune! dans le seul but de visiter le sacerdote d'Héliopolis où l'on enseigne le mystère de la Création, où l'on glorifie le Verbe du Créateur dans les chants des prêtres de Thot.

Des sculpteurs grecs viennent aux ateliers de Ptah à Memphis pour admirer les statues de bois, de granit, et de bronze représentant le Roi à l'image du Dieu. La Grèce cherche à apprendre, à profiter de l'expérience de ses prédécesseurs; mais bientôt l'élève dépasse le Maître. Car, si l'Égypte a fondé le principe de l'unité et de l'autorité souveraine d'un gouvernement juste, la Grèce a inauguré le régime du respect de l'individu et de la liberté humaine. De même, si l'Égypte a créé l'art réaliste et égyptien, la Grèce a recherché la beauté dans l'art et a posé les principes de l'art humain.

De son côté, l'Égyptien chargé d'un tel passé de traditions n'a pu résister au charme de cette nouvelle civilisation hellénistique. L'enfant prodige joue du miracle dans ses aventures guerrières, dans sa sculpture pénétrée d'imagination poétique, dans son architecture mesurée que dispute sa grâce à l'air et à l'espace.

L'Égyptien apprend la langue grecque et comprenant la difficulté de son écriture archaïque il se résigne à écrire sa propre langue en caractères grecs ne conservant que sept lettres sans équivalence dans l'alphabet grec. Et ainsi s'est formée la langue copte. La culture grecque se répand en province grâce à l'imitation individuelle du grec, pédagogique par tempéramment.

Les particuliers fondent des gymnases dans les villes égyptiennes, et sans doute les légendes grecques étaient devenues populaires auprès des jeunes Égyptiens qui fréquentaient les écoles grecques. Nous en avons la preuve à Touna el Gebel (partie ouest d'Hermopolis Magna) où les parois des maisons funéraires sont recouvertes de fresques relatant des scènes des tragédies de Sophocle (Oedype, Electre) et aussi des épisodes de l'Enlèvement de Proserpine.

Dans la même ville, les couronnes de myrthe et de violettes alternent avec les décors classiques de la

peinture égyptienne. Le grand-prêtre de Thot, Pétoiris, le «*sage parmi les sages*» comme l'appelaient les pèlerins grecs, grand prêtre de Thot, par conséquent, défenseur farouche des traditions égyptiennes, n'a pas hésité à décorer son temple avec des scènes où l'on remarque l'aisance dans la composition et la grâce primesautière propres à l'artiste Grec.

Chaque personnage est représenté avec un détail individuel, il y a du mouvement dans le groupe. C'en est faite des attitudes schématisées de l'ancienne école.

Remarquons aussi la ressemblance du culte qui contribuait à rapprocher ces deux peuples différents par leur humeur. Le culte agraire célèbre dans les îles égéennes trouva un milieu propice sur la terre du Nil qui honore Osiris dieu de la végétation. Dans une épigramme trouvée dans une maison funéraire à Hermopolis, le père d'Isidora offre à sa fille noyée dans le Nil les produits de chaque saison lait, miel boutons de roses et vin de l'année, comme les Égyptiens offraient au défunt «*toutes bonnes et agréables choses dont vivent les dieux*». La terre n'est elle pas la mère nourricière de tous les êtres?

D'après ces brèves remarques nous pouvons constater que l'esprit souple de la Grèce lui a permis de jouer sur la terre antique des Pharaons le rôle d'élève et d'éducateur; l'apport du génie grec est encore plus considérable dans la formation de tous les pays riverains de la Méditerranée.

Cette flamme qui jaillit du pays de l'Hellade, continue à éclairer le monde et si par l'infortune sa lumière vacille pour le moment sous la tempête qui secoue le monde, ceux qui lui ont voué un culte d'honneur sont nombreux. Ils désirent voir sourire le ciel de nouveau pour Athéna et que surgisse fière et brillante l'éternelle flamme de l'Hellade.

SAMY GABRA

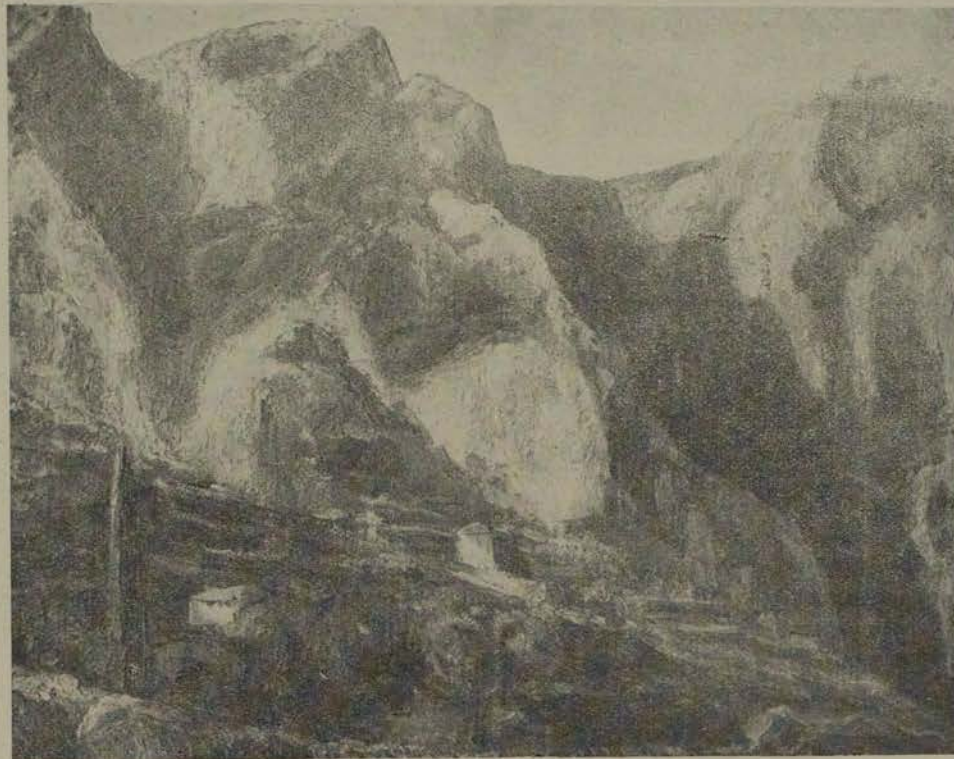
## LE MIRACLE GREC

Une expression qui a fait fortune est celle du «Miracle Grec». Il me semble que, si l'on peut relever ce miracle en bien des circonstances et en des temps divers, le signe souverain en apparaît dans une continuité d'autant plus remarquable que le cours de ce grand fleuve a dû rester longtemps souterrain.

Et en effet: voici d'abord la Grèce antique qui élabore les chefs d'oeuvres de l'art classique et de la pensée païenne; voici, après elle, la Grèce alexandrine et la Grèce des Pères de l'Eglise, qui recueillent cet apport inestimable et l'unissent à celui du christianisme, sauvant ainsi, pour la transmettre aux temps nouveaux, la meilleure part de ce qui eût péri tout entier durant des siècles de violence et de destruction. Lorsque renaît enfin ce que l'on a appelé l'humanisme — et où les noms grecs ont leur place — ce sont ces mêmes valeurs qui reprennent action sur les esprits et fournissent des principes et des modèles à la lente édification d'une Europe moderne. Et pourtant, la Grèce elle-même semble avoir disparu du monde. Mais un jour, elle se fait entendre, elle se réclame, pour ainsi dire, elle-même à nouveau, elle revendique son indépendance et sa liberté sur le sol historique où elle a maintenu, sous de si longues épreuves, sa langue, sa foi et tous ces dons mystérieux qui font la Nation; elle verse son sang, sur mer et sur terre, pour cette indépendance et cette liberté et elle reconquiert enfin — fraternellement secondée dans sa lutte par les nations plus heureuses que son héroïsme enthousiasme et qui sentent qu'en cette résurrection politique du peuple hellène un grand acte de la vie du monde s'accomplit. Et de ce jour, en effet, tout ce qui n'était que sous le front des savants, dans les livres, dans les musées, ou ce qu'on appelait jadis les cabinets d'amateurs, redevient tout à coup vivant, passe de l'humanisme à l'humanité, gagne en dehors l'âme populaire sous ce mot — unique — de philhellénisme. La nation, en reprenant sa place parmi celles qui devaient tant au génie de la Grèce, y revenait portant dans sa substance même tout un prestigieux héritage et refaisant — miraculeusement en effet — un avenir de ce passé.

ANDRÉ BRUÈRE

Ancien Ministre de France à Athènes



La Pinde, par P. GIRIEUD

## “EPIC IN THE PINDUS”

by **Keith Scott Watson**

War Correspondent of the “*United Press of America*” and of the “*Chicago Times*”, during the of whole Greek Campaigns.

From the roof of the luxury *King George Hotel* I watched the surging streams of people from every quarter of the Capital, converging on the Constitution Square. It was October the 28th, Italy had attacked Greece. Mounted and foot police who tried to control the masses were swept aside like shallow rooted trees in a dam burst.

«Long live freedom!» patterned itself above the indistinct roar of the crowds. Then another shout «Death to the Fascists!» It was the first time Athens had heard this slogan since Metaxas had seized power in 1936.

If some of Greece's self-appointed leaders were half hearted about the war, the people certainly were not. Thanks to their Leader's policy of conciliation at any price, only two indifferently equipped divisions were defending the greater part of the Albania frontier. When the crack Italian «Centaur» Armoured Division spearheading the fascist attack, its bombing squadrons roaring overhead, splintered the first flimsy barricades, the Greek regular units of the 1st and 3rd Divisions fell back.

Reinforced by only one regiment, the 24th. Evzones, the peasants of Epirus took a hand. These are Greece's toughest mountain fighters, men and women alike. Sturdy goodlooking peasant women who give birth without either a doctor or midwife helping, scrambled alongside the short shirted Evzones up the dizzy heights, bending with the weight

of ammunition cases. Others forgetting the pain of the harnesses that cut into the flesh of their shoulders, dragged the antiquated 1912 mountain guns up paths no mule could climb.

It was through the Pindus Ravines, long savage valleys cutting into the heart of Greece's defences, Mussolini hoped to drive. His first objective being Metsovo, the junction to which reinforcements for the Epirus front were being rushed.

Commanding this Peasant Army was Greece's fighting Bishop, Spiridion of Jannina. Like a Prophet from the Old Testament, Spiridion was the most impressive figure I've seen in four wars. A hand taller than most men, his long grey-streaked black beard jutting forward aggressively, his piercing black eyes took in a man at a glance, the hawklike nose increased his air of power. His voice had the deep boom of a Cathedral bell, he seldom had to give an order twice. The long black hair worn by all Orthodox priests was stuffed into a steel helmet, vicious looking grenades were strung around his studded belt which he wore over his black cassock. In peace he was the undisputed shepherd of the Epirots, in war he was their leader.

The Italians knew his worth when they offered 500 Napoleon d'or for his capture or death, to the Albanian bandits. The usual tarrif for the murder of a notable being about ten pounds.

For eleven days this amazing band, many only

armed with long barrelled guns which Spiridion told me had done service against the Turks, held the pick of the Italian Army who firmly believed themselves ambushed by a mountain division. With the skill of another Odysseus, Spiridion spread his few machinegunners as far apart as possible, giving the attackers the impression a major force held the heights.

In retaliation the Italians fired every house and village they found. The Epirots were philosophical «It makes it easier for sniping at night. » they said. An ugly inflamed pink lit the sombre valleys showing the Greeks the path of the enemy.

Where the sides of the narrow ravines rose up sheer into the darkness, the «Centaur» found a new terror; great rocks crashed down smashing into the troop filled trucks and crushing the steel turrets of the armoured cars. Panicked by this unexpected resistance the armoured units turned back and ran full tilt into reinforcements from the main body of Alpini and plumed Bersaglieri.

The Evzones and Epirots gave them no time to re-form for a second push. «The flash of their rifles was like hundreds of eyes up there in the darkness....» was how Pietro Censi a captured Tuscan sergeant described the scene to me. «our Mules were screaming with terror they just kicked off their packs, almost anyone who showed a glim of light got a bullet. Many of our trucks and armoured cars finished up in the river.»

General Zannini the fascist commander denies he ever gave the order for a general retreat. Whether it was started by anti-fascist officers or developed from the first panic no one knows, but Italy's Greek Guadalajara began. Thousands of men became separated from the main army during the terri-

ble nights and wandered lost in the maze of ravines until the Greek cavalry patrols picked them up, living on hunks of flesh cut from their dead mules.

The Epirots has done their part, their eleven day epic defense had saved Greece and exposed the plaster Ceasar's legions to world ridicule. Reinforcements were finally rushed up from the massing points of Salonica and Larissa, up the shaky single track line, in commandeered taxis, motor buses on muleback they came. Always overhead were the Italian bombers, throwing up great craters but miraculously missing the vital railway line.

When I left the Pindus, looking like a great frozen hostile sea, its white peaks half hidden in the early snowclouds, I watched a group of women praying in the tiny church before their grave icons. Long streams of steel helmeted men were moving up the rough cart tracks into Albania, the powdered snow sparkling on the rough khaki of their cloaks as they passed the church door. The regular forces had arrived and the gallant little army of peasants were returning to what was left of their old lives. No heroics or cheap display, only a deep gratitude to the Virgin for allowing them to come back, safe to their own home and children.

Maria Stavro, who told me she had five children «Three living and two with God» opened her great dark eyes very wide when I asked «Why did you go up into the mountains against the Italians?»

«But they tried to come into our country - what else could I do!»

There was nothing more to say. I wonder if Maria has ever heard of Leonidas and his Spartans, I doubt it... but history will surely hear of Maria and the Peasants of Epirus.

KEITH SCOTT WATSON

## NESSUS

*Du temps que je vivais à mes frères pareil  
Et comme eux ignorant d'un sort meilleur ou pire,  
Les monts Thessaliens étaient mon vague empire  
Et leurs torrents glacés lavaient mon poil vermeil,*

*Tel j'ai grandi, beau, libre, heureux, sous le soleil;  
Seule, éparse dans l'air que ma narine aspire,  
La chaleureuse odeur des caavales d'Épire  
Inquiétait parfois ma course ou mon sommeil.*

*Mais depuis que j'ai vu l'Épouse triomphale  
Sourire entre les bras de l'Archer de Stymphale,  
Le désir me harcèle et hérissé mes crins;*

*Car un Dieu, maudit soit le nom dont il se nomme!  
A mêlé dans le sang enfiévré de mes reins  
Au rut de l'étalon l'amour qui dompte l'homme.*

## LE THERMODON

*Vers Thémiscyre en feu qui tout le jour trembla  
Des clameurs et du choc de la cavalerie,  
Dans l'ombre, morne et lent, le Thermodon charrie  
Cadavres, armes, chars que la mort y roula.*

*Où sont Phoebé, Marpé, Philippis, Aella,  
Qui, suivant Hippolyte et l'ardente Astérie,  
Menèrent l'escadron royal à la tuerie?  
Leurs corps déchevelés et blêmes gisent là.*

*Telle une floraison de lys géants fauchée,  
La rive est aux deux bords de guerrières jonchée  
Où, parfois, se débat et hennit un cheval;*

*Et l'Euxin vit, à l'aube, aux plus lointains berges  
Du fleuve ensanglanté d'amont jusqu'en aval,  
Fuir des étalons blancs rouges du sang des Vierges.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Les Trophées



L'Héroïne MADO MAVROYANNI

(Buste du Sculpteur C. Dimitriadis)

## LE MIRACLE GREC

par **Abel Hermant** de l'Académie Française

Environ l'année mil quatre cent cinquante-troisième de notre ère, demeurée tristement fameuse dans l'histoire par la chute de Constantinople, le divin Platon reçut en son logis des Iles Fortunées la visite d'un singulier personnage.

Il va de soi que c'était un mort, puisque l'accès de ce lieu est interdit à quiconque n'a pas traversé le fleuve et payé le prix du passage; mais c'était visiblement un mort de la veille. C'était aussi l'un d'entre les philosophes. Il en avait la longue barbe blanche et le manteau râpé. Il en offrait même aux regards si curieusement tous les plus classiques attributs que Platon se demanda s'il était philosophe tout de bon, ou s'il avait endossé le costume pour jouer un rôle de philosophe dans quelque comédie de cette canaille d'Aristophane.

Aussi le fils d'Ariston et de Périclione ne fit-il point grand accueil au défunt nouveau venu. Il se contenta de lui dire, avec une politesse glaciale :

— Qui es-tu, ô étranger ?

— J'ai porté successivement deux noms, répondit le vieillard. Je me suis appelé Gemistos, Georges Gemistos, depuis ma naissance jusqu'à l'âge de raison. C'est alors, ô admirable, que ton sublime génie me fut révélé. Je t'ai voué dès ce jour un culte d'hyperdulie; et ainsi que les esclaves du temps jadis qui ne possédaient rien en propre, qui n'avaient même point de nom que celui de leur maître, j'aurais voulu, ô maître, m'appeler comme toi. Ce n'est plus la coutume, hélas ! Mais je me suis avisé que Gemistos, qui entre nous n'est pas trop élégant, signifie à peu près... «plein de soupe»... Pardonne-moi cette expression vulgaire...

— Socrate, mon maître, ne les craignait pas.

— Alors... j'ai changé Gemistos pour Plèthon... qui signifie presque la même chose... Platon, Plèthon, c'est encore un à peu près...

— Une très vague consonance, dit Platon, si l'on prononce le grec à la façon des Grecs d'aujourd'hui.



— J'ai fait du mieux que j'ai pu, repartit Gemistos-Plethon avec une modestie touchante.

Le divin Platon a de son vivant, depuis sa mort, peut-être même avant sa naissance, tellement usé et abusé de l'ironie qu'il craint toujours qu'on ne lui rende la pareille. Rien ne saurait lui être plus désagréable, même au séjour des ombres heureuses. Mais elles n'ont pas tant d'esprit, et il leur prête trop généreusement celui qu'il a. La bonne figure sinistre du visiteur dissipa cependant sa méfiance : il témoigna honnêtement, chaleureusement à son quasi-homonyme qu'il était ravi de lui plaire, et le pria d'exposer en peu de mots les raisons principales pourquoi il lui plaisait.

— Je te les dirai, ô merveilleux, repartit Gemistos. Tu me plais d'abord et tu m'enchantes parce que tu es celui que tu es. Le culte que je te rends est nominatif et personnel. Lorsque je lis tes dialogues, «le cœur me bat comme aux corybantes»... Tu vois, sans y prendre garde, je te cite. Enfin, ce que dit Alcibiade de Socrate...

— Ou ce que je lui fais dire...

— Oui... je pourrais le dire de toi...

— Pardonne-moi de t'interrompre : m'aimes-tu aussi contre quelqu'un ?

— Naturellement ! Contre Aristote.

Platon trouva cette parenthèse fort à propos. Gemistos reprit :

— Mais ce même culte que je te rends, ô Platon, dépasse ta personne finie, si je puis sans trop de hardiesse, surtout sans impertinence, hasarder cette image, et paraître concevoir que rien te puisse dépasser.

— Mais oui, mais oui, fit Platon que commençaient d'importuner toutes ces cérémonies de la politesse byzantine.

— Tu es toi-même, ô Platon, mais tu es aussi à mes yeux celui entre tous qui incarne, qui personnifie, qui caractérise le miracle grec...

— Qu'entends-tu par miracle grec ? dit Platon sincèrement surpris.

— C'est une façon de parler que j'ai inventée et dont je suis assez satisfait, répondit Pléthon en laissant percer une vanité naïve. Le miracle grec, ô admirable, c'est le triple miracle de la beauté, de la raison et de la mesure, qui s'est accompli sur la terre peu avant que tu visses le jour. Les hommes qui sont nés et qui sont morts au même siècle que toi ont connu la perfection et le juste équilibre. Ceux qui sont venus plus tard n'ont pas eu semblable fortune ; mais durant son règne trop passager, trop bref, l'Idée avait illuminé le ciel de feux si purs et si ardents qu'après deux millénaires ils ne sont pas encore éteints ; je crois bien que jusqu'à la fin des temps les poètes et les penseurs ne verront clair que par les restes de cette clarté. Comme celui qui, pour apercevoir le premier le soleil levant, se tournait vers les montagnes du couchant où l'aube d'abord se mire dans la neige des sommets, tous les hommes depuis deux mille ans se tournent vers l'orient d'où nul autre soleil ne surgira plus, mais où ils voient encore les derniers reflets de celui qui pour jamais s'est couché.

Platon ne restait pas insensible aux séductions de ce langage fleuri, un peu trop «diapré» pour son goût.

— Tu es un poète, murmura-t-il en souriant, ô Gemistos !

— Hélas ! non, répondit le nouveau mort. Je ne suis qu'un triste théologien. Philosophe d'intention, théologien de profession. Je n'en ai que plus de mérite à croire au miracle grec, car c'est le seul miracle auquel je crois. Tel que tu me vois, j'ai été dépêché il y a dix-sept ans au concile de Florence pour travailler à la réconciliation des deux églises, et j'ai bien fait tout ce qu'il fallait pour maintenir le schisme. Je n'ai prêché en cette ville et à la cour des Médicis d'autre évangile que le tien. Comme toi j'ai fondé une académie, et c'est encore toi qui en es le maître. Je ne veux pas t'ennuyer, ô bienheureux, et je t'épargnerai les vains propos sur ma doctrine : tu la connais mieux que moi, puisque c'est la tienne. Mais ce que je tiens à te dire, c'est que, selon moi, l'idée grecque n'est pas seulement éternelle : elle est indivisible. Quand je tourne les yeux vers l'Olympe, cette cime auguste ne m'apparaît point déserte : j'y vois les douze grands dieux assis autour de la table où le bel échanson leur verse l'ambrosie. Je ne suis ni incrédule ni impie envers les divinités plus humbles qui peuplent les forêts, les champs, les sources. Si je me promenais avec Socrate sur les bords de l'Illissus, près de l'endroit où Borée, dit-on, enleva l'Orihye, je ne lui dirais pas comme Phèdre : «Crois-tu que cette fable est vraie ? » Car je ne me permettrais pas d'en douter.

ABEL HERMANT  
de l'Académie Française

## HELLADE

*Hellade, ô comme je te connais toi, immortelle Hel-*  
[lade!

*Ton pas qui enjambe d'inaccessibles montagnes,  
Tu as pris les ailes de la Gloire, et tuas recommencé  
Tes victorieuses campagnes*

*Non!... Ma Patrie, toi, toi ma douce terre  
Où mes yeux d'enfant s'ouvrirent à la lumière  
A ta lumière qui ne s'éteint pas.*

*Dans le remous ténébreux de l'esclavage tu n'as pas*  
[sombé

*Et le silence ne t'a pas enseveli.  
Sur tes collines blanchissent les ruines de tes temples*

*Dans tes vallons résonne la flûte de Pan  
Et, cloches d'or que rien ne peut réduire au silence  
Les paroles de tes sages retentissent dans le monde!  
Ta voix est : Liberté ! Ton Droit est loi !*

*Le tyran n'a jamais pu faire ployer tes genoux par la*  
[terreur

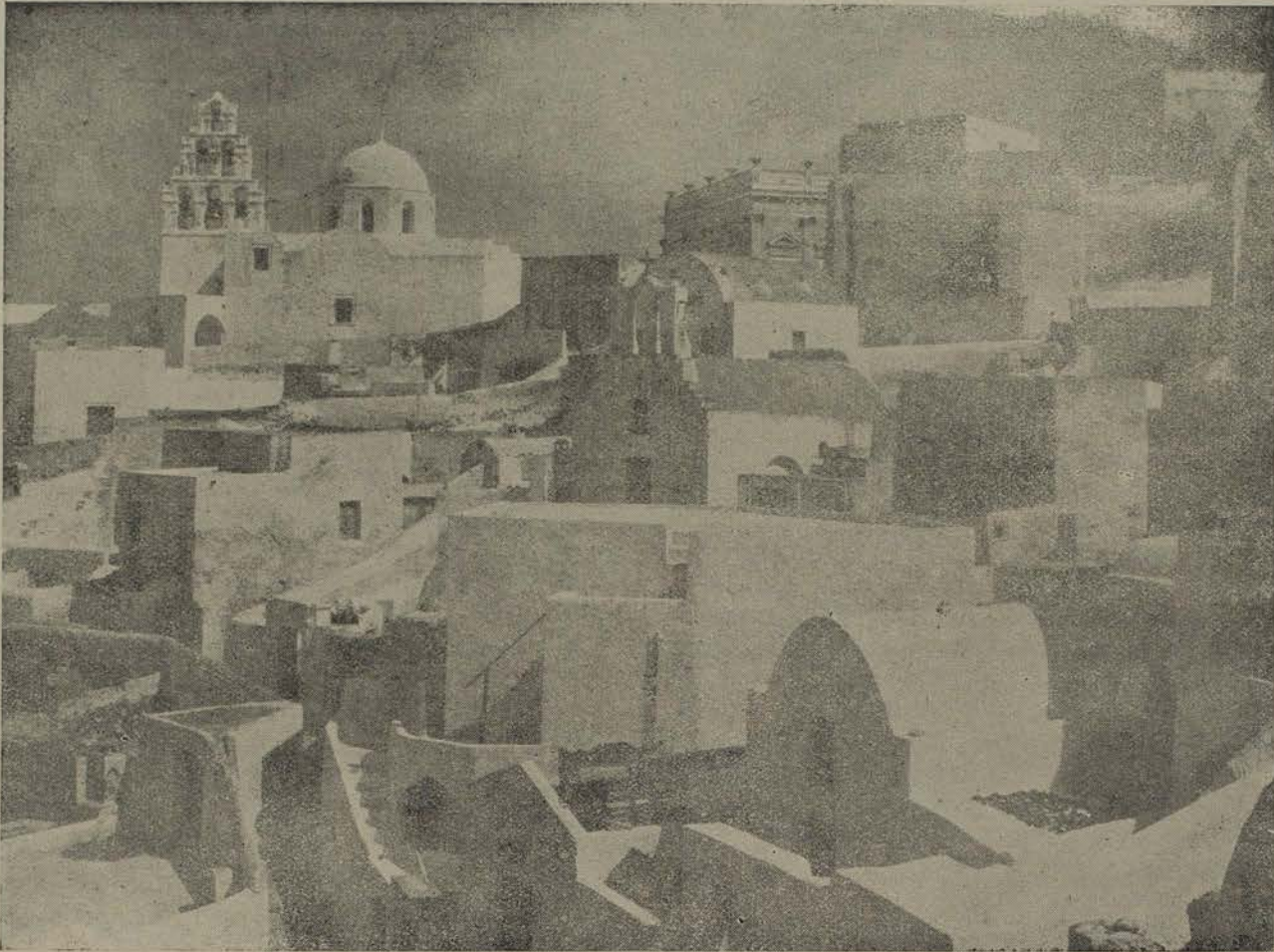
*Ton âme est forte, et ne fléchit pas...  
De l'infâme Latium tu sais vaincre la menace  
Non pas avec ta plume de ton immortel savoir.  
Pas le ciseau de Phidias, mais la lance dans ta main*  
[intrépide

*Savent parler à l'esprit du Barbare.  
Hellade, tes voies sont ouvertes, avance, et ou tu vas  
Prêtresse, libératrice des contrées esclaves  
Divin flambeau, toujours toi, parmi les étrangers  
Fais rayonner ta lumière!...*

G. ANNINOS

(Trad. du néo-Grec par E. Psara).

# ISLES OF GREECE



Ile de Mycono

I.

The isles of Greece, the isles of Greece!  
 Where burning Sappho loved and sang,  
 Where grew the arts of war and peace,  
 Where Delos rose, and Phoebus sprang!  
 Eternal summer gilds them yet,  
 But all, except their sun, is set.

2.

The Scian and the Teian muse,  
 The hero's harp, the lover's lute,  
 Have found the fame your shores refuse:  
 Their place of birth alone is mute  
 To sounds which echo further west  
 Than your sires' «Islands of the Blest».

3.

The mountains look on Marathon —  
 And Marathon looks on the sea;  
 And musing there an hour alone,  
 I dream'd that Greece might still be free;  
 For standing on the Persians' grave,  
 I could not deem myself a slave.

4.

A king sate on the rocky brow  
 Which looks o'er sea-born Salamis;  
 And Ships, by thousands, lay below,  
 And men in nations; — all were his!  
 He counted them at break of day —  
 And when the sun set where were they?

5.

And where are they? and where art thou,  
 My country? On thy voiceless shore  
 The heroic lay is tuneless now —  
 The heroic bosom beats no more!  
 And must thy lyre, so long divine,  
 Degenerate into hands like mine?

6.

'Tis something, in the dearth of fame,  
 Though link'd among a fetter'd race,  
 To feel at least a patriot's shame,  
 Even as I sing, suffuse my face;  
 For what is left the poet here?  
 For Greeks a blush — for Greece a tear.

7.

Must we but weep o'er days more blest?  
 Must we but blush? — Our fathers bled.  
 Earth! render back from out thy breast  
 A remnant of our Spartan dead!  
 Of the three hundred grant but three,  
 To make a new Thermopylae!

8.

What, silent still? and silent all?  
 Ah! no; — the voices of the dead  
 Sound like a distant torrent's fall,  
 And answer, «Let one living head,  
 But one arise, — we come, we come!»  
 'Tis but the living who are dumb.

9.

In vain — in vain: Strike other chords;  
 Fill high the cup with Samian wine!  
 Leave battles to the Turkish hordes,  
 And shed the blood of Scio's vine!  
 Hark! rising to the ignoble call —  
 How answers each bold Bacchanal!

10.

You have the Pyrrhic dance as yet;  
 Where is the Pyrrhic phalanx gone?  
 Of two such lessons, why forget  
 The nobler and the manlier one?  
 You have the letters Cadmus gave —  
 Think ye he meant them for a slave?

11.

Fill high the bowl with Samian wine!  
 We will not think of themes like these!  
 It made Anacreon's song divine:  
 He served — but served Polycrates —  
 A tyrant; but our masters then.  
 Were still, at least, our countrymen.

12.

The tyrant of the Chersonese  
 Was freedom's best and bravest friend;  
 That tyrant was Miltiades!  
 Oh! that the present hour would lend  
 Another despot of the kind!  
 Such chains as his were sure to bind.

13.

Fill high the bowl with Samian wine!  
 On Suli's rock, and Parga's shore,  
 Exists the remnant of a line  
 Such as the Doric mothers bore;  
 And there, perhaps, some seed is sown,  
 The Heracléidan blood might own.

14.

Trust not for freedom to the Franks —  
 They have a king who buys and sells;  
 In native swords, and native ranks,  
 The only hope of courage dwells:  
 But Turkish force, and Latin fraud,  
 Would break your shield, however broad.

15.

Fill high the bowl with Samian wine!  
 Our virgins dance beneath the shade —  
 I see their glorious black eyes shine;  
 But gazing on each glowing maid,  
 My own the burning tear-drop laves,  
 To think such breasts must suckle slaves

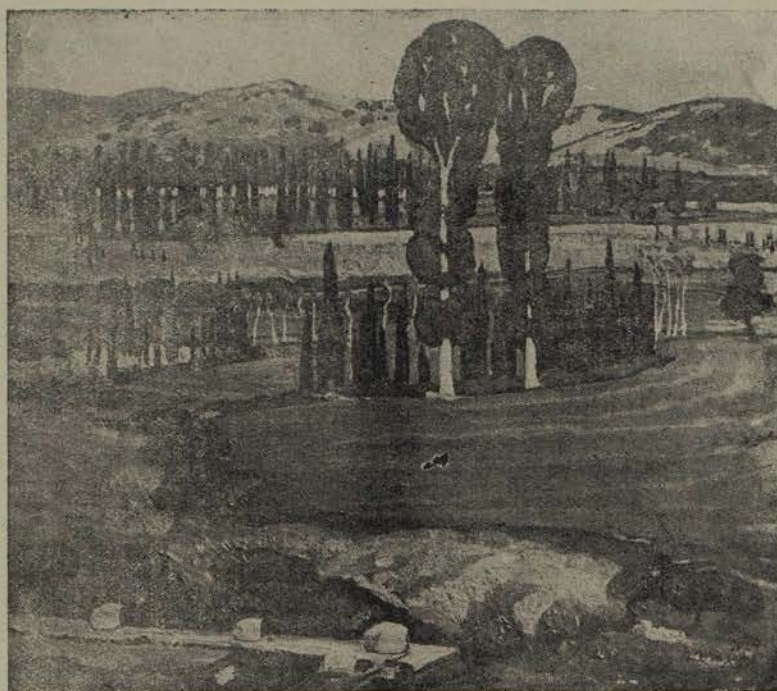
16.

Place me on Sunium's marbled steep,  
 Where nothing, save the waves and I,  
 May hear our mutual murmurs sweep;  
 There, swan-like, let me sing and die  
 A land of slaves shall ne'er be mine —  
 Dash down your cup of Samiam wine!  
 (Don Juan)

BYRON



Ile de Skyros



Olympie

(Toile du peintre Maléas)

## HOMMAGE A LA GRÈCE ANTIQUE

par François Mauriac de l'Académie Française

Oserai-je avouer ce qu'était pour moi la Grèce avant mon voyage? Une invention des professeurs, une sorte de paradis à leur usage, créé de toutes pièces par les humanistes. Tes temples bariolés, les statues chrysléphantines, l'affreuse odeur d'abattoir des hécatombes — cela me détournait d'être attentif au témoignage de Platon et même des Tragiques. De ceux-ci, je haïssais l'univers étouffant où je perdais cœur, et cette humanité dominée, écrasée par un dieu aveugle et sourd, sans entrailles. Imaginations qui ont été balayées dès le seuil du musée d'Olympie, anéanties par l'Apollon radieux.

De son bras tendu, il m'a touché. J'ai senti le coup, juste assez pour atteindre une certitude. Nullement désorienté comme le fut Barrès. Je ne me sens pas étranger, quoique chrétien, face à face avec le seul adversaire qui compte. Ici l'humanité sans le Christ a remporté une brève mais immense victoire, et si la lutte a repris, elle continue au plus secret de notre être.

«C'est un Dieu», disait le guide en désignant Apollon. Un dieu sans doute, mais avant tout un homme. L'homme parfait, le héros devient dieu.

«Grandeur de l'âme humaine...» On songe à ces mots du manuscrit des Pensées; devant l'Apollon d'Olympie il faudrait écrire: «beauté du corps humain» — beauté qui naît d'un équilibre atteint, pour un instant seulement, entre la toute-puissance de la chair et la toute-puissance de l'esprit. Pour un instant seulement...

C'est ce qui nous émeut dans ce petit musée d'Olympie; quelques mètres séparent cet Apollon, de l'Hermès attribué à Praxitèle; et déjà voici la joliesse, la grâce, l'attrait, le trouble. Ici, Gide aurait

médité peut-être un tout autre Corydon, et Proust un tout autre Sodome.

L'équilibre grec n'a été qu'un moment: la minute de certitude, de joie, de paix qui existe dans l'amour humain — et une fois qu'elle est finie, nous nous épuisons à la retrouver, à la revivre (et la merveille est que nous la revivions quelquefois...) Pour suite, effort qui représente le plus clair de ce qu'en amour on appelle fidélité, constance. Et de même dans les rapports de l'homme avec Dieu: l'âme religieuse a connu des minutes d'illumination et de Grâce, et il arrive qu'elle doive s'en nourrir pendant tout le reste de sa vie, au milieu de la sécheresse et dans les ténèbres. De même en art: à Olympie, c'est le moment le plus pur de l'art grec un peu avant l'aplanissement, et déjà il faut redescendre.

Certitude ressentie à Olympie, dès les premiers pas, qu'il n'existe pas de plus grave erreur sur la Grèce que d'en faire la patrie de la raison, ennemie du surnaturel. Le secret de sa puissance sur les cœurs; et sur les esprits prend sa source en Dieu. Au musée de l'Acropole, un fragment sublime des frises du Parthénon représente deux hommes qui, précédant le taureau choisi pour le sacrifice, s'avancent vers les dieux calmes et graves. L'un des hommes, avec son vêtement à demi ramené sur le visage incliné, exprime un tel recueillement, un silence intérieur si profond, qu'il est impossible de ne pas songer à un premier chrétien s'approchant de la Fraction du Pain.

Le vrai drame des Grecs: le sens, le goût, la passion du divin — mais le Dieu n'est qu'un homme agrandi. Il faut accepter l'homme tel qu'il est. Les chrétiens élevés dans l'effort de tuer en eux le

vieil homme pour renaître à nouveau, sentent le tragique de cette acceptation, de cet effort pour faire passer dans le dieu adoré tous les désirs de la créature.

\* \* \*

Et pourtant les Grecs n'ignoraient pas que le héros humain est celui qui domine les monstres. Les métopes d'Olympie nous racontent l'histoire de l'adolescent Hercule, guidé de travail en travail par Minerve, sa déesse gardienne. Or ces travaux d'Hercule se sont tous accomplis dans les environs de la tragique Mycènes. Durant cette matinée brûlante et triste de Mycènes, notre guide nous montrait divers points de l'horizon : « Ici il a nettoyé les écuries d'Augias, là il a abattu l'Hydre de Lerne... » Ainsi l'effort d'Hercule se dépense autour du seul monstre qu'il ne songe pas à abattre : celui qui comme le Royaume de Dieu, hélas ! est au-dedans de nous.

A Mycènes, le drame a créé le paysage, le crime de l'homme a marqué de son sceau la plaine d'Argos. Ce ne sont pas seulement des montagnes fauves, mais des montagnes qui ressemblent à des fauves. L'éternel Egyste, l'éternelle Clytemnestre, qu'il s'agit pour tout homme de dominer au fond de soi, de réduire au silence, ont marqué la Grèce d'une cicatrice indélébile, d'une blessure qu'elle a reçue et subie comme une fatalité. L'Hercule grec tourne autour de Mycènes, autour de son propre cœur, autour de la seule écurie qu'il importerait de purifier, de ce marais intérieur qui ne s'assèche pas. Et quand il invente une philosophie de la domination de soi et du renoncement, la dureté qu'il étale, son orgueil apparaissent peut-être pires que les passions qu'il affecte de surmonter.

La Grèce esquive le drame essentiel, élimine ce qu'elle ne peut vaincre, choisit ce qui lui est assimilable. Le chemin qui mène à Epidaure est lugubre et participe de l'horrible Mycènes. Puis la nature s'éclaire, s'apaise, et aussitôt, un dieu favorable s'y établit et guérit les corps. A Epidaure, le Grec, pour encadrer, humaniser le paysage, élève ces gradins du théâtre qui s'épanouissent pareils à la roue de l'oiseau de Junon ; il extrait de la nature tourmentée ces prairies, ces oliviers sous lesquels nous avons vu, par une calme soirée, se répandre les troupeaux de l'idylle ; et à l'horizon, sur des montagnes pas très élevées, régnaient des dieux guérisseurs et fraternels.

L'étrange forêt d'oliviers, de châtaigniers, de fougères, que nous avons traversé pour atteindre Zagora, au flanc du Pélion peuplé de Centaures ! J'ai compris pourquoi Maurice de Guérin sut évoquer, en Gascogne, le Centaure ami des fleuves et des taillis. Sur la route ombreuse et fraîche de Zagora jaillissent de partout les sources les plus cachées de mon inspiration. La nature précède la Grâce, elle est antérieure à la Grâce et dans la forêt de Zagora les fougères foulées par le Centaure répandent l'odeur de sève de mon enfance.

La forêt de Zagora ne m'est pas plus familière que l'Acropole d'Athènes. Aucun dépaysement : l'Acropole ? une patrie antérieure miraculeusement retrouvée. Le Parthénon ? La part mutilée de mon être.

Qu'y a-t-il dans cette merveille qui résiste à tout ? Je ne songe pas seulement aux injures du temps ni aux destructions des hommes, mais aux sacrilèges

de ceux qui sont chargés de le restaurer. Lors de mon adieu au Parthénon, lorsque les rayons du couchant touchèrent la face auguste, je vis soudain ces trois chapiteaux de ciment. Et pourtant le Parthénon résiste à tout. Le Parthénon, continue de respirer, de palpiter au soleil. Cybèle avait changé en pin le berger Atys : on dirait qu'un dieu habite chacune de ces colonnes qui ont le grain d'une chair pas tout à fait humaine.

Une cathédrale, pour vivre, doit être l'expression d'une foi folle, d'une espérance, d'un amour passionné de la créature envers le Créateur. Une cathédrale désaffectée, une église qui ne déborde plus de la présence eucharistique, en dépit de sa beauté, n'est plus qu'une immense coquille vide ; elle n'a plus rien de divin dans l'exacte mesure où elle n'a plus rien d'humain.

« Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait » : Cette exigence du Christ a introduit dans l'humanité un désir de s'égaliser à Dieu, une ambition sans mesure qu'exprime ce jaillissement de piliers et de voûtes, souvent interrompu, inachevé. Au contraire : « Soyez humains comme nous-mêmes », semblent dire les Grecs à leurs dieux, et ils leur préparaient des temples qui se distinguaient à peine de la montagne que le dieu habitait.

Cette banalité lue dans tous les manuels, nous l'avons en Grèce touchée du doigt : la promesse de durée qu'a reçue l'art grec, dès sa naissance, tient surtout à ce qu'il est sorti du paysage, à ce qu'il s'y incorpore. Aucune autre région du monde ne pouvait enfanter cette architecture. Les lignes éternelles sont toutes là qui flottent sur la mer ; les proportions sont déjà dans l'Archipel où le génie de l'homme n'eut qu'à les saisir. Le Grec n'a pas seulement extrait le marbre du Pentélique, il a sculpté la montagne elle-même pour achever le dessin commencé. En y introduisant la raison et l'ordre, il a accompli cette oeuvre dont la nature lui fournissait l'ébauche. Le temple grec a été créé à notre image et à notre ressemblance, mais aussi à l'image et à la ressemblance de la terre qui le porte : la pensée et l'étendue se rejoignent en lui.

Familier de l'invisible, jouant avec le dieu, le Grec garde pourtant le sens du mystère. Devant le bas-relief d'Eleusis au musée d'Athènes et à Delphes, j'ai compris que la Grèce antique a vécu l'une des grandes époques religieuses, et même mystiques, de l'histoire humaine. Je ne crois pas à l'impitoyable de Périclès ni à celle de Phidias ; peut-être étaient-ils sensibles à ce vide que l'Incarnation a comblé.

Que je me sens loin de Lacretelle lorsqu'il écrit, de la Grèce : « Je songe à un lieu idéal où des hommes, retrempés à tout moment de la nature, n'en auraient point retiré des notions vagues et incommensurables mais des perceptions lucides et des décrets harmonieux ». La Grèce est toute pénétrée de notions vagues et incommensurables dont la nappe souterraine alimente, nourrit cette harmonie apparente, lui communique son pouvoir sur les cœurs et sur les esprits. A-t-il fallu moins de foi à l'humanité qui a construit le temple qu'à celle qui a inventé la cathédrale ?

FRANÇOIS MAURIAC  
de l'Académie Française

## LA CONTRIBUTION DE LA GRÈCE DANS LE CONFLIT UNIVERSEL

Plus le temps passe et mieux l'on conçoit la signification du rôle joué par la petite et faible Grèce de sept millions d'habitants, par sa résistance à l'agression des deux grands et puissants Empires de 135 millions. L'Italie, à l'époque où le Duce envoya l'ultimatum à la Grèce, se trouvait à l'apogée de sa gloire. Le facteur italien jouait un rôle primordial au sein de l'Axe et Hitler, n'ayant pas réussi à envahir les Iles Britanniques, projetait de porter dans la Méditerranée tout le poids de l'attaque destinée à l'Angleterre. Durant les conférences au Brenner et à Florence des deux dictateurs, le Duce entreprit de mener à bonne fin une oeuvre de grande valeur stratégique et politique: frapper l'Empire Britannique en Egypte.

L'Italie à cette époque, se jugeait parfaitement prête à employer sa machine de guerre pour la réalisation de ces plans et jugeait son aviation tellement forte et grande qu'elle se préparait à en faire usage non seulement dans la Méditerranée, mais même dans le détroit de la Manche pour aider les Allemands. Le matin du 25 Octobre 1940, les journaux italiens annonçaient avec orgueil au peuple italien que les bombardiers italiens, pour la première fois, au cours de la nuit précédente, avaient pris part à des attaques aériennes contre l'Angleterre, bombardant certaines régions. Le *Giornale d'Italia* du 26 Octobre, saisissait l'occasion pour faire l'éloge du créateur de la puissante aviation italienne: le Duce.

Pendant ce temps, l'agression du Général Graziani contre l'Egypte, venant si opportunément après la conquête de la Somalie Britannique par les Italiens, semait la terreur dans le monde entier, parce que, si les troupes italiennes traversaient la frontière égyptienne, le signal serait aussitôt donné pour une vaste agression combinée contre une des positions les plus vitales de l'organisme britannique: le Canal de Suez.

Rome, n'admettant aucun doute pour la réalisation de ce dessein, préparait déjà l'opinion du peuple égyptien, prétendant que l'agression contre l'Egypte ne se tournait pas contre ce dernier mais exclusivement et uniquement contre les Anglais qui occupaient le pays. En même temps les journaux fascistes répétaient presque journalièrement que l'«heure fatale pour l'Angleterre est arrivée»! Au moment de la prise de la Somalie Britannique par les Italiens, le *Borsen Zeitung* de Berlin (8 Août 1940) écrivait que la Grande Bretagne avait essuyé une défaite et des pertes territoriales telles que c'était la fin de sa maîtrise de la Méditerranée. Hitler, dans un discours prononcé le 4 Septembre 1940, à l'occasion de l'inauguration du «secours d'hiver», proclamait que l'Angleterre subirait un choc en un point décisif. Les forces allemandes, après les opérations en France, se reposaient et se reconstituaient, prêtes à se mettre à l'oeuvre, tandis que les Forces Britanniques dans le Moyen Orient étaient insignifiantes.

De tout ce qui vient d'être exposé plus haut on peut déduire que l'Axe avait élaboré un plan d'attaque de l'Angleterre en Afrique et dans le Proche Orient. Et c'est à ce moment critique pour l'Humanité entière que le Duce décida d'attaquer la Grèce, qu'il considérait, naturellement, après les si nombreux succès de l'Axe en d'autres pays (Tchécoslovaquie, Pologne, Danemark, Norvège, Hollande, Belgique, Pays Baltes, France) comme une proie facile.

La Grèce, unie comme un seul homme, répondit à l'ultimatum du Duce, remis par le Ministre italien à Athènes, le matin du 28 Octobre et contenant les conditions bien connues, qu'elle défendrait son indépendance et ses idéaux. Tous les hommes libres, en tous pays, ont admiré le courage de la petite Grèce.

A la suite de la réponse négative donnée à cet ultimatum, la machine de guerre de l'Empire Italien se



Le Capitaine de Vaisseau CONSTAS  
l'héroïque Commandant du contre-torpilleur  
"Psara"

mit en branle contre la Grèce et les premiers succès de l'armée italienne en Albanie vinrent donner un semblant de raison aux craintes partout manifestées en ce qui regardait la défense de la Grèce. Déjà le monde entier considérait la Grèce comme disparue de la carte de l'Europe.

Cependant, l'âme grecque renversa tous ces raisonnements et, soudain, au douzième jour de la bataille, la situation changea. L'avance victorieuse des Italiens s'arrête, la machine de guerre fasciste commence à se briser et au bout de trois semaines les Italiens sont chassés du territoire hellénique.

Après deux mois de guerre les Hellènes avaient occupé des territoires albanais et avaient avancé leurs lignes jusqu'au centre de l'Albanie, pendant que les Italiens se défendaient pour ne pas être jetés à la mer. L'univers entier, plein d'admiration pour la Grèce, se demandait: «C'est donc là l'armée fasciste avec laquelle Mussolini avait armé l'Italie? C'est avec cette armée qu'il comptait envahir l'Egypte et le monde entier?»

Le destin a voulu que la machine de guerre fasciste, comprenant l'armée moderne de terre, de mer et de l'air de l'Empire Italien, fût vaincue par le pauvre soldat hellène, armé de sa vieille baïonnette! par le marin hellène avec ses quelques bateaux! par l'aviateur hellène, aux ailes courtes! La Grèce qui, depuis le 28 Octobre, a résisté, victorieuse, pendant six mois à l'agression de l'Empire Fasciste et s'est couverte d'une gloire impérissable, se vit assaillie le 6 Avril, dans le dos, par de puissantes forces allemandes qui, à peine quelques jours après avoir brisé les lignes serbes, attaquèrent la ligne grecque. Bien que l'armée hellénique n'ait pas pu opérer sa jonction avec les ren-

forts britannique envoyés, elle défendait pouce par pouce le sol natal. Après une lutte de dix-sept jours, les forces italiennes et allemandes, ont vaincu la résistance grecque et le 27 Avril l'armée allemande paradait dans Athènes, pendant qu'Hitler et Mussolini, après cette victoire, proclamaient, devant l'univers entier, qu'ils avaient gagné la guerre! Cette proclamation des deux dictateurs, très honorifique pour la Grèce, constitue les plus beaux parchemins de son histoire moderne! Malgré tout cela cependant, la Grèce n'a pas plié et a continué sa lutte en Crète, devenue légendaire, menant sur les montagnes et les champs de cette grande île un combat héroïque, dirigé par le Roi et le Chef du Gouvernement, et qui dura vingt jours entiers, jusqu'au moment où cette épique défense fut brisée sous le poids des attaques combinées des Germano-italiens...

Les conséquences politiques, militaires et morales de la résistance opposée pendant près de sept mois par les Hellènes contre l'agression de l'Axe, sont considérables et importantes. Si la Grèce n'avait pas résisté en Octobre 1940, l'Axe aurait été le maître des Balkans et de la Péninsule Balkanique tout entière sept mois plus tôt et ce — très important — sans coup férir, sans sacrifices en hommes et en matériel, sans destruction de l'économie balkanique, tandis que par la résistance grecque les plans de l'Axe ont été retardés pendant toute la période de sa durée. Si l'armée italienne était entrée à Athènes en 24 heures, comme Mussolini l'annonçait le 28 Octobre et comme le monde entier le craignait, l'Italie fasciste aurait continué à être un Empire et le Duce jouerait encore un rôle important au sein de l'Axe, tandis qu'aujourd'hui il est le vaincu de la Grèce! Grâce à la résistance grecque, l'Italie qui comptait procéder seule à la liquidation balkanique, non seulement n'y réussit point, mais vaincue par la Grèce, elle dut avoir recours à l'Allemagne. Elle cessa ainsi de représenter un facteur appréciable et fut démasquée.

La solidarité et la collaboration entre ces deux forces de l'Axe commençait à faiblir puisque les Allemands devaient courir au secours des Italiens, afin que ceux-ci ne soient pas jetés à la mer par les Hellènes. Après les triomphes du Général Wavel en Cyrénaïque, triomphes qui constituèrent la suite de la série des premières victoires helléniques, l'activité offensive de l'Italie dans la Méditerranée, dans la Péninsule Balkanique et en Afrique, s'est transformée en efforts de sauvetage. Dans les Balkans spécialement l'Allemagne devait accourir pour aider l'Italie à sortir de cette impasse où la Grèce l'avait jetée et cette aide allemande était le coup de grâce amenant la rupture de tout contact spirituel entre les peuples Italien et Allemand.

La résistance grecque a modifié les plans de guerre d'Hitler car ce dernier, ayant confié à Mussolini le soin d'éclaircir la situation dans les Balkans, désirait, par la confusion qui s'y produirait et qui attirerait l'attention universelle, déployer un gigantesque effort pour attaquer les îles Britanniques ou la Russie. (Voir article relatif à cette politique dans le *National Zeitung* d'Essen le 18 Février 1941). Ainsi sans le vouloir, Hitler s'est trouvé mêlé à la question balkanique et dut renvoyer son offensive contre l'Angleterre ou la Russie.

De même la résistance de la Grèce a offert un bénéfice de près de sept mois à la défense des îles britanniques, ayant fourni à l'Angleterre le temps nécessaire au transport de renforts dans le Moyen et le Proche Orient, comme aussi à la meilleure organisation de la défense des fronts alliés dans ces secteurs, pendant que, d'autre part, le matériel américain commençait à arriver.

D'ailleurs la Grèce n'a-t-elle pas servi efficacement la lutte alliée même durant sa résistance épique en Crète, ayant causé des pertes considérables aux forces d'agression, et faisant échouer les plans allemands dans le Moyen-Orient? Car il est certain que si les Allemands n'avaient pas été contenus pendant une vingtaine de jours en Crète et n'avaient pas essuyé les pertes qui leur furent occasionnées, ils auraient appliqué à temps leurs desseins offensifs dans le Moyen-Orient,

dont les preuves évidentes furent la révolution en Irak, sous l'instigation allemande, l'occupation graduelle des aérodromes syriens, par de soi-disant touristes allemands, et la création, sur les frontières occidentales de l'Égypte d'un puissant front germano-italien. Ainsi la résistance grecque en Crète après avoir bouleversé les Allemands et les avoir obligés d'abandonner leurs plans d'activité dans le Moyen-Orient, permit aux Forces Alliées de préparer leur expédition réussie en Syrie dont le résultat fut la fortification considérable des positions de nos Alliés dans tout ce secteur.

En conclusion: *La résistance victorieuse de la Grèce, pendant plus de six mois, a changé le cours de la guerre, a anéanti le prestige de l'Empire Fasciste italien et détruit l'influence du Duce au sein de l'Axe. Elle a obligé Hitler à modifier ses plans d'opérations dans le Moyen-Orient, donné le temps aux Britanniques de mieux s'organiser et de se renforcer par un plus grand nombre de troupes dans le Proche et le Moyen Orient, aidé indirectement la Russie, puisqu'elle a obligé Hitler à déclancher son attaque à un moment qui lui déplaisait et occasionné aux Germano-Italiens des pertes sévères en matériel et en hommes.*

Aujourd'hui la Grèce lutte encore plus durement contre son ennemi à l'intérieur du pays, par la résistance passive opposée par son peuple, prouvant à ses divers conquérants qu'elle ne se soumet pas moralement, et à l'extérieur du pays organisant aux côtés de ses puissants alliés, sous l'égide d'un Roi héroïque et d'un Gouvernement National, une armée, une marine et une aviation, forces qui, au moment opportun lui rendront la liberté.

Aujourd'hui la Grèce est l'objet d'éloges, de l'exaltation et de l'admiration universels. Ses droits sont reconnus par ceux qui, demain, quand le soleil de la victoire illuminera la terre, teinte de sang, les revendiqueront pour elle au lieu et au moment voulus.

P. CONSTAS

## EN AVANT

*En avant! Inflexibles, intrépides.  
Ténèbres sillonnés de foudres.  
L'épée brille. Eblouissant éclair!  
Le fusil gronde. Tonnerre!  
Du Pinde jusqu'au Taygète,  
Dans les Balkans, d'un à l'autre bout  
Une seule flamme, une menace,  
Un seul génie. En Avant!*

*En avant! Montagnes élevez nous,  
Et toi ô mer, voici l'heure!  
Hante nos vaisseaux  
De ton aide victorieuse.  
De nouveau le clairon de Rigas retentit  
Jusqu'aux hauteurs célestes  
«Lions de Monténégro  
Aigles royaux de l'Olympe!»*

*En avant frères! Inébranlables!  
Qu'importe si la foudre tombe  
Rapides jaillissent les éclairs de l'épée,  
Et les tonnerres du fusil retentissent  
La Crète, la Morée, Rouméli,  
L'écho des vallées vibre,  
Les coeurs brûlent. En avant!*

C. PALAMAS

(Trad. par Mlle E. Psara)



M. MANFRED PACHTROVIC

## TEXTES GRECS CLASSIQUES

### EXHORTATION

Il est beau pour un guerrier de tomber au premier rang, combattant pour la patrie. Mais déserteur la ville et les grasses campagnes pour errer en mendiant avec sa mère chérie et son vieux père, ses petits enfants et sa jeune femme, c'est de tous les maux le plus triste. Le déserteur sera toujours un ennemi pour ceux chez lesquels il ira, cédant au besoin et à la dure pauvreté; il déshonore sa race et fait mentir sa noble figure; toute honte et toute lâcheté le suit. Et puis, on ne tient nul compte d'un guerrier vagabond: pour lui, point de respect, point d'égard, point de pitié; combattons avec courage pour cette terre et mourons pour nos enfants sans jamais ménager nos vies. O jeunes gens, allez, combattez en restant l'un contre l'autre, et n'essayez jamais de la fuite honteuse ni de la crainte, mais faites-vous dans vos poitrines un courage grand et fort, et, en combattant contre les guerriers, ne vous rattachez pas à la vie: n'abandonnez pas, pour fuir, les vieillards dont les genoux ne sont plus agiles; car c'est une chose honteuse de voir tomber au premier rang et couché devant de jeunes hommes un ancien qui a déjà la tête et le menton blanchis, de le voir exhalant dans la poussière son âme généreuse.

TYRTEE

## LA FRATERNITÉ GRECO-YOUGOSLAVE

Les peuples qui se sont rangés dans la bataille actuelle qui sévit pour la liberté de l'humanité, répandent leur sang à flots. Ce sang se répand pour la formation d'un monde nouveau dans lequel le rôle primordial est réservé à l'homme libre. Deux Etats balkaniques ont pris et prennent toujours part à cette sanglante et noble bataille, deux peuples balkaniques qui dans la guerre passée ont aussi marché côte à côte vers la victoire. Ces deux Etats ont, momentanément, tous deux perdu leurs territoires dans la mêlée gigantesque, mais ni l'un ni l'autre n'est vaincu. Pourtant, ces deux peuples étaient parfaitement conscients de l'issue que leur réservait la guerre, mais, ayant de choisir entre une paix honteuse et une noble défaite, fidèles à leur glorieuse histoire et leurs traditions héroïques, ils ont préféré prendre le chemin de la gloire et de la mort.

Si, le 28 octobre 1940, il y aurait eu plus d'orgueil national et plus de saine compréhension dans les milieux dirigeants yougoslaves, ou bien si ces dirigeants avaient tout simplement écouté la voix unanime du peuple, nous sommes persuadés que la guerre qui se déclenchait alors dans les Balkans eût pris une tournure tout autre. Mais, le 28 octobre dressa la Grèce seule en face de l'ennemi; seule la Grèce entra dans la lutte disproportionnée.

Ce jour là, aux premières lueurs de l'aube, les bandes de Mussolini traversèrent la frontière gréco-albanaise. Ces reîtres de l'Italie nouvelle devaient montrer au monde entier, la fameuse farce de la «régénération fasciste», cette farce consacrée par les campagnes d'Abyssinie, cette farce impériale gonflée à tous vents par la richissime propagande de «l'Impero». En cette lutte inégale, les soldats grecs, que les Italiens s'évertuaient à démontrer sous le jour des campagnes d'Anatolie, firent fléchir l'Italie qui eut à subir une série de rudes leçons; «l'Impero» égrena un chapelet de cuisantes déroutes. Les Grecs n'ont pas oublié leur histoire, l'histoire de l'Hellade; c'est la voix de Léonidas qui retentissait dans leur mémoire lorsqu'il combattirent les puissances de l'Axe.

La Grèce et la Yougoslavie ont toutes deux marqué leur place dans l'histoire du nouveau monde:

La Grèce a dissipé la fausse auréole de gloire dont la propagande mussolinienne se plaisait à orner le front de «l'Impero». Ce fut, sans contredit, le bluff le plus colossal de l'histoire que les Grecs ont démasqué. L'Italie s'est couverte de honte jusqu'à tel point que son partenaire de l'Axe s'est vu contraint à ne l'employer que comme police des territoires occupés. Elle est réduite au rôle du gendarme.

D'autre part, la Yougoslavie, par son soulèvement national du 27 mars dernier, a appliqué un soufflet moral si retentissant à Hitler que le monde pour longtemps n'en perdra certainement pas le souvenir. Bien des plans imaginés par le féroce autocrate teuton ont été dérangés de cette manière.

Le sang versé pour une cause commune cimente une inébranlable amitié. Ces deux petits Pays, qui, généreusement, n'hésitèrent pas à traverser les épreuves les plus dures; sont désormais liés à jamais, et ils ont acquis le droit de parler dans l'Europe de demain. Tous deux payent aujourd'hui leur obole sanglant au monde nouveau, par leurs dures épreuves ils apportent leur tribut à la liberté du monde.

Les Grecs et les Yougoslaves, aujourd'hui unis dans les souffrances, le seront encore davantage demain dans la liberté, ils seront les protagonistes d'une paix durable; dans les Balkans le rôle primordial leur est réservé.

Ing. MANFRED PACHTROVIC  
Ancien Député,

Rédacteur en Chef du «Bulletin Yougoslave»



# BANQUE D'ATHIÈNES

(Société Anonyme)

BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS :

NEW-YORK : The Bank of Athens Trust Co., 205, West 33rd Str.

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANCATHEN

Capital entièrement versé . . . . .	Drs. 100.080.000
Réserves . . . . .	Drs. 75.200.000

SIEGE CENTRAL A ATHENES: 108 Agences en Grèce.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

EGYPTE: Alexandrie R. C. 436, Le Caire R.C. 4410

et Port-Said R.C. 148.

CHYPRE: Limassol, Nicosie.

# BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosii & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

**CAPITAL AUTORISÉ..... L.E. 200.000**

**CAPITAL VERSE..... L.E. 160.000**

Siège Social: LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones: Direction: Nos. 54700 55410 et 41671

Portefeuille, Change No. 41671

Succursale à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones: Direction: No. 20932

Changes, Marchandises, Recouvrements: No. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse: No. 28197, Titres, Positions: No. 24637

## TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets

Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

### **“ COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX ”**

Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions  
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

# CRÉDIT LYONNAIS

Fondée en 1863

## AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE-MOUSKY

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113 Canal

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES - FORTS EN LOCATION AU CAIRE ET A PORT-SAID

## MESSAGE DE KHALIL TABET BEY

Rédacteur en chef du "Mokattam"

## اليونان في جهادها

لقد اجتاحت جيوش القوة ارض العلم  
والفلسفة والفنون الجميلة وغلبت كثرة السلاح  
الشجاعة والاقدام  
وبعد ايام ينقضي عام على دخول اليونان  
في هذه الحرب

لقد ظن بعضهم ان احتلال تلك البلاد  
قضي على المقاومة اليونانية ولكن الشعب  
اليوناني لم يلق سلاحه فهو يقاتل في كل مكان  
وهذه بوارج أسطوله الحربي وسفن اسطوله  
التجاري تجوب البحار في خدمة القضية التي  
اختارت اليونان الدفاع عنها وهؤلاء انشأوه  
يجتدون في جميع الاقطار محاربين مع الحلفاء  
دفاعاً عن القضية العامة

ان اليونان تجاز اليوم محنة شديدة فقد  
ضرب الجوع أطناباً فيها وذاق أهلها الامرين  
في هذا الظلام الدامس الذي غمر بلادهم  
ولكن اليونان ستخرج من هذه الغمرة كما  
خرجت من سواها وستنشع غيوم الرزايا  
عن جوها فتسترد مقامها وتعليه وتضيء  
مشعل الحضارة الذي كانت في مقدمة الامم  
التي اضاءته في هذا الكون

لقد اثبت اليونانيون المعاصرون انهم  
ورثوا فضائل سلفهم وبرهنوا للعالم كله ان  
هلاس القديمة لم تمت وان التربة التي انبتت  
ابطال الياذة هو ميروس وقاهري جيوش  
داريوس لا تزال تنبت ابطالا يعرفون معنى  
الحرية والحق والعدل ويدافعون عنها  
بلمهيج والارواح

خليل ثابت

سألت نفسي غير مرة عن هذه الشعوب  
وهل ترث خصائل سلفها ومزايه أو ان  
الانحطاط يعرفها كما يعرف بعض انواع  
النبات والحيوان فتضعف فيها الفضائل التي  
ابلقها مقامها السامي السابق

كنت اسأل نفسي وأقول ان هؤلاء  
اليونانيين اشتهروا في العصور الاولى بأمور  
شئ فخذقوا الفنون الجميلة وخلقوا من ثمار  
عقولهم وأيديهم ما عمرت به متاحف العالم ونظم  
شعراؤهم من الشعر ما أصبح مثالا ينسج على  
منواله وغاصوا في بحار الفلسفة فبزوا الاقران  
وحلقوا في سماء الخيال ما بدعوا واغربوا  
ولكن اعظم ما شادوه بلا نزاع انما هو

حسن فهمهم للروح الديمقراطية فهماً طبقوه  
على نظام حكمهم في اثينا وسواها وشدة حبهم  
لوطنهم واعتزازهم به حبا واعتزازاً جعلهم  
يدافعون عنه في وجه أعظم الدول في تلك  
العصور وما زالت معركة ترموبل ومعرفة  
سلاميس من مفاخر الامم في تاريخ الحضارة  
وكأنما خمدت تلك النار التي كانت تضطرم  
من قمة جبل اولبوس المقدس الى ساحل بحر  
البحر فانقضت السنون وتعاقت القرون  
واليونان غارقة في ما يشبه سباتاً عميقاً الى ان  
كان الطلع القرن الماضي فاقبلت المجدوة التي لم  
تنطق عناراً كبيرة وقاتلت اليونان قتال الابطال  
استرداداً لاستقلالها حتى فازت به وما رحلت  
من ذلك الحين تجاهد في هذا السبيل الى ان كانت  
الحرب الحاضرة فأبت إلا ان تكون في الجانب  
الذي يطابق تاريخها وتقاليدها وطبيعة أهلها



Demeter (Hymation)

Le contact avec la Grèce réelle et la Grèce moderne m'a rendu plus vivante la compréhension de la Grèce idéale, de la Grèce des livres et de celle des arts. Retourner en Grèce est pour moi la façon la plus sûre de recouvrer sur son sol le sentiment de l'éternelle jeunesse, de la pensée des sages, d'apprendre à vivre selon la loi des Heures, et de participer, avec une ferveur accrue, au saint délice des Muses qu'enthousiasme et ravit la présence invisible et constante des dieux.

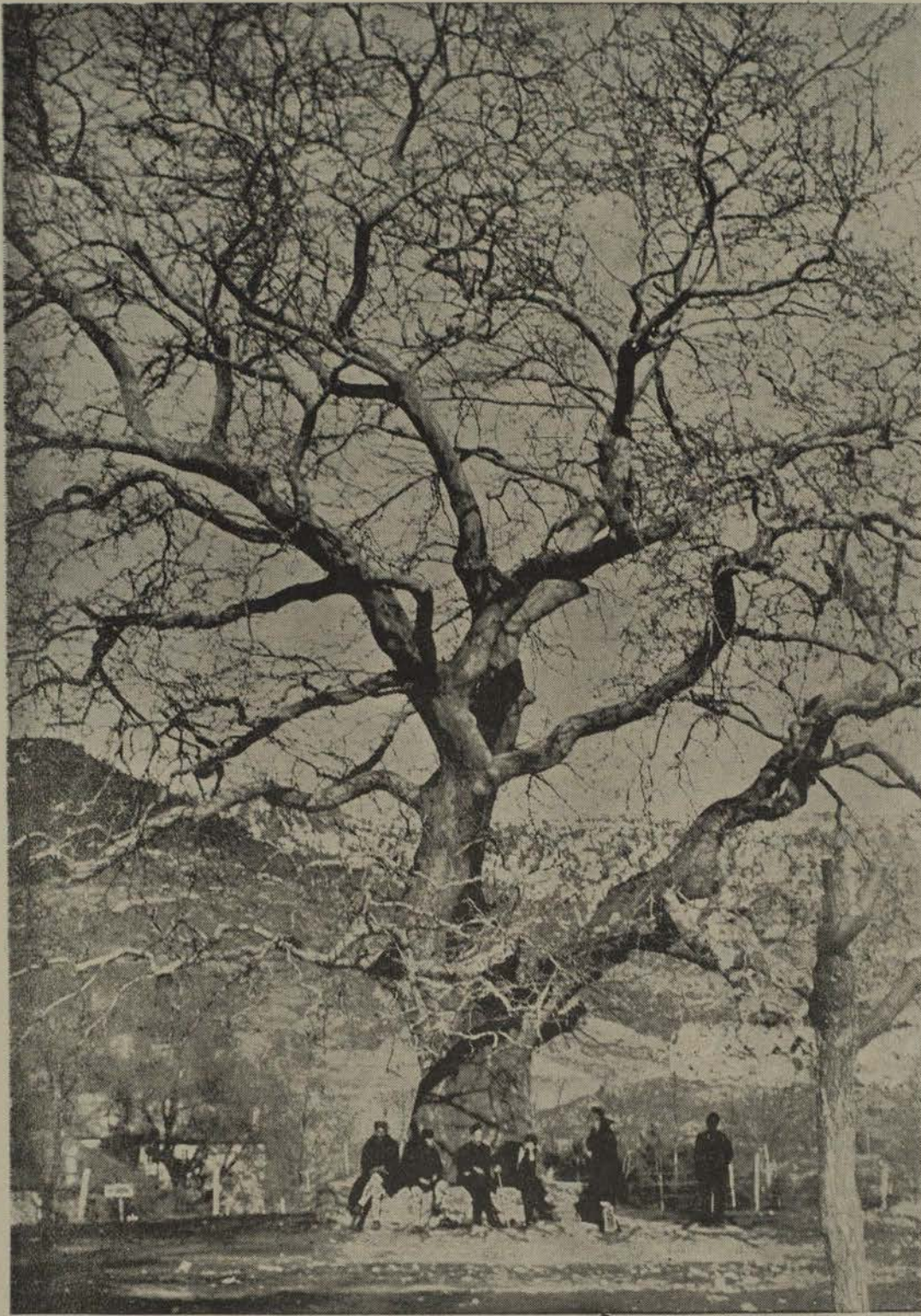
MARIO MEUNIER

Pendant plus de mille ans, l'empire Byzantin était le siège d'une civilisation brillante entre toutes, l'une des plus brillantes assurément que le moyen âge ait connue, et peut-être la seule civilisation qu'ait vraiment connue l'Europe entre la fin du Ve et le commencement du XIe siècle... Nulle part dans le monde du moyen âge, la tradition antique ne s'est conservée plus complètement qu'à Byzance, nulle part ne s'est mieux contenu le contact direct avec l'Hellénisme.

CHARLES DIEHL

"Les Grandes patries ne se mesurent pas avec le pic et le compas. Elles sont grandes, elles sont glorifiées. Et si Athènes, Sparte et Crète ont été une poignée de peuples, leur grandeur est proclamée par tout l'univers."

C. PALAMAS



(Photo Mary Burn)

## THE TREE OF METSOVO

There was a welcome chill and bite in the air that evening when we walked into Metsovo, the nails in our shoes clinking on the cobble-stones of the little village streets. Down in the plain of Jannina the sun blazed; blazed as it had done throughout our journeying — over the hills of Holy Dodona; up from the coast by the vale of the as yet unstoried Kalamas; on the tiny quay of Hegoumenitza and on the blue waters of the sound, where dolphins played, while our *benzinaki* chugged its way over to the mountains of Epirus from that Phaeacian paradise among the orange

groves of Corfu. But here at Metsovo, though the sun still shone with the same royal splendour, there was something new in the air, something bracing and keen and not unwelcome to us northerners; the air of the mountains, the main Pindus chain, Anthemokhori, Peristeri, whose rugged skyline, against the blue sky, showed between the piled houses of the little hill town; and between the far pine-woods and nearer roofs, showed also the silver gleam of the snow.

That was when we first saw the tree. We bestowed our baggage in the little hotel (*tres rudimentaire*

said the French guide-book; *braves gens*); clean; with a board bedstead on which we were glad to put down our camp sleeping equipment; a hotel in which they address you by your Christian name as soon as they have read it in the register, because, like other Pindus hill-people, they do not think of surnames as anything but an apparatus for distinguishing one Peter or Paul or Panayiotos from his neighbour and namesake. Then we went out for a stroll to see the mountains and the town; and so into the terraced hillside Plateia, and in view of the tree.

It is an enormous plane tree, over 25 meters in height. The plane-tree of Hippocrates at Kos has far larger girth, and there may be planes with greater bulk of timber among the splendid groves of Tempe; but a more beautiful and majestic plane than the tree of Metsovo I do not expect to see.

At the moment, it was less the tree that attracted our attention than the circle of old men who sat under it. It was Sunday evening and each was wearing his best spotless white fustanella, white leggings and blue jacket with the black embroidery. With their straight backs, fierce moustachios and piercing eyes they looked what they were — chieftains of the hills, the acknowledged leaders of Metsovitan society. Great roars of laughter rose from the circle at intervals, suggesting something Homeric, not to say Rabelaisian, in the matter of their conversation.

It was a typical member of the group who next day guided us over the snow-covered Zygos, where the mules sank deep, and down into the headwaters of the Salambria — Homer's Peneios — among the vivid spring grass and flowers: wild crocus, and the white stars of the *baschalia*; swelling buds on the trees, and the flaming Judas tree purple on many a stunted thorn-bush; in company with a splendid old grand mother of Metsovo, travelling to see her daughter in Athens, and a gang of workmen bound for Thessaly. Nor shall we soon forget old Xenophon's courtly manners, or his care for his animals, or the pride with which, when I asked him what else he did — supposing that, like many Swiss guides, he might be a farmer or a forester — he answered simply, «*Ἀγωγιάρης εἶμαι*»

To visit Metsovo is indeed an introduction to the

living past in Greece; not the Homeric Age, but something organically grown out of it; and, in the North, something little removed even in mere lapse of years from the Heroic Age of Suli and the strenuous days of Byron and Ali Pasha.

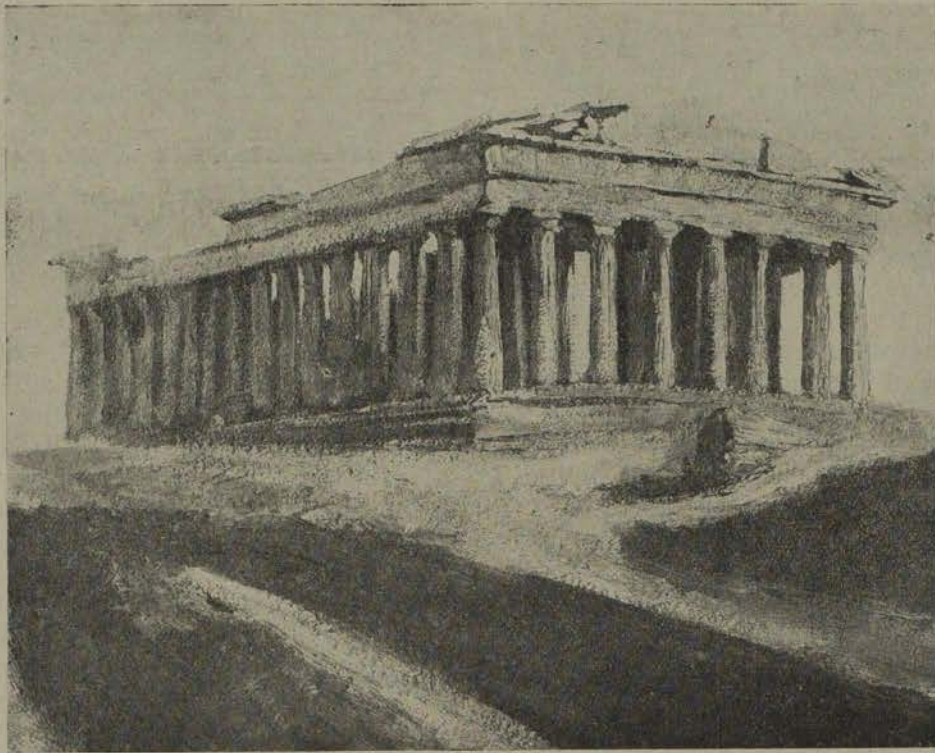
This last fact was vividly brought before us later in Athens when, turning the pages of a famous English book of Greek travel — Curzon's *Monasteries of the Levant*, published in 1855, when Metsovo was still officially reckoned to «Turkey in Europe» — we read a description of how Curzon saw on a spring evening just such a circle of kilted mountaineers sitting over their pipes under a huge plane-tree in the Plateia of Metsovo; indubitably «our» tree, looking apparently much the same, 85 or 86 years back; showing that it, and doubtless the informal *συμβούλιον* round its toots, has spanned the whole history of modern Greece.

We hung our photograph of it on our walls in Athens — the tree and the old men under it, and the cold beauty of the pines and the snow-covered Pindos ridge behind; opposite to the still fairer picture visible from our window of the Acropolis flanked by the hills of Aigina and Salamis. Long after, leaving Athens in haste in the April of this year, we cut it hastily out of its frame, so that though Germans may sit in our Skyros chairs, this at least may accompany us; the tree but witnessed the councils of the Metsoviticans in the heroic days of Suli; that heard the resolutions of 1821, and the bitter disappointment when, after all efforts, Epeiros was still left for a long lifetime under the foreign yoke; that saw the victorious armies of 1912 in the spring time of the careers of Prince Constantine and Venizelos, and — within the last year — the magnificent effort of a whole countryside, soldiers, civilians, shepherds, women, old men and even children, that paved the way for the rout of the picked Italian column in the battle of the Pindos — one of the most brilliant victories in the history of Greek or any arms. It still stands, as we heard from an eyewitness in March of 1941, unscathed by the repeated (but only Italian) bombings of Metsovo, an abiding symbol of the living history of Greece, undying.

BYRON ANDRÉADES



Musée de l'Acropole  
Le Monstre à trois corps  
(detail).



GIRIEUD. — Le Parthénon

## EN CHACUN DE NOUS PREEXISTE LE PARTHENON

C'est un amateur de croisière. L'an dernier, il fut au Maroc; chaque été, il se paye une nouvelle balade maritime.

Il m'a dit: «L'an prochain, je m'enverrai les fjords de Norvège, la banquise et le soleil de minuit, à moins que ce ne soient les côtes de l'Illyrie, New-York ou le Sénégal. Le bateau, c'est confortable, il vous véhicule doucement, on y mange et boit bien, on danse, on y fait des connaissances utiles ou agréables, tout est préparé, on se laisse vivre et, par-dessus le marché, l'on vous montre des curiosités célèbres, ce qui instruit en distrayant.»

Au fond, c'est un homme très normal, très moyen, bon commerçant.

Le voici amené à l'Acropole automatiquement par le programme du «tour». Il a entendu parler du Parthénon, comme tout le monde, cet homme sympathique, pas cancre, ni réellement plus insensible qu'un autre. Mais il imaginait seulement «une Madeleine en plus vieux, et mieux». Or, je le vois béer. Il a fourré son éternel guide dans sa poche. Il a l'air très sonné. De me voir venir, il sourit de pouvoir s'épancher; les grandes beautés rendent communicatif et même intelligent, car sentir est une façon de comprendre:

— Oh! c'est beau! comme c'est juste!

— Très bien! Mais juste avec quoi?

— Ses proportions sont justes entre elles...

— Certes! Et c'est bien par cette formule consacrée que l'on se contente généralement d'expliquer le fonctionnement de l'architecture quand elle produit de beaux effets. Elle n'est pour vous,

j'aime à le présumer, qu'une manière indirecte de dire que les proportions de ce temple sont justes avec nous.

Mais, s'il vous plaît, qu'est-ce qui, en nous, permet, appelle, juge cette concordance? Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui se passe? Le drôle de phénomène!

Quels sont ces besoins qui trouvent dans les constructions des Arts leur apaisement?

Quelle est cette désirance, et vraiment immortelle? Puisque ce temple-ci, connu et bâti il y a des siècles, nous fait encore un tel bien. Je vois clairement qu'il vous comble, et même vous saoule: pourtant vous ignoriez qu'il vous le fallait. Bien singulier besoin, n'est-ce pas, que celui que révèle subitement un coup de foudre! Mais les coups de foudre ne supposent-ils pas et un manque et un potentiel complémentaire, une sorte d'appel et une réponse, un amour féminin et un complément viril, adaptés?

Devons-nous supposer qu'à l'abri de ses profondeurs tout homme, toujours, eut, disposé en soi, un besoin de Parthénon? J'entends: une image latente, complète, exactement identique à celle qu'imita le Parthénon par Phidias, Ictinos et Cie. On doit nécessairement le penser puisque cet édifice satisfait excellemment ce besoin particulier, c'est-à-dire qu'il s'y adapta rigoureusement. Et si complètement et définitivement que tous les essais de faire mieux ou aussi bien à l'adresse de ce besoin échouèrent pitoyablement.

Si cette ruine est belle, il faut bien pourtant

avouer que nous regrettons de ne voir l'oeuvre neuve et tout entière : ce qui indiquerait assez que nous contenons présentement en nous, à notre insu, l'image pareille à celle que devaient porter ceux aussi qui construisirent le Parthénon, puisque nous voudrions qu'il soit encore tel qu'ils le conçurent et firent.

L'on s'expliquerait assez aisément que, sur les restes ruinés, nous puissions rebâtir moralement l'entier et nous former le désir d'en jouir en réalité. Le plus étrange est qu'il fallut que le Parthénon, avant que d'être, existât comme volonté et virtualité, non seulement dans l'esprit de ses architectes, mais aussi intégralement dans celui de tous ceux qui allaient bientôt l'admirer : car aucune satisfaction n'est concevable sans la préexistence du besoin, et il faut bien que la satisfaction soit conforme à ce besoin.

Alors, quels sont donc, ces moules vacants qui attendent leur Parthénon qu'ils ne savent produire seuls, mais qu'ils peuvent recevoir par l'ouvrage d'un artiste au portrait fidèle de leur désir? Ou, sous une forme généralisée, quelles sont ces innombrables structures comme creuses, préalables en nous, qui attendent une structure pleine, parfaitement semblable, qui les contente? Ou encore quelles sont ces sortes de matrices négatives, grosses du désir de leur positif, comme une question soupire après la réponse qui l'assouvisse et comme un coeur vide appelle un coeur qui l'épouse? Quelles étaient donc en fin de compte ces multiples prédispositions, dont beaucoup ignorées, et qui pourtant préexistaient, puisque leur satisfaction ancienne ou récente par les chefs-d'oeuvre de l'art ou de la pensée ou des actes prouve que ces prédispositions existaient?

Et qu'est-ce que cela propose? Sinon que l'homme recevait à sa naissance une sorte de collection de moules constituant le code de ses besoins principaux. Aussi : puisque tout de même se créent au fur et à mesure des besoins nouveaux, l'on peut imaginer que la série des moules éternels s'augmente au cours des âges et de la vie par les désirs issus de désirs, ou d'incitations, ou des désirs issus de satisfaction. Peut-être certains de ces besoins disparaissent-ils au cours des âges ou de notre vie, c'est possible, mais je n'en suis pas bien sûr : la stupéfiante permanence de l'homme est prouvée par l'effet perdurable des oeuvres, même préhistoriques, de bonne plastique, c'est-à-dire agissant directement par constance de sensibilité et d'intelligence et non par symboles conventionnels fragiles. L'on peut croire aussi que quelques-uns d'entre ces besoins manquent à certaines personnes exceptionnelles, monstres — ce qui ne saurait nuire à l'idée de la constance habituelle des êtres humains et de leur quasi-identité en ce qui est des facteurs principaux.

Ces appétits institués, obscurs ou lucides, semblent espérer la substance matérielle ou intellectuelle organisée en des structures qui les remplissent; appétits en attente passive chez la masse normale de passifs; en attente active, en puissance d'enfantement, chez les spécialistes créateurs, ces sortes d'esprits bisexués capables de s'engendrer l'«être» désiré.

La quantité de bonheur dépendrait du nombre des moules essentiels ayant obtenu leur plein.

Tout ceci encore mène à penser : que chacun porte en soi, imprégnée, plus ou moins ignorée, rudimentaire, informe ou inconnue, la figure et la volonté de ce qui lui fait défaut et le compléterait : substances, idées, sentiments, formes; par exemple : le besoin du Parthénon; que peut-être l'imperfection d'une oeuvre est pénible parce qu'elle oeuvre un de nos désirs, mais ne remplit pas bien; que l'imitation en art est vaine, car elle prétend à occuper un casier qui l'est déjà; et pour conséquence : qu'une oeuvre n'est utile, vraie, belle universellement que si elle est nécessaire, dans le sens définit ci-dessus.

Présomptions qui contribuent bien à la notion que je me fais des Constantes.

Ces idées sur les besoins esthétiques pourraient peut-être même se généraliser et faire croire à la préexistence de toutes les espèces de volontés, passions, et même questions. Car tout à coup, par analogie, il m'apparaît qu'une question latente ressemblerait assez à ces besoins secrets empreints en nous dont je viens de parler, comme aussi au vide ouvert par un bonheur perdu jusqu'à l'oubli et qui laissé béante en nous une viduité dont nous ne connaîtrions plus la cause ni le palliatif, mais pourtant l'existence par le malaise diffus de la privation. Il y a bien toujours quelque air de paradis perdu et oublié dans le sentiment de nos manques ou ignorances.

J'ai surtout posé des questions, je sais bien que je ne les ai pas résolues, mais seulement transformées par images et symboles. Et, pourtant, il me semble que ces questions, ainsi disposées et figurées, nous font penser dans le sens de réponses possibles. Ce qui enfin invite discrètement à imaginer qu'il n'est peut-être pas de question sans réponse plus ou moins différée; et il en serait ainsi en effet si toutes nos curiosités n'étaient pas autre chose, — et il est bien possible qu'il en soit de la sorte, — que des empreintes que la vérité oubliée a laissées à notre insu en notre être et qui attendent qu'elle y revienne habiter. C'est pourquoi l'on peut supposer, fort prudemment, qu'il n'est peut-être aucune volonté de comprendre qui ne puisse espérer sa révélation.

Bref, ce ne serait pas un négligeable service, parmi tant d'autres rendus par cet admirable Parthénon, que de nous avoir mis sur le chemin d'une image plausible de notre «âme», et sur la voie d'une espérance pas trop déraisonnable.

OZENFANT



## HYMNE D'ADMIRATION

*Grèce vaillante immortelle! Ma Muse timide  
Que pourrait elle ajouter pour toi?  
Vouloir chanter ce que célèbrent déjà  
Fusils et canons? Eux font retentir  
Ta gloire, là-haut où ils grondent  
Et le monde plein d'admiration te révère  
Entre la mer le ciel et la terre.*

M. MALACASSIS

ODE  
TO  
THE  
GLORY  
OF  
GREECE



*Hellas victorious!*  
Two came to me at night  
Glorious  
With that Elysian light  
Which round the phantoms of great Poets dead  
Hovers, as once in their blue earthly eyes  
Played Thoughts with wings outspread, --  
The splendour of their souls.  
Cried one to me, «O mortal brother, since thou lovest  
[too

With all thy burning breath  
The stony hills and salt Corinthian blue  
From whose divine dear shore  
Apollo led me to the caves of death --»

But charmed, he forbore.  
His voice had sung to measure grave and low  
When suddenly his young friend-phantom spoke,  
And Shelley's voice rang like a wave of aether  
Blazing and breaking on rosy cliffs of air,  
And his face was flaming snow, overlushed  
By a river of the sun -- his long bright hair,  
«Inheritor,» he sang, «speed thou away

Rushing with Aeolus and Boreas, rushing on the an-  
[cient paths  
Scattering the rosy plumage of the new arisen day

«Go thou to Athens, go to Salonice,  
Go thou to Yannina beside the lake,  
And cry, «The vision of the Prophet dead!»  
Cry, «The Olympians wake!»  
And cry, «O Towers of Hellas built anew by rhyme,  
Star-woven to my Amphionic lyre,  
Stand you in steel for ever,  
And from your lofty lanterns sweeping the dim hills  
and nocturnal sea  
Pour out the fire of Hellas, the everlasting fire!»

And then to me once more the Elder Shadow:  
«Still, brother, Shelley's fancy brims desire:  
His soul is so acquainted with great dreams  
That even the immane Elysian meadow  
Whose flowers are stars and every star a world that  
glides and glames,  
Confines him not -- but still he longs to roam  
Beyond the quiet spiritual home.  
-- His soul is so acquainted with great dreams



*That man's endeavour  
 He seeth not near -- that broken river  
 Struggling -- to what salt sea?  
 «Since man's endeavour flows as a river, how shall it  
 turn to the hills again?  
 -- Burst again all rosy with morning from snow-star-  
 red mountains of first renown;  
 Who to-day shall hear the Achaeans shout from the  
 trench of the Trojans slain,  
 Who rebuild in music or memory Sparta's tower or  
 Athena's town?  
 «Since the Roman intercepted and Rome's dimidiate,  
 stoled Byzance,  
 Shall they hear above their cannon grave, the Pe-  
 riclean tune?  
 Christ oversang it, chivalry dimmed it, winding on  
 Parnes the horns of France,  
 Islam drowned the echo of echo deep in the night of  
 her languid moon.»*

.....  
*Passionate thus he spake, the wise ghost unforgetful  
 Of stone and tree, river and shore and plain,  
 And the good coloured things of Earth the dead see  
 not again,  
 And how man's hope grows weak and his force fret-*

*[ful  
 With such great hills to again.  
 I for an answer pondered deep,  
 And then I seemed to fall from sleep to sleep,  
 Watching as through a veil I could not tear  
 The threads of rose and gold of Shelley's hair  
 The gold glowed deeper and the rose burnt red,  
 And I saw running and rustling at my feet  
 The rivers of a golden sun that bled  
 Scarlet, scarlet, scarlet as though wounded  
 By some celestial archer of the Stars  
 In the last fight when God's last trump was sounded:  
 Then the great lake of commingling blood and fire  
 Burst in a fountain to my window streaming,  
 To my Cephisian window high and cool,  
 Over far Salamis and Athens gleaming,  
 Drowning the sea and city in one deep pool.*

*And only now old Parnès of the West  
 And grey Hymettus of the dawn  
 Rose above the phantom seas  
 Like Island of the Blest.  
 Then a wind came and swept and whirled away,  
 And the mist left Hymettus broken small  
 Like a swarm of golden bees.*

*Gone is the Poet of the magic locks,  
 And Byron gone; master of war's ( . . . . )  
 Outflashes white the holy Parthenon  
 And broad calm streets of Athens of to-day,  
 And in the barracks the far bugles play,  
 O listen what they say!*

.....  
*Hark, hark the shepherd piping far and near,  
 The hills are dancing to the Dorian mood.  
 To-day Arcady is and the white Fear  
 Naked in sunshine glory still haunts here;  
 The old dark wood  
 Invites to prayer -- or fountain in the vale.  
 If not the Cytherean, one more dear  
 Daphnis shall worship -- one more pale,  
 She too a heroine of a Grecian tale.*

.....  
*But if no Pheidias with marble towers  
 Grace our new Athens, simple, calm and wide,  
 Carving a group of men to look like flowers  
 For our new glory's pride.  
 If songs of gentle Solomos be less  
 Than that Aeschylean trump of bronze  
 And if beside Eurotas the lone swans  
 About the desolation press:*

*Yet still victorious Hellas, thou hast heard  
 Those ancient voices thundering to arms,  
 Thou nation of an older younger day  
 Thou hast gone forth as with the poet's song.  
 Surely the spirit of the old oak grove  
 Rejoiced to hear the cannon round Yannina,  
 Apollo launched his shaft of terror down  
 On Salonica.....*

1913

JAMES ELROY FLECKER



Le Demi-Dieu



N. GYZIS. - La Catastrophe de Psara

## PSARA

Nous triomphons ! Allah ! gloire au Prophète !  
 Sur ce rocher plantons nos étendards.  
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,  
 En vain sur eux font crouler ses remparts.  
 Nous triomphons, et le sabre terrible  
 Va de la croix punir les attentats.  
 Exterminons une race invincible :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu Chios, pu sauver un seul être  
 Qui vint ici raconter tous tes maux ?  
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.  
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?  
 Lorsque la peste en ton île rebelle  
 Sur tant de morts menaçait nos soldats,  
 Tes fils mourant disaient : N'implorons qu'elle ;  
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes ;  
 Psara succombe, et voilà ses soutiens !  
 Dans le sérail comptez combien de têtes  
 Vont saluer les envoyés chrétiens.  
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !  
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.  
 Le glaive après purifiera vos âmes :  
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :  
 Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...  
 Paix ! on crié d'une voix courroucée  
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.  
 Byron offrait un dangereux exemple ;  
 On les a vus sourire à son trépas.  
 Du Christ lui-même allons souiller le temple :  
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :  
 Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.  
 Sur ses débris le vainqueur qui repose  
 Rêve le sang qu'il lui reste à verser.  
 Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse  
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !  
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.  
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.  
 La flotte hellène a surpris le rivage,  
 Et de Psara tout le sang est payé.  
 Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître  
 Dans le triomphe égarera vos pas.  
 Les nations vous pleureraient peut-être ;  
 Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

J. DE BERANGER

# MAID OF ATHENS, ERE WE PART

Ζώη μου, σᾶς ἀγαπῶ.

Maid of Athens, ere we part,  
Give, oh give me back my heart!  
Or, since that has left my breast,  
Keep it now, and take the rest!  
Hear my vow before I go,

Ζώη μου, σᾶς ἀγαπῶ.

By those tresses unconfined,  
Woo'd by each Aegean wind;  
By those lids whose jetty fringe  
Kiss thy soft cheeks! blooming tinge;  
By those wild eyes like the roe,

Ζώη μου, σᾶς ἀγαπῶ.

By that lip I long to taste;  
By that zone-encircled waist;  
By all the token-flowers that tell  
What words can never speak so well;  
By love's alternate joy and woe,

Ζώη μου, σᾶς ἀγαπῶ.

Maid of Athens! I am gone:  
Think of me, sweet! when alone.  
Though I fly to Istamboul,  
Athens holds my heart and soul:  
Can I Cease to love thee? No!

Ζώη μου, σᾶς ἀγαπῶ.

BYRON

(Athens 1810)



Dessin de D. GALANIS

## PATRIE

De nouveau la brise printanière réveille  
Dans la Nature une douceur d'amour mystérieux,  
La terre comme une fiancée qui a pour dot des  
fleurs sans nombre  
Resplendit pendant que l'étoile du matin s'évanouit.  
Des papillons volent par couples  
Ici bourdonne une abeille, la bas une guêpe;  
J'ai trouvé la nature dans son heure propice  
La vie partout vibre ardente  
Et chaque parfum, et chaque couleur  
Et chaque gazouillement d'oiseau réveille  
Au tréfonds de mon cœur le désir et l'espoir  
De baiser de nouveau ta terre sacrée,  
De revoir aussi ton Mai à toi,  
Ma belle, ma bonne, ma douce patrie.

L. MAVILI

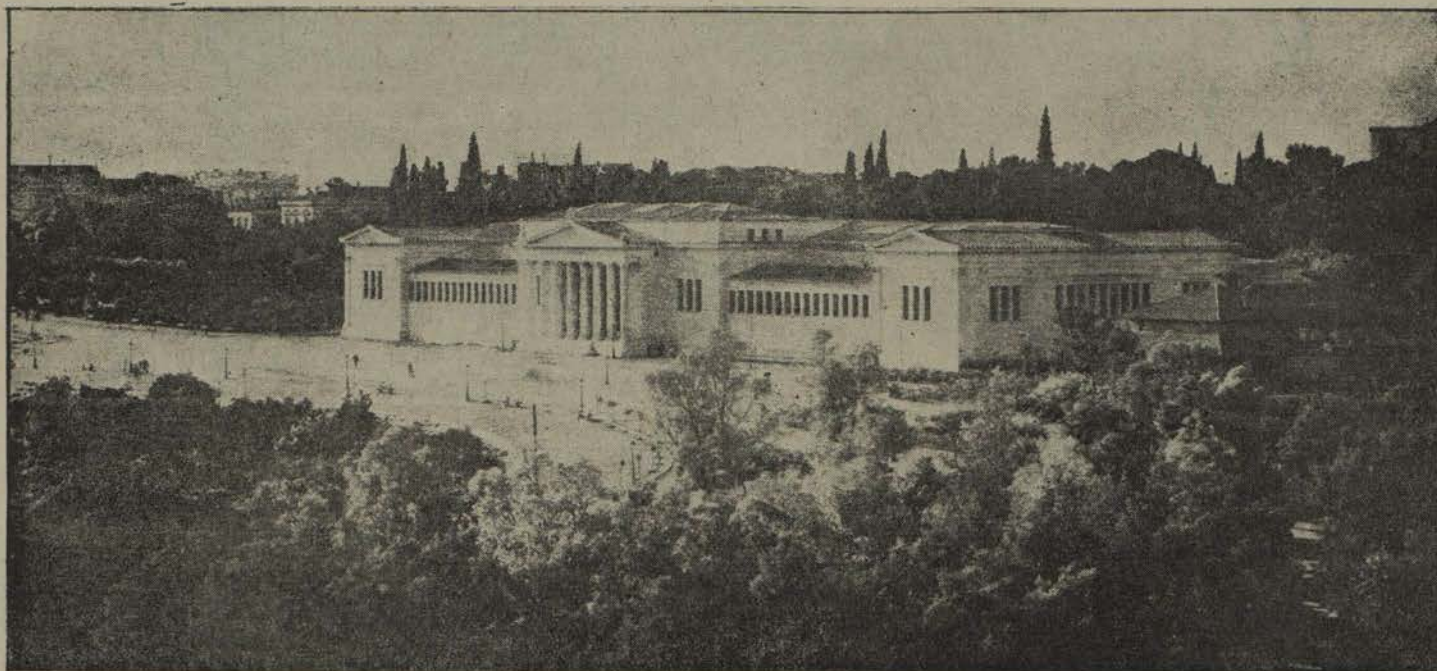
(Trad. de Néo-grec par Mlle. E. Psara)

## PATRIE

Grèce, ma mère, que n'es-tu pas maintenant  
Comme jadis debout, haute, couronnée  
De lauriers, que n'es-tu pas des présents  
De l'immortelle Victoire parée  
Ah! quand viendra l'heure, quand viendra-t-elle  
Que ton visage éteint rayonne d'éclairs  
Et que ta terre dévastée tu l'illuminés  
D'espérance, ô vaillante guerrière,  
O ma patrie, redresse toi. De nouveau splendide  
Que ton front brille bien haut dans l'éther,  
Et le jour de la Liberté sublime  
Apparaîtra, et ton divin visage  
Sera comme le soleil dans sa splendeur.  
Grande tu deviendras. Alors, à ton ennemi malheur.

L. MAVILI

(Trad. du néo-grec par Mlle. E. Psara)



Le Palais du Zappeion (au milieu du parc)

# THE ENORMOUS EYE

(from a letter to George Seferis)

Dear George,

Everywhere people are busy to-day reinventing the past; trying to see behind the confusions and uncertainties to a form or pattern of an ancestral behaviour. In England our ancestors have stepped down from their frames; you see the beard coming back into fashion, to offset the good-humoured indolent English faces. The girls have been putting up their hair in the Edwardian fashion; the long aquiline profiles are everywhere. And as for the bearded men of Pudding Island they need only a ruff to help them back into the picture beside Drake or Raleigh. History sends us back looking for sources.

What about the Greeks? Already in the popular press of the world they have won their history-book birthright. The invocations do not give us any peace; and to you and I, who feel we know the Greeks, these perorations coming from the Acropolis, as it were, tend to obscure for us the picture of the jovial, exacting, exasperating and marvellously funny Greek of to-day. We know that classical comparisons are apt to disconcert him rather; the myth of the classical age is too huge a burden to lay on the shoulders of this small, dark and inventive little man. In the shadow of Leonidas he feels dwarfed. That is why the better part of the archeological adulation pumped over the Greeks for their brilliant victories in Albania seemed so much lip-service to the past: not merely to the Greek past, but to the European past. It would produce the same surprise if the British were to ceaselessly complimented on being heirs of Caractacus and Boadicea, with no mention of Drake and Nelson. Why is this? I think because the new past of Greece was a real resurrection. In '21 the Greeks won back a complete awareness of themselves as a nation but a nation in the shadow of a European culture. The bare empty frame of the classical world was so-

mething to be filled by their speculations and works; it admitted no competition; but the troubled post-revolution world suddenly woke the Greeks to the knowledge of Europe as a standard of comparison. That is why in this new war they let the newspapers sing hymns to Leonidas; in their own minds and hearts they held a more actual pantheon of heroes; the leaders of the Greek Revolution. It was in the mould of Kolokotronis, Mavromichaelis, and Macrogianis that they cast their behaviour; the ironic courage, the quickness in humour, the quickness in honour, all this was pure Klepht. If we are to celebrate Greece in the field, let us remember that these fabulous mountaineers are the most Greek to the Greeks.

It is for this reason that I am writing to you from the Plaka rather than from the Acropolis. It is more fitting, since I have to tell you that for all of us the loss of Greece is an amputation. All Epictetus cannot console one against it.

We miss Greece as a living body; a landscape lying up against the sky, suspended on the great blue lion-pads of the mountains. Above all, we miss the Eye; for three summers of indolence and deduction on the northern beaches of our Island — beaches incessantly washed and sponged by the green Ionian — taught us that Greece was not a country but an Eye. «The Enormous Eye» we called it. Walking in these valleys you know with complete certainty that the traveller in this land cannot record; he can only be recorded. The sensation of this immense hairless observing eye is everywhere; the ringing blue sky, the temples, the supple brush of the cypress, the sun beating in a hypnotic withering dazzle on the statues with curly stone hair and blunt sagacious noses. Everything is subject to this candid eye, it is like a lens fitting into the frame of the horizon. Nowhere else is there a landscape so aware of itself, and so mar-

vellously conforming to the dimensions of a human existence. At Epidaurus it is not the theatre, or the temples which obsess one, but the enfolding circle of small hills, as if the land had conformed to the architect's plan; all contours, no edges, and only the faintest engraving along the blue sky. It is as if Greece were perpetually reinventing the fable of its own birth. To-day we are supposed to be celebrating that fable...

Anniversaries are for the historians; for the writer these times and events are almost too bitter for celebration. I keep thinking that summer in the islands is something Hitler cannot prevent; the dark uncombed blue of the sea in the Cyclades, slowly uncurling around the flanks of Myconos and Delos. The dazzling white windmills and the clear Springs. But there will be nobody there; ghosts of the old lucid past in the aura of the enormous Eye — Stephen sailing his boat like a demon, half-seas over in gold and blue; the girls with the dark slanting arms and long brown legs; the shaggy islanders in their coloured belts; the caves still echoing to the suck and swish of the water. The long rows of coloured boats snubbing at anchor in the tranquil oilgrey waters of the bay. A church bell ringing. The night emerging from behind the Eye like an actor from behind a curtain. And then I think of the deep Athenian evening falling, soft and violet as woodsmoke; Hymettus exhaling, turning from blue to nacre. In the twilight streets the dark-haired absorbed people are walking; nobody ever looks up at Acropolis. There is no need, for the whole city of Athens radiates from this small sedate hill, and her symbol is embedded so deeply in the consciousness that the eyes are only deceived by looking; the «platonic idea» of the Acropolis is too powerful to make the sight of it necessary. The night falling in the city of the owl is something not to be forgotten.

Do you think we will get back? Not to the past of Greece, I mean but to our own past in Greece? The booklined room where the «Woman Of Zante» was read: the terrace with the sound of running water: Tinos where the red sails come down the main street: Corinth with her vermin: Argos and Thebes with their Retsina: Kalamata choked in vines: the warm scent of bruised sage on the Arcadian hills: all these things are at stake.

I think of you, my friend, in the unfamiliar continent of Africa; a subtropical man out of his ele-

ment, defeated by a world where the black compromise is king. I see you daily reconverting by your poems the defeated world of acts and thoughts into a small private universe: a Greek universe. Inside that world where the islands lie buried in smoke and cypresses spring from the tombs, you know that there is nothing to be said: there is simply patience to be exercised. Patience and endurance and love. We are on the edge of winter; and yet thinking of that day when the somnambulists tried to break through the border into Greece, I find myself thinking not of a winter but of a spring. For it was the Greek spring which Diakos saw, as he lay roasting slowly on the spit; and it was the dazzling young spring which made him reluctant to go: it was not the past, or the factitious illusions of his cause. Human, humble and very Greek in the shadow of the enormous Eye, he found himself calling out

Γιὰ δὲς καιρὸ πὸν διάλεξε ὁ Χάρος νὰ μὲ πάρῃ  
Τώρα π' ἀνθίζουν τὰ κλαριά καὶ βγάξει ἡ γῆ χορτάρι.  
No hero ever spoke with so human a ring. He was only talking to himself, but history overheard and claimed him just as history will hear of the others whose names are at the moment hidden in the smoke and confusion. But what have you or I to do with history? We are dwellers in the Eye, dedicated to the service of this blue.

The past and future join hands here; whatever happens we will get back. I think you understand, and I think Marika understands. Meanwhile this is simply a message in a bottle to tell you that we will meet again in the islands one day; perhaps islands kinder and lovelier than ever. What the new Greece will be I cannot foresee. One thing is certain. She will be as difficult as ever to understand. But there can be no doubt that we will be in love with her still; and love, they say is the best part of understanding.

I think too that the Colossus must also be aware of it — this promise which utters itself in the memory whenever Greece is mentioned. I see him sitting on his balcony overlooking the whole of Attica, his huge brown thumbs in his waistcoat-pockets, his prodigious feet pushed out before him: he is thinking of us: of you, and me, Tonio and Nancy and Henry and Dawson and Bernard and Nike. One can almost hear the benediction from that voice, rough and mellow as a bass viol: «from me on my balcony to you beyond the green seas «Καλὸ ταξίδι παιδιά καὶ καλὴ λευθεριά».

R. LARRY



Querelle d'Apollon et de Marsyas

## PAYS DE LUMIERE OÙ L'OMBRE PORTÉE NE TROUVE PAS SA PLACE

C'est dans cette transparence et cette franchise qu'est né le sentiment d'objectivité qui illumine le monde.

Ce goût de la réalisation et du déterminisme qui est une des préoccupations modernes, le Grec antique d'il y a 2000 ans l'avait déjà.

Tous ceux que la grimace et le clair-obscur Romantique n'ont pas atteints se sentent «ébaulés» lorsqu'ils foulent de leurs pieds ces ruines grandioses.

Avant l'Ere chrétienne, ère d'étouffement qui plie l'homme sur ses genoux dans un désespoir de lui-même, un peuple avait eu le sentiment de la dignité humaine et de sa valorisation.

La sculpture et l'architecture furent son expression plastique; donner aux volumes «pleine valeur».

Il s'entoura de formes harmonieuses où le corps humain fut glorifié jusque dans sa décadence.

Une répulsion instinctive pour les mysticismes ténébreux et cachés. Ils ont «réalisé dans la lumière» qui ne pardonne pas; les détails, les replis, les ruses, les peut-être ont dû s'affronter au soleil de midi.

Epoque héroïque et dangereuse où la terrible vérité apparaît comme personnage principal.

C'est autour du Vrai et du Beau qu'ils ont construit leur édifice artistique et moral.

Le Beau et le Vrai sont les deux pôles de cette époque surprenante qui continue 2000 ans après à «contrôler» le monde moderne.

Ce peuple riche a construit sur un sol pauvre et aride. Cherchons peut-être de ce côté les raisons de son immense valeur.

Le Génie Créatif jaillit de la contrainte.

Ils mangeaient frugalement en se promenant, l'esprit libre et l'oeil en avant.

Leur décadence a commencé lorsqu'ils se sont mis à table.

Ils ont été les héros de leur géographie et de leur climat, ils l'ont utilisé supérieurement et en ont été les maîtres.

Je ne connais pas de circonstance plus flatteuse pour ces hommes que celle d'avoir eu, pour la première fois en ce monde, «l'orgueil, d'eux-mêmes». Ils ont magnifié l'individu, corps et esprit, jusqu'à le mettre sur un socle et l'élever vers le ciel, siège des religions ténébreuses. Quelle audace!... Je les admire profondément. La vie moderne est sensible à cette ligne lumineuse, fine, précise et objective; elle lui est familière.

Les Grecs restent toujours les maîtres de demain.

FERNAND LEGER

### HELLADE

*Là bas, où sous les ciels attiques,  
Les crépuscules radieux,  
Teignent d'améthyste les dieux  
Sculptés aux frises des portiques.*

*Où, dans le feuillage argenté  
Des peupliers aux torses maigres,  
Crépitent les cigales aigres  
Ivres des coupes de l'été,*

*Là-bas, où d'or fin sont les sables  
Et d'azur rythmique les mers;  
Où pendent les citrons amers  
Dans les bosquets impérissables...*

*La vierge, aux seins inapaisés,  
Plus belle que la Tyndaride,  
Fit couler sur ma lèvre aride,  
Le dictame de ses baisers.*

JEAN MORÉAS





Egisso (Stele du Céramique)

## CRETE

In memory of those who stayed behind

*Oh Crete, we know tis not in vain  
Our Youth so brave, our Empire's pride  
Lie on thy hills, and in thy plain  
In their last sleep, just side by side.*

*And yet -- alone they lie not -- there,  
Nor lonely is their ageless sleep,  
Cretans and Greeks their fate do share,  
Cretans and Greeks withed us do weep.*

*Our prayers and tears will mingle too  
And blend with Grecian mothers' tears,  
Our love enshrouds those hearts so true,  
While God reclaims their youthful years.*

*Our hearts can never weep enough  
For those who gave their lives -- their all,  
On Cretan earth they sleep -- though rough  
They lie in peace where they did fall.*

*Nature who loves her brave ones too,  
Opened her arms for them to rest  
They sleep beneath a sky so blue  
On Grecian soil -- 'twill be re-blest.*

*And in this corner of a foreign field  
Which is for ever England, «now lies  
«In that rich earth, a richer dust concealed,»  
Sunkissed --- 'neath wondrous Grecian skies.*

*Mid olive groves of silver green  
They lie -- enshined in Memor's tomb,  
Some sheltered by the fragrant screen  
Of olive blossom all in bloom.*

*Some day, we'll pick some blossom too,  
And gently strew it where they sleep.  
We'll feel perhaps each soldier knew  
We offer homage as we weep.*

*Yes, twas their fate to die so young,  
Ere sorrow marred their youthful dream,  
It was their fate to lie among  
The scented wild herbs by the stream.*

*Far up the gorge, and on the hills,  
No aimless crowds may wander there,  
There, only Nature's beauty fills  
The peaceful spot, the scented air.*

*Sweet smelling thyme, and sage grey blue  
Around their grave will grow so wild,  
Offering their scent so sacred too  
Like Holy incense o'er each child.*

*The birds will sing to them always,  
The wind will softly moan and sigh  
The trees will bend in silent praise  
For our dead whose Soul can never die.*

*Though o'er their grave few friends may tread,  
Few friends may linger there to weep,  
The bright Greek sun will warm their bed,  
The gentle waves rock them to sleep.*

*Oft, will some Cretan pass their grave  
Offering a prayer, and homage deep,  
While the Grecian sun, and gleaming wave  
For ever guard their Ageless Sleep.*

L. KEYSER

*Dans une branche de myrte  
je cacherais mon poignard,  
comme ont fait Harmodius et Aristogiton,  
qui ont tué le tyran  
pour rendre Athènes une cité libre!  
Harmodius, cher héros, non, non, tu n'es pas mort,  
tu demeures, dit-on aux îles des bienheureux,  
où s'épourent le rapide Achille,  
dit-on, et Diomède, le fils de Tydée!  
Dans une branche de myrte  
je cacherais mon poignard  
comme ont fait Harmodius et Aristogiton,  
quand, aux fêtes athéniennes,  
ils ont tué Hipparque, le tyran!  
A jamais votre jumelle gloire  
sur terre demeurera,  
Harmodius, Aristogiton, ô chers héros,  
qui avez tué le tyran  
pour faire d'Athènes une cité libre!*

(Trad. par André Therive)

CALLISTRATE



## L'AME DU BON PEUPLE GREC

Au temps d'Edmond About, on cédait à l'attrait d'être spirituel en professant qu'il fallait classer le peuple de Grèce parmi... les ruines du pays. C'est un archéologue qu'on excusera le plus volontiers, s'il avoue, parmi toutes les ruines, s'intéresser... même à celle-là ! Mais le trait, que vaut-il ? On est toujours un « vieux peuple » par rapport à quelque autre. Et nous, Français, nous prétendons bien quelquefois n'être plus tout à fait très jeunes, depuis le temps du banquet nuptial où Gyptis enivra d'hydromel barbare le fils des Phocéens...

J'ai vécu seize ans en Orient, et je n'ai jamais pu me convaincre, malgré l'oeuvre des Turcs, qu'il n'y eût plus rien que du passé misérable sur un sol séculairement dévasté. Les amères prophéties du railleur qui a écrit *la Grèce contemporaine* ne valent pas beaucoup mieux que d'autres « jérémiades », bien qu'il ait vaticiné, cette fois, hors de son pays. Je

conseillerais fort volontiers au gouvernement grec de faire réimprimer le livre, qui date d'avant 1858, ne serait-ce que pour faire paraître combien le présent venge déjà le passé.

Ce qui devrait nous attacher à la Grèce, c'est qu'elle est — de manière assez comparable à la France — un pays qui tient toujours plus qu'il ne promet. Le très regretté G. Fougères, dans un de ses derniers articles, nous avait averti que, s'il n'y avait peut-être pas eu jadis, au vrai, ce *miracle grec* essentiel, dont on a tant écrit, c'est que toute l'histoire de Grèce était en somme comme la suite d'un perpétuel miracle, aussi renouvelé que l'huile de la veuve cananéenne; mieux encore, celle de la lampe allumée devant l'icone de la Panaghia Athéniotissa, au témoignage du moine islandais qui fit en 1102 le pèlerinage de Jérusalem. Oui, cette terre grecque, toute saturée de divin, a assimilé tour à tour les bar-



bares qui la piétinèrent; c'est sa manière de se venger d'être conquise, depuis les temps de l'«agreste Latium». Et je croirais bien que cela tient à la qualité de l'âme de son peuple, qui est artificieuse mais indomptable, souvent souffrante, du moins... éternelle. Cette âme, on ne la connaît bien, peut-être, que si l'on est un «archéologue»! Les autres voyageurs occidentaux ne sont guère que... des touristes. Ils viennent à Athènes ou à Salonique, en gens pressés, qui ont à fréquenter des ministres ou tout au moins des directeurs de banques. S'ils s'accordent, chronomètre en main, quelque excursion dans la Grèce du soleil et des paysages, c'est sur un programme réglé derrière les guichets de Th. Cook ou de Ghiolman. On leur a montré Delphes ou Mycènes, c'est vrai; ont-ils vu toujours quelque chose? Etre d'Athènes, ou de Grèce, cela exige quelques loisirs. Il faut avoir passé la nuit dans des villages où l'on est le seul étranger, et où c'est pour vous que montent ainsi, dans un ciel inimitable, ces lentes fumées bleues, si nostalgiques, des feux crépusculaires, qui faisaient déjà à Ulysse désirer la patrie. Il faut avoir rencontré les chevriers du Thymphreste, houlette en mains, si nécessaires au paysage, qu'on leur demande s'ils n'ont pas vu passer tout à l'heure Héraclès, coiffé de la dépouille néméenne. Il faut s'être assis, hors du temps, sur une roche surchauffée, dans l'odeur résineuse des cistes mauves, pour regarder d'en haut, en silence, la mer bruissante, les plages d'or où l'on sent soudain que les dieux abordèrent...

J'ai aimé, dans toutes mes fouilles, de Thasos à la Crète, et de Stratos en Acarnanie jusqu'à Notion ou Téos en Ionie d'Asie, la compagnie des amis, humbles et fiers, qui furent mes ouvriers et souvent mes hôtes. Leur conversation, ponctuée de longs silences, a une étrange dignité. D'abord, avec eux, on n'est jamais embarrassé de s'avouer archéologue! pour le Français, né malin, l'homme qui s'intéresse au passé est toujours une manière de personnage de Labiche, capable de confondre une borne kilométrique avec un palimpseste magdalénien, ou de flairer «le romain» sur un débris de cuvette d'avant-hier. Point de ces dédains supérieurs en Grèce. Il m'est arrivé, hélas! de poursuivre jusque dans des jardins enchantés, au long d'enclos tapissés des plus éclatantes roses, ou dans des vergers dignes des *Thalysies*, les caprices souterrains d'une *teichos* de grande époque, voire d'un «isodome» moins fieffé de noblesse. Où qu'il allât, ce mur, et le plus indiscrètement, on ne nous en voulait jamais trop d'avoir, pour le connaître, dévasté jusqu'au cœur le jardin détruit. C'était «pour la science», on le savait, et «pour l'art des ancêtres». Bien entendu, nous avons payé les olives, ou les cerises sacrifiées. Quel paysan occidental en eût fait grâce? Et quand la trouvaille d'une statue, d'un édifice de marbre, excusait nos méfaits, comme accourait tout le village, pappas, instituteur, commères! Il fallait sur-le-champ nommer la déesse, Eurydice soudain retrouvée. Alors, quelle indulgente admiration pour notre divination, dont on feignit d'oublier tout ce qu'elle devait au hasard! A Thasos, notre Polygnote (il s'appelle tout juste comme le grand peintre de l'île, fils d'Aglaophon, dont les leçons instruisirent Phidias),

n'a jamais voulu prendre son parti de nos déceptions. Quand nous ne trouvions rien, sa bouche, dit-il, «devenait amère»; mais ce n'était jamais que contre les destructeurs du passé qu'il pestait. Un jour que je lui montrai sur une muraille de porte de Philippes les débris d'une lettre talismanique de Jésus à Abgar, et que je lui restituai, après d'autres, ce texte bien connu, — d'ailleurs apocryphe, — il crut voir sur ma tête le nimbe d'or que devina aussi Lydia, la marchande de pourpre de Thyatires, le jour où l'auteur de *l'Épître aux Philippéens* la convertit, en l'illustre cité de Macédoine.

Chers amis grecs, jamais vulgaires, mon érudition — qui est petite chose! — se souvient avec gratitude de votre bons sens, où j'ai souvent retrouvé la tradition de Socrate. Avec vous, j'aimais parler même de politique, car, lorsque vous aviez reconnu — gens dont le pays a successivement divinisé Basileia et Démos! — que le gouvernement des hommes est toujours inquiet, vous aviez un «Que faire?», plein de résignation, fort proche de me paraître le dernier mot de la sagesse d'un peuple souverain. Vos sentiments familiaux devaient remonter loin vers les temps héroïques, si j'en juge par la forte parole de Thémistocle, lorsqu'il proclamait déjà que son jeune fils gouvernait la Grèce, puisqu'il dominait sa mère, à qui obéissait... le chef des Athéniens. Andrikos de Colophon, «giaour» victime des Turcs, Panaghiotis de Délos, vous avez été des pères de familles, et même de familles nombreuses. Vous aviez foi dans la vie. Et vous aussi, Nikho Jankhas, *selinghas* chenu des Aromounes de Stratos, qui aviez baptisé quatre-vingts filleuls, parmi lesquels je vous photographiai. Et, de tous, vous préféreriez, — vous, féodal nomade armé du fusil Gras! — ceux dont la jeune tête était coiffée de la casquette à chouette du lycée de Missolonghi. J'associe à votre souvenir Iani le Crétois, notre vieux serviteur, qui pleurait bruyamment en son office lorsque nous nous attardions trop longtemps le soir à table. Mais lorsqu'il mourut à l'École, on sut qu'il collectionnait, en secret, tous nos présidents de la République, pour honorer le vrai visage de la France d'après ces premiers magistrats d'une idéale patrie. Les braves gens que vous fûtes! Et vos âmes simples avaient bien leur grandeur. C'est l'un de vous qui avait entendu chanter les Sirènes: vous, Passas, prudent batelier myconiote, qui racontiez de si beaux récits sur les quarante âmes de la pieuvre. Vos divins propos de pêcheur égéen m'ont toujours paru véridiques; car je crois encore que ce sont les antiques déesses de la mer qui durent un jour vous séduire, lorsqu'il fallut une croisière des épouses de l'Archipel pour aller vous récupérer jusqu'à Odessa, parmi d'autres maris devenus... oublieux. Les Sirènes chantent toujours en Méditerranée...

Je sens bien que c'est grâce à vous que, chaque jour, les paysages de Grèce ont pris tant de force sur mon esprit, même aujourd'hui à distance: les golfes saturés de lumière, aux détroits mauves et dorés le soir, entre des terres d'un violet sombre; le calme clair des nuits de lune sur les Cyclades; l'aigre chanson de la flûte arcadienne; et la beauté de ces arbres vétustes, rencontrés au bord des routes qui m'ont si fort cahoté.

CH. PICARD



EUGENE DELACROIX, Episode de la guerre en Grèce

## EN GRÈCE

*Ecoute si tu veux, puisque nous nous aimons,  
 Nous allons tous les deux fuir par delà des monts;  
 Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les muses.  
 Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui t'amuses  
 Du vol d'un papillon, comment les aigles font  
 Quand ils planent autour du firmament profond;  
 Tu verras par moments le fronton blanc d'un temple,  
 Avec la modestie auguste de l'exemple,  
 Se montrer à demi derrière un bois vermeil;  
 Tu verras l'aloès étaler au soleil  
 Des petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles;  
 Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,  
 Toi qui soupîres, toi qui songes, toi qui vois  
 Tu prêteras l'oreille à des sauvages voix,  
 Et tu te pencheras sur tes échos sublimes;  
 Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,  
 Belle, et le cœur de l'homme y revient oublieux  
 De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux;  
 Et tu seras bien là, toi radieuse et fière;  
 Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.  
 Viens; devant la splendeur de cet horizon bleu,*

*Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu;  
 Viens; nous nous aimerons dans ces fiers paysages  
 Comme s'aimaient jadis les belles et les sages,  
 Comme Socrate aimait Aspasia aux seins nus,  
 Comme Eschylle, le chantre immense, aimait Vénus,  
 Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,  
 L'héroïsme, la joie et l'espoir: car la Grèce,  
 Terre où dans le réel l'idéal se confond,  
 Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.*

*Oh! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère!  
 Dieu manquerait au ciel s'il manquait à la terre,  
 Car la création n'est qu'un vaste baiser;  
 Aimer, c'est le moyen de Dieu pour apaiser.  
 C'est le cœur qui nous crée et l'âme qui nous sauve  
 Car l'histoire et l'hymen, et l'autel de l'alcôve;  
 Ont chacun un rayon sacré du même jour;  
 La prière est la soeur tremblante de l'amour;  
 Qui prie adore, aimer, c'est prier une femme;  
 Les deux lumières sont au fond la même flamme.  
 Belle au tendre regard, ce que nous demandons*

Aux baisers, aux transports brûlants, aux abandons  
S'achevant en sommeil dans les bras l'un de l'autre,  
C'est ce que demandait aux tonnerres l'apôtre;  
C'est ce que dans Tharsis, dans Thèbes, dans Ombos,  
Le prophète éperdu demandait aux tombeaux,  
La révélation, l'éternité, la vie!

A la suite d'une âme être une âme ravie,  
Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,  
Apercevoir un astre à travers une chair,  
Voir à travers le coeur humain l'âme divine,  
Achever ce qu'on voit avec ce qu'on devine,  
C'est croire, c'est aimer. Par Eve l'homme naît.  
La femme est vers le ciel tournée, et ce qui n'est  
Que parfum dans la rose est encens dans la femme.  
Adorons.

Nous irons au pays du dictame,  
Du laurier, et de l'arbre à palmes, cher aux dieux;  
Lieux bénis où le vent reste mélodieux  
A force d'avoir mis son souffle dans les lyres.  
O femme, ô fier oeil noir qui m'emplis de délires,  
Viens montrer à ce ciel de Grèce ton éclair,  
Viens montrer à Paros le marbre de ta chair;  
Toi, la Vénus nouvelle, à la Vénus ancienne  
Viens te comparer! toi, cette parisienne  
Céleste, qui s'habille avec un goût profond,  
Qui livre et cache, donne et reprend, sait à fond  
L'art de la transparence enivrante, et câline,  
Des yeux ardents avec la blanche mousseline,  
Belle, viens compléter Athènes avec Paris.  
O toi qui souffres, plains, consoles et souris,

Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie  
Ecclose d'on ne sait quelque harpe infinie.  
N'es-tu pas l'esprit simple et calme? N'as-tu pas  
Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas?  
Galatée est lascive et Lesbie impudique;  
Toi, même au bain, jamais ta chasteté n'abdique,  
Ta beauté tremble et flotte au gré du flot mouvant  
Mais tu fuis si le bruit des feuilles dans le vent  
Eveille le souci de pudeur qui t'obsède,  
Et toute l'épaisseur de l'eau te vient un aide  
Ainsi qu'une nuée au secours d'un rayon;  
Naiade, tu craindrais un regard d'alcyon.  
Tu dis: Mon coeur demeure innocent; *buisqu'on*  
*m'aime!*

Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre; et, même  
Dans les ravissements de l'amour accepté,  
Tu restes la candeur, étant la volupté.  
Parfois tu viens, muette et grave, sous l'yeuse  
T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,  
Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,  
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.  
Oh! quel être charmant que celui qui varie  
Tantôt son enjouement jusqu'à la rêverie;  
Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,  
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur  
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfoncé,  
Terrestre et cependant aérien, renonce  
Au vol de l'ange et prend les ailes de l'oiseau!  
Ta taille a la souplesse aimable du roseau;  
Une lueur errante emplit ton sourcil sombre,  
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre;  
Il semble que Dieu met un ange à ton côté;  
Tu m'éblouis; parfois je crois, fleur de beauté,  
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.

Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille.  
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nunains  
Faire un tas de petits chefs-d'oeuvre féminins,  
Je t'admire, et je crois voir l'aube qui se lève?  
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve;  
Ton oeil promet l'amour, ton coeur donne le ciel.  
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,  
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile,  
Une musique sort, comme à travers un voile;  
De ta beauté naïve et farouche à la fois;  
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du  
bois;

Tu sembles une note adorable ajoutée  
Au concert qu'ici bas l'âme écoute enchantée;  
Car la femme est de tout le divin complément;  
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne  
ment.

Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste  
Que je connais; un fleuve est dans ce paradis,  
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis  
Sortit de terre afin de secourir Hercule;  
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,  
On voit le Spchius, sorti des mêmes monts  
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,  
Qui surpente et qui va se perdre aux mers de Grèce;  
Puis Thélos, devant qui le tonnerre s'arrête,  
Car c'est là qu'autrefois fronçant leurs noirs sourcils  
Les grands amhictyons songeaient, en cercle assis.

VICTOR HUGO

(La Légende des Siècles)



## CHANT DU VAINQUEUR

Moi c'est moi, qui obéissant à la voix  
De notre mère l'Hellade, j'ai pris l'arme en main,  
Et j'accourus protéger son honneur avec joie  
Portant sur mon front le baiser du Destin.

Et j'ai chassé l'ennemi redoutable  
De la terre sacrée. J'ai grimpé  
Aux sommets inaccessibles où nichent les aigles.  
C'est moi, qui enjambant précipices et rochers,

Ayant la Victoire pour fidèle compagne  
Dans l'ivresse d'un rêve d'azur,  
J'ai répandu un souffle de liberté  
D'un bout à l'autre de notre Epire adorée.

Moi c'est moi, que la gloire couronna  
De lauriers d'or, immortels, souriante  
Et m'a baisé sur le front. Moi c'est moi  
Le soldat Hellène de Quarante.

SOTIRIS SKIPIS

(Trad. par E. Psara)

# GRECE ANTIQUE ET GRECE D'AUJOURD'HUI

par **Mario Meunier**

Un jour, raconte-t-on, Pythagore eut à répondre à la question suivante :

« Pourquoi, Maître, lui demanda un de ses fervents disciples, les Athéniens passent-ils pour les plus intelligents des Hellènes, et d'où leur provient cet étonnant privilège ? »

— Si les Athéniens, répondit Pythagore, ont l'intelligence si vive et l'esprit si curieux, ils doivent cette enviable faveur à la limpidité constante de leur ciel. L'air léger qu'ils respirent rend leurs âmes légères, et le climat de l'Attique les prédispose à la subtilité et aux précisions nettes. »

Aujourd'hui, comme jadis, l'Attique baigne encore dans cette « pure et sainte lumière » que célébraient ses antiques poètes. Aujourd'hui, comme hier, son ciel est d'une transparence si sereine et si calme, qu'il semble qu'on y respire l'intelligence radieuse et clairvoyante des dieux. Si la même atmosphère départ toujours aux âmes la même alacrité, le même paysage, par ses montagnes ou ses ravins, ses cours d'eau et ses plaines, ses promontoires ou ses baies, continue, par sa propre vertu, à nous conter les mêmes mythes, à nous évoquer les mêmes Immortels et à les rendre aussi présents à nos yeux qu'ils le furent aux regards de ceux qui, les premiers, surent les découvrir. Par le ciel et par le paysage, par l'atmosphère et le rayonnement, la Grèce antique se retrouve en la Grèce moderne. On a donc tort de se représenter l'Hellade comme un vaste musée d'art d'histoire et d'archéologie. Cette terre d'élection est le contraire de ce que nous entendons aujourd'hui par musée : une nécropole de statues arrachées à l'ambiance qui leur donnait leur vie, leur ordonnance, leur signification. Ici, par contre, tout persiste en sa vie, tout rayonne en sa gloire et tout parle à sa place. L'âme intime des statues, des temples et des sites renaît à chaque aurore, et le moindre détail d'un antique vestige, dès que le touche la grâce du soleil, éveille en nos prunelles le mirage éternel d'un ensemble parfait. Les vertus du sol et de la lumière attiques furent à tel point les inspirations de cette miraculeuse révélation du divin par le beau, que rien ne vaut, pour arriver à comprendre l'auguste mission de la Grèce passée, comme d'aimer la clarté qui resplendit encore sur la Grèce vivante.

Les mêmes causes continuant à produire de semblables effets, nous pouvons, si nous savons les y voir, retrouver chez les Grecs modernes les mêmes qualités qui firent la grandeur et la gloire de leurs prédécesseurs. Il suffit de se promener dans les rues larges et blanches de la nouvelle Athènes, ou d'errer au hasard dans la campagne odorante et ardente d'Argos et de Corinthe, pour reconnaître le lien qui unit ici le présent au passé. L'éther resplendissant de cet illustre ciel arrive peu à peu à s'emparer de notre être et à le transfigurer ; l'antiquité devient un contact réel ; les siècles s'effacent dans la limpidité de ce même air léger que respirèrent Platon, Sophocle et Périclès et tout, tout l'essentiel au moins de ce

que fut l'inspiration active des siècles révolus, réapparaît dans la gloire d'un présent continu. Bien plus, pour peu que l'on se mêle au peuple de la ville ou aux gens des campagnes, on s'aperçoit que, malgré invasions et croisements, la race grecque moderne conserve presque tous les traits distinctifs de la race classique. Ce qui est vrai du physique l'est aussi du moral.

Pour renaître, le peuple grec n'eut qu'à réanimer l'âme héroïque de ses lointains aïeux. Aussi, quand éclata le cri de la révolte et de la délivrance, toutes ces âmes qui paraissaient endormis sous le voile d'un souriant et méprisant cynisme, spontanément se haussèrent jusqu'à cette magnifique noblesse qui, se couronnant d'héroïsme, sait marcher avec joie jusqu'au dernier sacrifice. L'histoire de la guerre d'indépendance est une épopée merveilleuse, qui n'attend plus que son Homère pour être un des plus beaux récits de la légende épique de la Grèce éternelle. Tout récemment encore, ce petit peuple à peine organisé à l'état de nation, n'a-t-il point supporté, avec une grandeur d'âme véritablement antique et une vitalité digne des plus grands peuples, un des moments les plus tristes de son tragique destin ? Non seulement il a vu, sans désespoir outrancier, l'hellénisme contraint d'abandonner la Grèce asiatique où, depuis des siècles, s'exerçait le bienfait de son intelligence et de son activité ; mais, à ce désastre matériel et moral, s'ajouta la douleur non pareille de voir affluer en Grèce continentale un million cinq cent mille réfugiés, Hellènes bannis de leurs foyers millénaires et arrivant, tels des émigrants en détresse et nus, des côtes riantes et fortunées d'Asie. Cette terrible épreuve, qui aurait pu être fatale, la Grèce moderne, forte d'un antique sang, la supporta sans faiblir et s'assimila sans à-coup cette énorme et calamiteuse affluence de frères déshérités.

En vérité, sous l'étonnante joie de vivre que l'on respire dans l'air subtil de son ciel, la Grèce moderne continue à garder, à conserver et à faire fructifier ce bien commun de toute l'humanité et ce beau patrimoine qu'elle hérita des dieux. De ce trésor, elle se sent et se sait la digne dépositaire. Et si nous, Français, nous aimons d'amour tendre la Grèce d'aujourd'hui, c'est que nous voyons en elle la patrie de nos âmes. Par un juste retour et en vertu des liens qui nous unissent dans une même culture, les Grecs modernes se sentent, sur le sol accueillant de la France, aussi chez eux que nous nous sentons chez nous, quand il nous est donné d'être, dans ce Paris attique qu'est l'élégante Athènes, le pèlerin dévotieux de la Déesse aux yeux pers.

MARIO MEUNIER



# LETTRE AU BIEN-AIMÉ

Elle a cessé d'être glaciale  
 La Mort, elle a changé d'aspect.  
 Elle est belle, trois fois noble, gaie,  
 Elle est un contact d'une douceur divine.  
 Elle vient avec des ailes toutes blanches  
 Comme une messagère de Dieu,  
 Elle frôle le soldat tendrement  
 Et avec une suavité de caresse  
 Elle dit tout bas : « Mon enfant, je viens, vois,  
 Pour te couronner les cheveux  
 De myrtes et de lauriers -- les mêmes  
 Qui fleurissaient aux temps antiques.  
 Je suis venue te donner la vie  
 La vie sans déclin et sans fin,  
 Reçois le souffle immortel  
 Toi qui as su périr d'une manière si belle.  
 Ainsi dans une douceur infinie le guerrier  
 Sur le sein d'une mère adorée  
 Et se plonge dans un sommeil exquis...  
 «... Tu es parti mon Bien-Aimé, tu es parti  
 Je t'ai serré bien fort dans mes bras  
 -- Peut-être pour la dernière fois, --  
 J'ai plongé mes yeux en larmes dans tes yeux  
 J'ai caressé d'une main tremblante tes cheveux  
 -- C'est peut-être pour la dernière fois. --  
 Tu es parti. Il le faut. Elle t'appelle  
 Notre Patrie, notre Grèce Eternelle,  
 Tu es parti pour la guerre aux sanglantes hécatombes  
 -- Peut-être tu ne reviendras pas. --  
 Je suis retournée seule dans mon nid vide et froid  
 Et morne et sombre comme une tombe.  
 Et mon coeur se serre et l'angoisse le broie  
 -- Peut-être tu vas mourir loin de moi...

Il doit se taire ce coeur, étouffer ses sanglots  
 La Patrie crucifiée à son secours t'appelle!  
 Va donc... Et sois béni. Adieu mon Bien-Aimé!  
 C'est notre Hellade martyre qui t'appelle au combat  
 Donne lui ta jeunesse, ton sang de feu, tes bras,  
 Meurs pour Elle s'il le faut, meurs et oublie moi...

Nous n'avons pas le droit d'être heureux pendant  
 [qu'Elle  
 Du haut de son calvaire, pleurant sur ses ruines  
 Empourpre de son sang sa couronne d'épines.

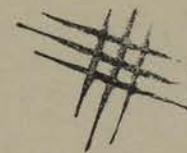
Va... si tu n'allais pas, si cédant à mes larmes  
 Tu restais près de moi abandonnant tes armes  
 Nos heures les plus divines seraient empoisonnées.  
 Son Fantôme en Deuil couvert de plaies saignantes  
 Et son cri de détresse au milieu des baisers  
 Changerait en torture nos amours riantes.  
 Il est pourtant atroce pendant mes nuits de veille  
 De songer qu'à cette heure, là-bas, très loin de moi,  
 Peut-être sur le sable coule ton sang vermeil  
 Que tes mains que j'aime et qui me caressaient,  
 Par le fer et le feu broyées, s'étendent inertes  
 Et qu'au soir tombant, dans la plaine déserte  
 Les chacals affamés, les hyènes farouches  
 Viennent dévorer les joues et viennent mordre la bou-  
 [che

Qui me disait « je t'aime ! » brûlante sous mes baisers.

Mais il est plus affreux de songer qu'à cette heure  
 Sur l'Acropole divine, au Parthénon sacré  
 Le Drapeau de lis et d'azur, insulté  
 Flotte et se dresse comme Jésus crucifié  
 Entre deux brigands profanes, ravageurs  
 Entre les deux drapeaux par l'Enfer engendrés,  
 Et soupire au souffle du vent et son soupir  
 Retentit dans nos coeurs et les déchire.

Va donc mon Bien-Aimé... La Grèce Eternelle  
 Du haut de son Calvaire à son secours t'appelle.  
 Vole vers Elle brandissant ton épée  
 -- Va mon Bien-Aimé, oublie moi. --  
 Brise ses chaînes, tranche la tête du Monstre, comme  
 [Persée,  
 Fais refleurir les lauriers sous tes pas,  
 Sur son trône fais la remonter,  
 Et teins lui de ton sang une pourpre nouvelle,  
 Une pourpre impériale plus belle qu'autrefois  
 Va, mon Bien-Aimé, meurs pour Elle, oublie moi.  
 -- Nous n'avons pas le droit d'être heureux, pendant  
 [qu'Elle  
 En robe de Deuil, couverte de sang, enchaînée,  
 Là-haut, gémit sur sa Croix.

E. PSARA



Il y a un an, la Grèce maintenant une tradition de trente siècles, prenait position dans le conflit de deux grands principes qui déchirent aujourd'hui le monde.

En effet, au cours de son histoire, la Nation Hellène avait à maintes reprises prouvé que l'héroïsme de ses soldats et l'équilibre rationnel de ses penseurs devaient tenir tête aux Empires qui avaient tenté de l'assujettir.

De partout surgit alors un élan de patriotisme, de décision, de fermeté, en face de l'agression.

Puis ce fut l'angoisse d'une lutte acharnée pour enrayer une avance que nulle barrière humaine n'aurait pu entraver.

Les événements qui se déroulèrent au cours de ces quelques mois font dorénavant partie de la légende.

Autant que l'expérience puisse le prouver, la Nation Hellène d'aujourd'hui ne baissera pas le front : elle continuera à lutter comme elle le fit jadis au coeur de ses forêts et de ses montagnes, dans ses îles et le long des côtes.

Un peuple nourri à une telle tradition doit avoir raison de tous les obstacles.

GASTON ZANANIRI



Navarin, les deux canons ensablés rappellent le combat où les marins de l'Europe s'unirent aux grecs pour délivrer la Grèce

# NAVARIN

Hélas! hélas! nos vaisseaux  
Hélas! hélas sont détruits!

ESCHYLE (Les Perses)

## I

Canaris! Canaris! pleure! Cent vingt vaisseaux!  
Pleure! Une flotte entière! - Où donc, démon des  
eaux,

Où donc était ta main hardie?  
Se peut-il que sans toi l'ottoman succombât?  
Pleure! comme Crillon exilé d'un combat,  
Tu manquais à cet incendie!  
Jusqu'ici, quand parfois la vague de tes mers  
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers;  
D'une lueur large et profonde,  
Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,  
Couronné tout à coup d'une aigrette de feu,  
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde;

Si la lame roulait turbans, sabres courbés,  
Voiles, tentes, croissants des mâts rompus tombés,  
Vestiges de flotte et d'armée,  
Pelisses de vezirs, sayons de matelots,  
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots,  
Blancs d'écume et noirs de fumée;

Si partait de ces mers d'Egine ou d'Iolchos  
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos  
Et roulant au loin dans l'espace,  
L'Europe se tournait vers le rouge Orient;  
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant  
Disait: C'est Canaris qui passe!

Jusqu'ici quand brûlaient au sein des flots fumants  
Les capitans-pachas avec leurs armements,  
Leur flotte dans l'ombre engourdie,  
On te reconnaissait à ce terrible jeu;  
Ton brûlot expliquait tous ces vaisseaux en feu;  
Ta torche éclairait l'incendie!

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans  
toi!

Pourquoi, sans Canaris, sur ces flots, pourquoi  
Porter la guerre et ses tempêtes?  
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit?  
On aurait dû l'attendre! Et n'est-il pas de droit  
Convive de toutes ces fêtes?

## II

Console-toi! la Grèce est libre.  
 Entre les bourreaux, les mourants,  
 L'Europe a remis l'équilibre;  
 Console-toi! plus de tyrans!  
 La France combat: le sort change;  
 Souffre que sa main qui vous venge  
 Du moins te dérobe en échange

Une feuille de ton laurier.  
 Grèce de Byron et d'Homère,  
 Toi, notre soeur, toi notre mère,  
 Chantez! si votre voix amère  
 Ne s'est pas éteinte à crier.  
 Pauvre Grèce, qu'elle était belle,  
 Pour être couchée au tombeau!  
 Chaque vizir de la rebelle  
 S'arrachait un sacré lambeau.  
 Où la fable mit ses ménades,  
 Où l'amour eut ses sérénades,  
 Grondaient les sombres canonnades  
 Sapant les temples du vrai Dieu;  
 Le ciel de cette terre aimée  
 N'avait, sous sa voûte embaumée,  
 De nuages que la fumée  
 De toutes ses villes en feu.

Voilà six ans qu'ils l'ont choisie  
 Six ans qu'on voyait accourir  
 L'Afrique au secours de l'Asie  
 Contre un peuple instruit à mourir.  
 Ibrahim, que rien ne modère;  
 Vole de l'Isthme au Belvédère,  
 Comme au faucon qui n'a plus d'aire,  
 Comme un loup qui règne au bercail;  
 Il court où le butin le tente,  
 Chaque fois sa main dégoutante  
 Jette des têtes au sérail!

## III

Enfin! - C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,  
 La ville aux dômes d'or, la blanche Navarin,  
 Sur la colline assise entre les térébinthes,  
 Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes  
 De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain.  
 Les voilà toutes deux! - La mer en est chargée,  
 Prête à noyer leurs feux, prête à boire leur sang.  
 Chacune par son dieu semble au combat rangée;  
 L'une s'étend en croix sur les flots allongée,  
 L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant

Ici, l'Europe: enfin! l'Europe qu'on déchaine,  
 Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.  
 Là, l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,  
 Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne,  
 Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours.

## IV

Ecoutez! - Le canon gronde.  
 Il est temps qu'on lui réponde.  
 Le patient est le fort.  
 Eclatent donc les bordées!  
 Sur ces nerfs intimidées,  
 Frégates, jetez la mort!  
 Et qu'au souffle de vos farouches,  
 Broyez aux rochers du port!

La bataille enfin s'allume.  
 Tout à la fois tonne et fume.  
 La mort vole où nous frappons.  
 Là, tout brûle pêle-mêle.  
 Ici, court le brûlot frêle  
 Qui jette aux mâts ses crampons,  
 Et, comme un chacal dévore  
 L'éléphant qui lutte encore,  
 Ronge un navire à trois ponts.

... L'abordage! l'abordage!  
 On se suspend au cordage,  
 On s'élance des haubans.  
 La poupe heurte la proue.  
 La mêlée a dans sa roue  
 Rameurs courbés sur leurs bancs,  
 Fantassins cherchant la terre,  
 L'épée et le cimenterre,  
 Les casques et les turbans.

La vergue aux vergues s'attache;  
 La torche insulte à la hache;  
 Tout s'attaque en même temps.  
 Sur l'abîme la mort nage.  
 Epouvantable carnage!  
 Champs de bataille flottants,  
 Qui basculent de cent volées,  
 S'écrasent sous les mêlées,  
 Avec tous leurs combattants.

## V

Lutte horrible! Ah! quand l'homme, à l'étrémité sur la terre

Jusque sur l'Océan précipite la guerre,  
 Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.  
 La mer, la grande mer joue avec ses batailles.  
 Vainqueurs, vaincus, à tous elle ouvre ses entailles.  
 Le naufrage éteint le combat.

O spectacle! Tandis que l'Afrique grondante  
 Bat nos puissants vaisseaux de sa flotte imprudente,  
 Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,  
 Chacun d'eux, géant fier, sur ces hordes bryantes,  
 Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,  
 Vomit tranquillement la mort de tous ses bords.

Tout s'embrase: voyez! l'eau de cendre est semée,  
 Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,  
 Le feu sur les tillacs s'abat au ponts mouvants  
 Déjà brûlent les nefs, déjà, sourde et profonde,  
 La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à  
 l'onde;

Déjà, sur les ailes des vents,

L'incendie, attaquant la frégate amirale,  
 Déroule autour des mâts son ardente spirale,  
 Prend les marins hurlants dans ses brûlants réseaux,  
 Couronne de ses jets la poupe inabordable,  
 Triomphe, et jette au loin un reflet formidable  
 Qui tremble, élargissant ses cercles sur les eaux.

## VI

Où sont, enfants du Caire;  
 Ces flottes qui naguère

Emportaient à la guerre  
Leurs mille matelots?  
Ces voiles, où sont-elles,  
Qu'armaient les infidèles,  
Et qui prêtaient leurs ailes  
A l'ongle des brûlots?

Où sont tes milles antennes,  
Et tes hunes hautaines,  
Et tes fiers capitaines,  
Armada du sultan?  
Ta ruine commence,  
Toi qui, dans ta démence,  
Battais les mers, immense  
Comme Léviathan!

Le capitain qui tremble  
Voit éclater ensemble  
Ces chébecs que rassemble  
Alger ou Tétuan.  
Le feu vengeur embrasse  
Son vaisseau dont la masse  
Soulève, quand il passe,  
Le fond de l'Océan.

Sur les mers irritées,  
Dérivent, dématées,  
Nefs par les nefs heurtées,  
Yachts aux mille couleurs,  
Galères capitaines,  
Caïques et tartanes  
Qui portaient aux sultanes  
Des têtes et des fleurs.

Adieu, sloops intrépides,  
Adieu, jonques rapides,  
Qui sur les eaux limpides  
Berçaient les icoglans!  
Adieu la goelette  
Dont la vague reflète  
Le flamboyant squelette,  
Noir dans les feux sanglants!

Adieu la barcarolle  
Dont l'humble banderole  
Autour des vaisseaux vole,  
Et qui, peureuse, fuit,  
Quand du souffle des brises  
Les frégates surprises,  
Gonflant à grand bruit!

Adieu la caravelle  
Qu'une voile nouvelle  
Aux yeux de loin révèle;  
Adieu le dogre ailé,  
Les brick dont les amures  
Rendent de sourds murmures,  
Comme un amas d'armures  
Par le vent ébranlé!

Adieu la brigantine,  
Dont la voile latine  
Du flot qui se mutine  
Fend les vallons amers!  
Adieu la balancelle,

Qui sur l'onde chancelle,  
Et, comme une étincelle,  
Luit sur l'azur des mers!

Adieu lougres difformes,  
Galéaces énormes,  
Vaisseaux de toutes formes,  
Vaisseaux de tous climats,  
L'yole aux triples flammes,  
Les mahonnes, les prames,  
La felouque à six rames,  
La polacre à deux mâts!

Chaloupes canonnières!  
Et lanches marinières  
Où flottaient les bannières  
Du pacha souverain!  
Bombardes que la houle,  
Sur son front qui s'écroule,  
Soulève, emporte et roule  
Avec un bruit d'airain!

Adieu, ces nefs bizarres,  
Caraqes et gabarres,  
Qui de leurs cris barbares  
Troublaient Chypre et Délos!  
Que sont donc devenues  
Ces flottes trop connues?  
La mer les jette aux nues,  
Le ciel les rend aux flots!

## VII

Silence! Tout est fait. Tout retombe à l'abîme.  
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.  
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.  
Quelques-uns, bricks rompus, prames désemparées,  
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,  
Sur la grève noircie expirent échoués.

Ah! c'est une victoire! - Oui, l'Afrique défaite,  
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,  
Les tyrans, les bourreaux criant grâce à leur tour,  
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,  
Hellé lavant ses flancs qui saignent,  
Et six ans vengés dans un jour!

Depuis assez longtemps les peuples disaient :Grèce!  
Grèce! Grèce! tu meurs. Pauvre peuple en détresse,  
A l'horizon en feu chaque jour du décrois.  
En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,  
Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,  
En vain nous mendions une armée à nos rois.

«Mais les rois restent sourds, les chaires sont  
muettes.

Ton nom n'échauffe ici que le coeurs de poètes;  
A la gloire, à la vie, on demande tes droits.  
A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie.  
C'est un peuple qu'on crucifie!  
Qu'importe, hélas! sur quelle croix!

«Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,  
Murs de Grèce, ossements des villes mutilées,



*Vous devenez une arme aux mains des mécréants.  
Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,  
Chacun de vos débris, ruines solennelles,  
Donne un boulet de marbre à leurs canons géants!*

*Qu'on change cette plainte en joyeuse fanfare!  
Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.  
Regardez le ciel noir plus beau qu'un ciel serein.  
Le vieux colosse turc sur l'Orient retombe,  
La Grèce est libre, et dans la tombe  
Byron applaudit Navarin.*

*Salut donc, Albion, vieille reine des ondes!  
Salut, aigle des czars qui planes sur deux mondes!  
Gloire à nos fleurs de lys, dont l'éclat est si beau!  
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale.  
Navarin la lui rend. Notre gloire navale  
A cet embrasement rallume son flambeau.*

*Je te retrouve, Autriche! - Oui, la voilà, c'est elle!*

*Non pas ici, mais là, - dans la flotte infidèle.  
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.  
Nous surprénons, honteuse et la tête penchée,  
Ton aigle au double front cachée  
Sous les crinières d'un pacha!*

*C'est bien ta place, Autriche! - On te voyait naguère  
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire;  
Tu dépouillais les morts qu'il foulait en passant;  
Tu admirais, mêlée aux écumes serviles,  
Promenant au hasard sa torche dans les villes,  
Horrible, et n'étéignant le feu qu'avec du sang.*

*Tu préférerais ces jeux aux clartés de l'aurore.  
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore  
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports égyptiens  
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie!  
Que dis-tu de cet incendie.  
Est-il aussi beau que les siens?*

VICTOR HUGO



## UN JOUR HISTORIQUE 28 OCTOBRE 1940



La Victoire  
liant sa sandale

*Nous disions un Marathon encore!  
Nous disions une Salamine encore!  
Encore un 1821!  
Et tu es venu enfin Toi Jour-mère,  
et tu as embrassé et haussé tout le passé  
vers le plus haut but libérateur  
vers un rythme suprême moral et politique!*

*Oh! Justice de toutes les luttes hellènes!  
Oh! tournant moral prodigieux dans le chaos de l'univers!  
Et ensemble, Oh! gigantesque offrande, complète et historique,  
de laquelle, Victorieux, Nous Hellènes nous nous mettrons  
en route, avant-garde spirituelle de toute la terre!*

*Oh! Jour-mère, qui nous a brisé pleinement et jusqu'au summum  
tous nos intérieurs cachés!  
Oh! Liberté Cosmohistorique, si profondément désirée!  
Te voilà! Nous te possédons! Nous te sentons!  
Nous te voulons!*

*Et nous te garderons tous  
à la hauteur prodigieuse d'où tu nous a apparu  
à l'aube du 28 Octobre de 1940  
et jusqu'à la consommation des siècles,  
vivants,  
ou demain quand tu éclaireras de ta lumière resplendissante  
notre planète,  
ensevelis dans tes entrailles,  
Oh! Mère,  
Morts immortels!*

(Trad. par Star. Star.)

ANGELOS SIKELIANOS

***Ecrasez l'Infâme*****HOMMAGE TO THE GREEK SOLDIER****by Christopher Buckley**

At the distance of a year it is possible to see the *magnifique* of the Greek achievement in clearer perspective and to realize how greatly the democratic cause has benefitted by a stand which the Greek people made in the face of militant Fascism. Even as a gesture it would have been of immense significance had no prolonged military resistance followed; it would have shown that the Greek people, even with the example of conquered and enslaved nations before their eyes knew what values could not be surrendered.

Its military consequences, however, were of the utmost importance. It first pricked the bubble of Axis invincibility. It showed that modern warfare is not solely and under all circumstances a matter of mechanization, that in mountainous country where railways are non-existent and roads few and poor the infantryman armed with rifle and bayonet, and able to move swiftly and silently across broken country is superior to the more ponderous strength of a mechanized army which in proportion to its mechanization is tied more closely to its communications. The mountainous country of the Greco-Albanian frontier provides every sort of cover against heavy artillery. Even the low-flying bomber is relatively ineffective in a region of low-lying mists clinging for days around the ridges and gullies of perhaps the most difficult battle-ground in Europe.

All this does something to explain the Greek victories, but it would have been of little significance without the profound qualities shown by Greek soldier. If ever there was a campaign in which praise should be given to the Unknown Warrior, it is the Albanian campaign of 1940-41. To a foreign observer there was nothing specially impressive about the appearance of the Greek soldier. In stature and girth he did not compare with the Finnish or the Serbian infantryman, and his small and slight frame gave an entirely deceptive idea of his physique. Because he was small and apparently a light-weight we did not realize how wiry he was; we did not realize his ability to march all day, to clamber among mountains with the skill of an antelope on a diet of bread and olives; conceding him a vigour and élan in attack, we did not realize his powers of patient and dogged resistance. When we praise the victories of the Pindus and Koritza, Argyrocastro and Klissoura, we do not even yet perhaps give sufficient recognition to the stubborn defensive qualities which broke the strength of more than fifty counter-attacks in February and March of this year. Because defeat and disaster followed in April when Germany flung the force of her war machine against this heroic people, sufficient attention has never been given to these engagements. Not until the war is over shall we know, in all probability, how near the Italian forces in Albania were to disintegration when Caballero's vain offensives petered out at the end March. Nor has full homage yet been rendered to the heroes who took the force of the German attack in the Struma valley, who died

to the last man in the fort of Perithori and who flung at the aggressor that taunt of an anonymous junior officer which has since become world famous «These Germans — when you get them out of their machines, they are only chauffeurs».

Why was this possible? Above all, because the Greek people knew exactly what they were fighting against, and they knew it to be evil. This nation to whom politics and the free interchangeable ideas is the breath of life could never bring themselves willingly to accept the imposition of a Fascist system. Such a system could never be permanent in Greece. It runs counter to the whole genius of the Greek manifested again and again in the last one hundred and twenty years. It is impossible to know Greece without realizing that its citizens with their eager, alert, critical minds are the very stuff of which democracy is made. A people so mentally *aware* of political issues, so nimble-witted to the point of capriciousness could never accept the dictatorship of the spirit implicit in Fascism; a people so sceptical, with so keen a sense of the ridiculous, could never accept the current fashion of deifying a political leader; a people so fundamentally humane will never take kindly to a regime which depends for its maintenance on what Mr. Churchill has described as «all the odious apparatus of Nazi tyranny» — police spies, agents provocateurs, torture and the horrors of the concentration.

It was against that evil power that the Greek peasant, the industrial worker, the intellectual was fighting. Each perhaps envisaged it somewhat differently in points of detail, all were united in detestation of «l'infâme» that has grown like a cancer in the organism of a Europe whose peoples have had their eyes fixed on new ideals of a life more full and more abundant based on ideals of individual liberty, social justice and economic security. It is those ideals which have given strength and will continue to give strength to the Greek people in their epic struggle against tyranny.

**CHRISTOPHER BUCKLEY**



**CONSTANTE**  
**FIDÈLE**  
 et **SURE**



**P.T.**  
**3.5** net

**EXCELSIOR**  
**GIANACLIS**

# BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital souscrit . . . . .	L.E. 1.000.000
Capital versé . . . . .	„ 500.000
Reserves au 1er Juillet 1940 . . . . .	„ 36.888

**Siège Social au CAIRE: 45, rue Kasr el Nil**

**Siège d'ALEXANDRIE: 10, rue Stamboul**

---

Correspondants dans les principales Villes du monde.

---

**Traite toutes opérations de Banque**

R. C. Caire No. 39

R. C. Alexandrie No. 92

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

AGENCES EN EGYPTE

dépendant exclusivement de l'administration  
de leur Siège de Londres

---

Agence d'Alexandrie: 11, rue Cherif Pacha

Agence du Caire: 22, rue Adly Pacha

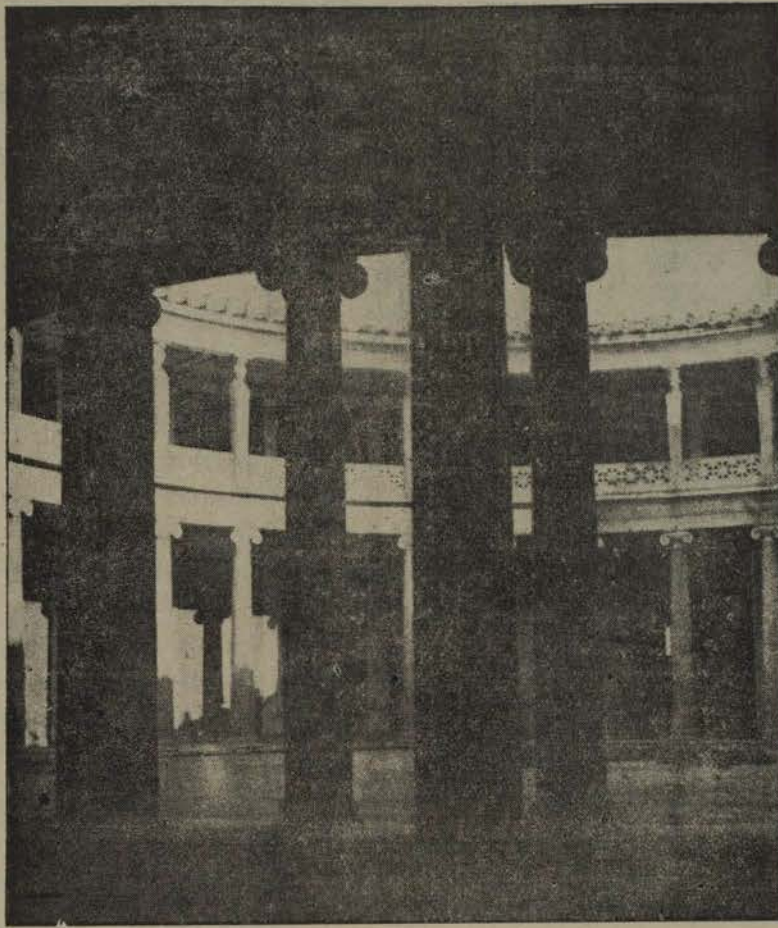
Agence de Port-Saïd: Angle rues Fouad 1er et Eugenie

---

**Toutes Opérations de Banque**

---

**Locations de Coffres-Forts a des conditions Avantageuses**



L'atrium du Palais de Zappeion

## LETTER TO A FRIEND IN ATHENS

My dear Andrea,

I am overjoyed to hear that you are back from Crete alive. Your spirit, I suppose, they could not have killed in any case; but there are enormous advantages in your being corporally there, and able to help in the rebuilding of Greece — apart from the great wish of your friends over here to see you again.

We shall come back; I hope you are sure of that when you pass my empty house in the Plaka. I am a Plakiot by adoption, as you are by birth, and I ask nothing better than to become an old inhabitant. *For the world knows well that God is a thorough Plakiotis*, so the song says. Even on that dreadful Good Friday, when I walked for the last time past St. Nicolas Rangavas, full of incense, and purple stocks, and unhappy people, and down through the square of the Plaka under the flowering acacias, I did not doubt we should come back.

There are things I hope we shall never see again; the aeroplanes, even though they were there in our defence, which so cumbrously parodied our lovely, low-flying swallows. And a very beautiful sight: Athens blacked-out, lit only by a full moon, lying under what seemed (for a cloud was resting on it) the mysterious and still active volcano of Lycabettos. The light and life of a town at peace will look far more beautiful. I saw it thus on St. Dimitri's day last year, two days before the lights went out over Greece, when I went to drink the new wine at Costa the Cre-

tani's. I wish we may go there together next year.

Costa the Cretan, the Seven Brothers, the Orange, and Uncle Statnis — how homesick I am for the tavernas of the Plaka. *Spinach and rice, don't they smell nice!* I used to hear children chanting — and that is about all that there was to be found in the pots, even at Easter when we left. But even here, among the fleshpots of Egypt, the proverbial home of plenty (*Sugar in Alexandria and lots of rice in Cairo*), I still think longingly of Athens. I am afraid there is very, very little to eat, and very little gaiety.

But a brave and intelligent people, and a people among whom mutual affection flourishes, will still find something to laugh at, sometimes, even though they are hungry and their country is conquered. To those who live round the rock of the Acropolis, under the monuments of the world's wisest and loveliest civilization, the pretensions of the barbarians who now occupy Greece must seem very ridiculous. I am not surprised to hear that the Italians are always arresting the children for making fun of them. Let us look forward to a day when the dictators are forgotten, and only reappear at Karaghiozis shows or at Carnival.

You will not get this letter, but you do not need me to tell you when to expect me back — it will be the first moment that I can come.

ROBERT LIDDELL



MITARACHI - Danses Grecques

## TEXTES GRECS CLASSIQUES

### LA VII<sup>e</sup> NEMEEENNE FRAGMENT

Père des Dieux, Zeus, que de tels sentiments ne soient jamais les miens ! Puissé-je marcher toute ma vie dans les sentiers de la vérité pour ne pas laisser en mourant, à mes enfants, un nom déshonoré ! Les uns souhaitent de l'or, les autres d'immenses guérets ; mes vœux à moi sont de descendre chez les ombres, chéri de mes concitoyens, louant ce qui est louable, semant le blâme sur les méchants. Tel qu'un arbre dont la cime verdoyante grandit sous la rosée, la vertu s'élève jusqu'au ciel, célébrée par le poète véridique. Sans cesse on a besoin d'amis : ils sont surtout nécessaires dans les travaux athlétiques : le vainqueur même, en sa joie, veut avoir devant les yeux un témoignage de sa félicité. O Mégas, il n'est pas en ma puissance de ramener ton âme : d'une vaine espérance, vaine est l'issue. Mais je peux, en mémoire de ces deux courses glorieuses, élever à ta famille et aux Chariades une haute colonne poétique. Il m'est doux de donner à un bel exploit de justes louanges. Les chants ont, d'ailleurs, le pouvoir d'ôter aux fatigues leurs douleurs, et ce n'est pas aujourd'hui que les hymnes célèbrent la victoire ; ils sont plus anciens que la querelle d'Araste et des fils de Cadmos.

PINDARE

# LA GRÈCE ETERNELLE

par Georges Dumani Bey

Dans les heures terribles que l'humanité traverse, au milieu des ténèbres qui enveloppent d'une menace effroyable l'univers convulsé, l'image de la Grèce, vaincue mais glorieuse, garde toute sa fine beauté. Nous nous tournons vers elle comme vers le signe de ralliement dans le courage et l'honneur. Ainsi, une petite nation, la plus petite d'Europe, a, d'un seul coup, en acceptant le combat disproportionné et en s'y livrant de toute son âme, atteint le sommet de l'héroïsme. Pendant de longs mois, elle a battu l'Italie, et David, une fois de plus, eut raison de Goliath. Il a fallu qu'à l'aide de son alliée démasquée, l'Allemagne apportât tout le poids de son armure, pour que le Grec, digne fils du plus beau passé du monde, fut vaincu. Dans son malheur, il est plus grand que ses vainqueurs qui ne rougissent pas de leur honteuse victoire. Authentifions la vraie noblesse. L'éternelle Grèce aux rivages enchantés vivra dans l'esprit et le cœur des hommes et sa pure lumière continuera à éclairer le monde de ses feux nuancés. Ceux d'aujourd'hui ont rejoint, sinon dépassé, ces Grecs de l'antiquité dont nos lèvres enfantines aimaient à répéter les noms harmonieux et les actions éclatantes.

Chaque fois que je pense à la Grèce, j'évoque nos remords collectifs ! Hélas ! nous n'avons pas pu, personne n'a pu lui apporter, au bon moment, l'aide efficace. Une fatalité semble poursuivre les bons et collaborer avec les méchants. Mais les forces invisibles qui dirigent le monde attendent, pour la grande moisson des saintes vengeances, que l'humanité unie et purifiée par la souffrance apporte, comme la Grèce, sa part entière de sacrifice et qu'elle se présente dans sa conscience retrouvée.

GEORGES DUMANI

## MAXIMUM DE HÉROS, MINIMUM DE TRAITRES

La Grèce? 172.534 Kilm. 6.590.000 hab. Maximum de héros, minimum de traîtres. Phénomène extrêmement rare en un temps où la trahison est le plus court chemin allant de l'égout, au pouvoir, — en un temps où ce chemin est encombré d'impatientes et suppliantes ordures. Qu'elles se pressent en effet avant que la circulation, en changeant de sens, ne les refoule vers leur fumier originel.

Quant à l'héroïsme, c'est l'affaire du peuple. C'est pourquoi il est anonyme. C'est pourquoi il est quotidien. Ni la faim, ni la misère, ni la police n'en auront raison. Le peuple a la tête dure. Malheur aux escamoteurs qui voudraient, au défilé de la victoire et au lendemain de ce défilé, lui contester la première place.

Le 28 Octobre 1940, un certain Mussolini crut pouvoir coloniser la Grèce comme il avait colonisé l'Italie. Cet individu, apparemment incapable de honte, ne rougit que des fesses. Elles ont reçu toutes deux l'une à Guadalajara, l'autre à Koritza, la cuissante empreinte de la résistance populaire au fascisme.

GEORGES HENEIN



A l'Aube du 28 Octobre 1940

Ramleh, le 5 Octobre 1941

Cher Monsieur Stavrinou,

Oui, vous avez raison de rappeler, par un numéro spécial de «La Semaine Egyptienne», la date glorieuse et émouvante du 28 Octobre 1940. Ce jour-là fut un jour où l'humanité, durement affectée par la terrible défaite de la France, reprit courage et comprit que le tenace héroïsme de l'Angleterre serait récompensé par la victoire. Ce jour-là, les hommes tressaillirent d'admiration. Les semaines et les mois qui suivirent, jusqu'au jour atroce où l'Allemagne se jeta sur l'Hellade victorieuse de l'Italie, furent des semaines et des mois grandioses où votre nation prouva au monde qu'elle a droit au grand titre d'éternelle.

Je me rappelle les larmes d'émotion que m'arrachait la lecture des dépêches de Grèce : Athènes pavaise; les Grecs forment des cortèges et acclament le chef du gouvernement; la mobilisation s'effectue dans un enthousiasme magnifiques. Ainsi, loin d'appréhender la lutte où elle allait être victorieuse, l'Hellade, qui n'avait rien fait pour la provoquer l'acceptait d'un coeur magnanime.

Bien qu'aujourd'hui les amis de votre pays

—et il en compte de fervents dans le monde entier— songent avec douleur aux épreuves terribles qui se sont depuis abattues sur l'Hellade, il est bon de rappeler le jour où la patrie de Pallas et de la Panaghia fut appelée par l'Histoire dans la voie sanglante et glorieuse où, sur les monts d'Albanie, ses fils se sont montrés dignes des héros de Marathon et de Salamine. Oui, l'Hellade est grande, grande de cette vraie grandeur qui est l'auréole des purs héros. Car elle a vaincu par son seul sang, son intelligence et son patriotisme, et non par la puissance monstrueuse d'un matériel inhumain.

C'est pourquoi, songeant à sa récente victoire et à son malheur actuel, j'évoque le mythe de Prométhée, ce demi-dieu qui déroba sur l'Olympe le feu divin pour le donner aux mortels : il fut cloué sur le rocher où les vautours venaient se repaître de sa chair. Après de longues souffrances, il fut délivré et Prométhée - Enchaîné devint Prométhée - Porteur de Feu (Eschyle).

Ce Feu sacré que portera bientôt l'Hellade, c'est celui vers lequel regardera l'humanité au sortir d'un atroce cauchemar, ce Feu qui, du haut de l'Acropole, brillera d'un éclat particulièrement pur afin d'éclairer les hommes sur la voie splendide, mais difficile de la Reconstruction du monde aujourd'hui ravagé par la furie de la haine.

A. DE MARIGNAC

## L'AUBE SUR L'ACROPOLE

*L'aube, -- salut du jour, -- joie et sérénité, --  
De vie et d'espérance ineffable symbole, --  
Accrochant ses rayons aux murs de l'Acropole,  
Arbore sur l'Hellade un drapeau de clarté.*

*Et tout devient splendeur, prière, symphonie;  
Le Temple est inondé d'un pur enchantement,  
Comme s'il projetait à tout le firmament  
L'éclat intérieur des marbres d'Ionie.*

*Or, Athènes la blanche est si triste aujourd'hui!  
Sur le Pinde et l'Olympe, à Pharsale, à Corinthe,  
Viennent, souillant le sol de leur sanglante empreinte,  
Les barbares du nord qu'un barbare conduit!*

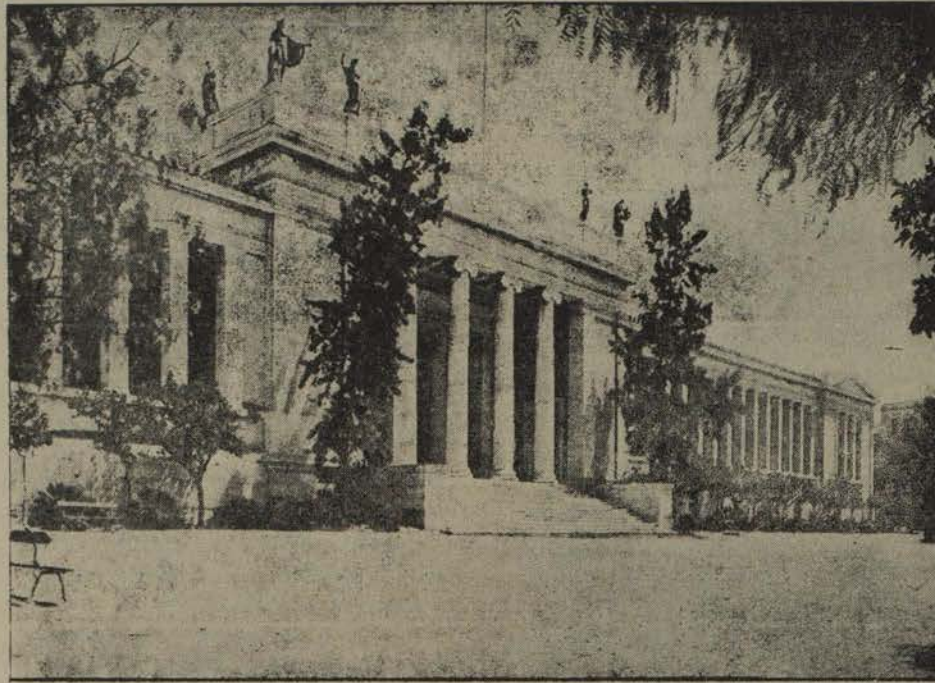
*Comme une éclaboussure à la blancheur du Pôle,  
Une insulte aux sommets de neige endiamantés,  
Grèce! comme un blasphème à tes Divinités,  
L'enblème hitlérien flotte sur l'Acropole!*

*La barbarie armée a terrassé l'Esprit!  
Odin a triomphé de Pallas-Athénée!  
Non! il ne souscrit pas à cette destinée,  
Le monde révolté que ce crime surprit!*

*Hellade qui subis la haïssable engeance  
Sur les bords profanés du divin Archipel,  
De tous les coeurs fervents monte un vibrant appel,  
Un appel véhément au dieu de la vengeance!*

*Grèce! tu reverras l'aube de liberté,  
Inondant de splendeur la céleste coupole!  
L'aube nouvelle, au blanc fronton de l'Acropole,  
Hissera de nouveau le drapeau de clarté!*

LUCIEN SCIUTO



Musée Archéologique d'Athènes

# A LA GRÈCE

par le **Prince Demidoff**  
Ancien Ministre de Russie à Athènes

*Cent ans sont révolus sur le cadran des âges  
Depuis qu'un peuple altier, bravant tous les orages  
A reconquis son sol, sa patrie et son bien;  
L'aïeul a retrouvé sa fière descendance,  
Un siècle émerveillé clame la renaissance  
D'un peuple, O Grèce, et c'est le tien.*

*Cent ans depuis que pâle et chancelante encore,  
Après ce long sommeil qui ne connut d'aurore  
Tu soulevas la dalle affreuse du tombeau,  
Et rejetant au loin les plis de ton suaire  
Tu t'élanças, fidèle au rêve millénaire  
Tenant le glaive et le flambeau.*

*Un cri désespéré jaillit de ta poitrine;  
Vainqueurs de Marathon, Héros de Salamine  
Debout les Morts! Debout! Aux armes les vivants!  
Et prompt comme l'éclair qui sillonne l'abîme  
L'écho répercuté gronda de cime en cime  
Sur l'aile rapide des vents.*

*Un long frémissement courut dans la campagne,  
Des forêts d'Étolie aux défilés du Magne  
Les groupes résolus dévalèrent des monts;  
La terre s'émaillait de fleurs sur leur passage  
Et le laurier, courbant sur eux son noir feuillage,  
Ceignait déjà leurs mâles fronts.*

*Alors que sur les flots par des nuits sans étoiles  
L'incendiaire nef cinglait à toutes voiles  
Glissant vers l'ennemi amarré dans le port,  
Sur le cercueil flottant où se meuvent des Ombres,  
Tes fils, enfants des mers, intrépides et sombres  
Guident sa course vers la mort.*

*Ils t'ont rendu la vie aux heures rayonnantes  
Ces glorieux martyrs, et si d'autres tourmentes  
Ont parfois obscurci ton ciel immaculé  
Entre les deux rameaux de ton illustre race  
Que séparaient les temps et divisait l'espace  
Le gouffre est désormais comblé.*

*Morts et vivants, malgré les siècles de distance  
Se donnent l'accolade après la délivrance,  
Ils se sont reconnus à l'acte triomphant,  
Car c'est le même sang qui coule dans leurs veines,  
C'est à la même source, à ces mêmes fontaines  
Qu'ont puisé l'aïeul et l'enfant.*

*Sur le vieux tronc sacré, tout recouvert de mousses  
L'on aperçoit déjà poindre les jeunes pousses,  
Une abondante sève a envahi ses flancs;  
Bientôt chaque printemps va reverdir ses branches  
Afin que les oiseaux, doux messagers, s'épanchent  
En des réveils étincelants.*

*Voici monter l'encens des gloires retrouvées!  
En un joyeux concert les nouvelles couvées  
Célèbrent la naissante et tendre frondaison,  
Et comme aux premiers temps des aubes immortelles  
Déjà l'auguste chêne étend ses larges ailes  
Aux quatre coins de l'horizon.*

*Te souvient-il, pourtant, des heures primitives  
Où tu naquis autour sur de terrestres rives  
Et reposais, enfant, sur l'oreiller des dieux,  
Quand sur ton jeune front lourd de divins présages  
Pour la première fois sur le trajet des âges  
S'entr'ouvrit le voile des cieux?*



Grèce, te souvient-il de ces fraîches aurores  
Que t'annonçaient un dieu en des accents sonores  
Auprès de ton berceau lorsqu'il venait s'asseoir,  
Et les calmes laiteux de la nappe égéenne  
Quand, lasse de gémir, la brise étésienne  
S'endort aux approches du soir?

Non loin, sous les sommets de l'île enchanteresse  
La Vierge au croissant clair, fière et svelte déesse  
Poursuit l'aegagre agile entre les rocs déserts,  
Tandis que dénouant sa chevelure blonde,  
Au large Aphrodite, blanche fille de l'Onde  
Naissait de l'écume des mers.

Ton âme, à peine éclos, interrogeait la terre  
Et ton regard plongeait dans l'infini mystère --  
Entre le Ciel et toi dialogue immortel --  
Et la forêt profonde et la vague plaintive,  
L'écho de la montagne et la source furtive  
Répondaient tous à ton appel.

La brise t'apportait senteurs et harmonies,  
Le monde autour de toi se peuplait de génies  
Te confiant leur peine ou leurs aveux discrets;  
L'Esprit se dégageait des liens de la matière,  
Gestation divine où la nature entière  
Livrait un à un ses secrets.

Ainsi tu grandissais -- un siècle était une heure --  
Tandis que les Héros préparent ta demeure  
L'un apportant la vigne, un autre l'olivier,  
Un dieu va présider aux vendanges prochaines  
Déjà l'épi se gonfle en des moissons sereines  
Bientôt fleurira le Laurier.

Chez toi l'exil est doux, la coupe est moins amère,  
Moins âpres les regrets, ô Grèce, ô tendre mère,  
Qui vas distribuant le pain blanc de l'esprit,  
Et le rêve est plus pur, les visions plus roses  
Lorsque tes douces mains, maternelles, se posent  
Sur le front ridé du proscrit.

Bientôt le Révolté sur son rocher sublime  
Achèvera sa peine en expiant un crime,  
Sans plainte il a gravi le douloureux chemin,  
Ses chaînes vont tomber et les temps se consomment  
Mille ans il a souffert pour sa pitié des hommes  
Et le salut du genre humain.

Dans les âpres combats la Promakhôs te guide,  
Protège tes guerriers sous sa puissante égide  
Et recouvre le sol d'ennemis abattus  
Toujours au premier rang, invisible et présente...  
Sur la grève déserte un vieil aveugle chante  
L'évangile de tes vertus.

Et maintenant l'abeille a pris son vol, bannie;  
Abandonnant la Thrace et la verte Ionie  
L'essaim s'est abattu sur de nouvelles fleurs  
Là-bas c'est le silence, ici la ruche abonde,  
On rebâtit un temple. On reconstruit un monde,  
Le pain n'est plus pétri de pleurs.

A l'heure où tu renais les dieux de ta jeunesse  
Ont voulu t'envoyer un signe de tendresse  
Comme un gage vivant de ta pérennité,  
Voici qu'une déesse a reparu sur Terre  
Spartiate au pur profil, sereine messagère  
Qui vient combattre à ton côté.

Ainsi qu'aux premiers jours de ton adolescence  
Tu recueilles chez toi tout étranger qui pense  
Au foyer renaissant de l'Antique Cité,  
Le pèlerin lassé te retrouve fidèle,  
L'hôte sacré revient à l'abri de ton aile  
Vaste comme l'humanité.

DEMIDOFF



## LES EVZONES

Floraison de la plus Hélienne vaillance,  
par la mort fauchée sans merci  
Votre passage m'enchanté l'esprit,  
Et de vos corps qu'on dirait taillés dans un marbre  
Me vint par ondes toutes fraîches l'air embaumé de  
la montagne.

En vous le feu du ciel hélienne a réuni  
Quelque chose du génie téméraire du Spartiate  
Quelque chose de l'âme mystique Byzantine  
Quelque chose de l'interminable souffle du Vingt-et-Un

Voulez-vous la chanson de la flûte champêtre?  
Voulez-vous le pean animé et rapide?  
Voulez-vous la cloche mélancolique du cloître?  
Tout ce que ma lyre prendra pour vous offrir  
Sera chétif, pauvre, insuffisant,

Parce que la Renommée a fatigué son clairon d'airain  
A chanter votre tcharouk ardent,  
Et de chaque pli neigeux de votre justanelle blanche  
La lumière sans soir de la gloire s'épanche

HOMERE BEKES

(\*) 1821. année dans laquelle éclata la guerre de l'Indépendance.



EUGÈNE DELACROIX.- La Grèce enchaînée

(Musée de Bordeaux)

## FEMMES HELLÈNES

*Jour et nuit la femme Hellène se penche  
Et veille en travaillant pour la Patrie  
Et pendant que penchée elle tricote,  
Elle tient haut son front pur qui resplendit.*

*Et les aiguilles deviennent des épées  
Qui sortent de leur fourreau d'or*

*Pour lutter aux côtés du jeune guerrier  
Et tricotent dans la nuit profonde encore  
Et le fil est inépuisable et sans fin  
entre les mains blanches  
Autant que la victoire dans les bras d'airain.*

TIMOS MORAÏTINIS

(Trad. par E. Psara)

## SALONICA GOES TO WAR



October 1940 brings first to my mind Salonica in the autumn as I saw it when I came back from the south. I remember it as a lovely autumn, bringing a return of colour to the hills after the dry summer, a return of cool lights and sea-smells from the harbour.

One day we went with Greek friends to bathe at the little resort across the bay. You take a penny steamer from the White Tower. Goats were feeding near the vine fields which came almost down to the flat shore and the waveless sea. Across the mass of hills behind Salonica the cloud-shadows passed with slow, proud movements. I remember thinking, «Now I have seen Attica and the Cyclades islands, but there is something in the spirit of this uncompromising, bare Macedonia which is like Westmoreland and the Highlands and which has a compulsion for me as an Englishman.»

Further down the beach a group of Germans bathed, shouted, wrestled and kept very much to themselves. Memories of the «Elle» and the fate of the Tenos pilgrims were fresh in Greece.

All the way back in the boat some Greek students sang English songs. The Germans made themselves invisible.

I remember a Sunday when we started early, a group of us, Greeks and English, to walk across the hills which I had seen from the bathing place. It was a cold autumn morning up there, and they laughed at me for not bringing a pullover. Someone found one in his ruck sack and lent me it. We picknicked in the pine woods, we slept, told stories, sang Greek

and English songs. At night we sang more songs in the bus coming back.

I don't know what has happened to most of the group who came on that excursion. Of one I have had news. He was a tall man, an athlete, a skier. He lost both feet from frostbite on the Albanian front.

The last days of peace were the last days of the Salonica Fair, where you would go to meet your friends after work and drink in the open air cafés, hearing in the back-ground the noise of the round-about music, the shouting of the stall keepers. As dark fell the sky was lit with the long golden hair of bursting fireworks.

I tell about these small events in which I and people I knew took part because for me they carry with them something of the atmosphere of my part of Greece that autumn and something of the people I was fond of, and who have now lost their freedom, their health, and some of them their lives, in the war which the Fascist Axis forced on Greece.

I had been glad to come back to Salonica that October and to meet my students and many others. I found I was much more attached to my part of the Salonica world even than I had realized. I thought I had never had so many friends in my life.

Across all this comes the war. There was a morning when I was woken early by a telephone call. A «stop-press» in the paper announced briefly that the Italians had crossed the frontier. I went through the town and saw the mobilized men going calmly and without fuss to join their units.

At the restaurant my waiter came to meet me and shook my hand delightedly. «Now we are allies!» he said. He added, «At last». All day people came to me to say the same thing. They were proud, they were honoured at the idea of being openly in the same war against Fascism.

A few days later the Italians bombed Salonica for the first time. As it happened, there was no warning. They bombed the streets in the populous centre of the town and the sea front at a time when there were many people shopping or at their business. They hit no railway line, no power station. It was a «terror» raid, and they used many small bombs of the «anti-personnel» type. I met a doctor who worked at the first-aid station. He told me that they got most victims in the poor quarter of the town, and the largest proportion was of children and women. I record this against the Fascists.

I walked down the town after that first raid, crunching over the broken glass, seeing where a tobacco stall had been destroyed, a shop blown in, people killed; and I saw on the faces of the men I met a particular hard, set look. I realized very clearly, and letters which I afterwards received from the front confirmed it, that the Greek people would never let go of this struggle and that they well realized what it meant. For them it was and is a war of all the people of the world who want freedom and decency of living against the world-wide forces of Fascist terror and reaction. It is a war which by its essential nature will change those freedom loving people who fight it and who will win it. Our complete victory will bring a better and a freer Greece than that which entered on this war, and a better and a freer England.

BERNARD SPENCER

# IMPRESSIONS DE GRÈCE

*... Et cependant qu'au-delà du détroit marin, les montagnes passent du bleu au mastïc et tournent au rose, selon les heures du jour, la vie rustique de la Grèce poursuit autour de nous son calme cours...*

JACQUES BOULANGER

Vers le soir, des troupes multicolores de femmes défilent sur le chemin, la tête chargée d'un panier, d'un fagot ou d'un faix d'herbes sèches, poussant devant elles, qui son âne, qui sa chèvre dont la courte queue dressée semble montrer le ciel au doigt.

C'est que nous sommes proches de l'Orient. Un refrain, au rythme constamment repris, monte jusqu'à nous. Est-ce cette femme à la coiffé d'un jaune d'or, cette vieille qui cherche des simples sur la pente, ou cette paysanne qui gravit le sentier, en faisant rouler les pierres sous ses pieds?

Notre voiture file à toute allure. Parfois, une maison blanche ou rose étend jusqu'au bord de la route, sa pergola chargée de raisin muscat. Une inscription en lettres grecques, dont on découvre soudain la beauté à les voir vivre hors de l'herbier ingrat des classiques, nous apprend que c'est une auberge. Des hommes sont assis autour de ses tables de bois, ou sur le banc de pierre qui s'allonge au pied de son mur, mais aucun d'eux ne boit; ils fument, ils causent doucement.

Le populaire n'a pas ici ces éclats de voix, cet accent braillard, ces intonations criardes qui sont naturelles dans d'autres pays. Non seulement aux champs, mais dans les faubourgs, sur le port, personne ne crie sans raison. Ce peuple s'exprime à l'ordinaire sur un ton calme et uni, sur un ton de conversation, et c'est vraiment délicieux pour quelqu'un en vacances et qui désire se reposer...

Non, certes, que le chagrin ou la colère ne hantent jusqu'à ce pays enchanteur! Les querelles sont homériques en Grèce, car la langue en elle-même est aussi riche en imprécautions qu'en souhaits de bonheur. Mais ce qu'on ignore, c'est la mauvaise humeur, c'est la bouderie. L'air bourru n'est pas une marque d'élégance et la mode n'est point au sourcil froncé. Sans doute, le mari n'oublie pas, comme il le dit, que le bâton à corriger les femmes poussait déjà au Paradis, mais il ne bougonne pas sans cesse, il ne grogne pas pour se distraire, il ne se fâche pas pour s'occuper; la mère ne crie pas du matin au soir après ses enfants. Devant l'inéluctable, elle juge inutile de récriminer sans fin.

J'ai vu une fois, un autocar arrêté en pleine campagne par une panne d'essence. Il était plein, non pas de paysans, mais de citadins. On n'entendait point de cris aigus, d'inutiles fureurs. Les voyageurs causaient de leur malheur avec le chauffeur, tranquillement, avec modération. Et pourtant, ils étaient pressés; certains d'entre eux même étaient en retard! Mais puisqu'on n'y pouvait rien, à quoi bon s'irriter!

Et cela me rappelait par plus d'un point, le fatalisme de chez nous, le «makloub» de nos compatriotes, la sereine et caractéristique indifférence orientale, et tout cela n'était pas pour nous éloigner de ce beau pays. Au contraire!

Comme en Egypte, la hiérarchie sociale est si bien fixée et si solide, qu'il n'y a pas trace, dans les rapports entre les différentes classes, de cette raideur qui cache tant de haineuse envie, de défense et d'inquiétude!

Chez les gens modestes, comme chez les gens aisés, les domestiques sont traités avec cordialité et bonté. Un ami d'Athènes m'avait, un jour, invité à dîner dans sa villa de Kiphissia, à vingt-cinq kilomètres environ de la Capitale. La table était couverte de cette magnifique argenterie des vieilles familles grecques qui ont mis là tout leur luxe depuis des siècles. Le repas terminé, un vieux paysan qui, avec tous les siens, était

au service de notre hôte, vint offrir le café au jardin, puis, prenant une chaise un peu à l'écart, alluma une cigarette et passa la soirée avec nous.

Le peuple grec aime la musique avec passion. Mon hôte commença à fredonner une romance et bientôt tous ceux qui étaient là ne tardèrent pas à l'accompagner, l'un faisant la basse et l'autre, le ténor, sur des tons différents.

On courut chercher une guitare et il me fut donné d'entendre ce soir-là, un choeur improvisé où chacun s'appliquait à faire de son mieux. Il n'y a pas un Hellène au monde qui ne soit musicien. On ne dort guère la nuit, en Grèce, et plus d'une fois je fus réveillé dans ma chambre d'hôtel, en pleine ville ou à la campagne, par une sérénade où les romances et les mélodies variaient à l'infini.

La nature toute entière contribue à cette féerie musicale! Un parfum sans lourdeur, svelte et fort comme un discobole, se dégage. La délicieuse senteur des orangiers semble presque vulgaire en comparaison des odeurs mêlées de la menthe, du thym et de la marjolaine. Et le doux air marin qui entre dans les maisons, par les fenêtres sans cesse ouvertes, et les portes rarement fermées, balaie devant lui les odeurs humaines...

\*\*\*

Mais la Grèce n'est pas seulement un orchestre parfumé. C'est aussi et surtout le Temple de la sagesse, de la philosophie, des arts et de la science.

On cite de Thalès, l'un des sept sages de ce pays, plusieurs réponses qui montrent avec quelle précision les sages de la Grèce tâchaient de satisfaire aux questions qu'on leur proposait:

— Qu'y a-t-il de plus beau? lui demandait-on un jour.

— L'Univers, répondit-il, car il est l'ouvrage de Dieu

— Qu'y a-t-il de plus vaste? L'espace, parce qu'il contient tout.

— De plus fort? La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout.

— De plus difficile? De se connaître.

— De plus facile? De donner des avis.

— De plus rare? Un tyran qui parvient à la vieillesse.

— Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? Tout cela est égal.

— Pourquoi donc ne mourrez-vous pas. C'est que tout cela est égal.

— Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur? La vue d'un ennemi plus malheureux que nous.

— Que faut-il pour mener une vie irréprochable? Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres.

— Que faut-il pour être heureux? Un corps sain et un esprit éclairé.

Que faut-il voir, entendre et comprendre par ces réponses? Une sage philosophie ou une prophétie réelle!

Pour les Grecs d'aujourd'hui, l'univers, ouvrage de Dieu et qu'il leur a été donné de mieux connaître par suite de leur exil momentané, est ce qu'il y a de plus beau et de plus vaste, car il contient tout, même le plus petit foyer, même la générosité et l'hospitalité accueillante et sans fards de leur patrie. Ils ont trouvé dans l'univers démocratique, une réception chaleureuse et fraternelle et, ayant tout quitté, ils savent aujourd'hui qu'ils triompheront un jour, car la nécessité est ce qu'il y a de plus fort.

Le plus difficile était de se connaître! Ils ont appris à le faire avec une réelle compréhension et sur une base solide. Si rien n'émousse mieux que l'oisiveté, le malheur par contre raffermi les courages et les coeurs. Groupés autour de leur Roi, ils ont juré de faire honneur à leur patrie et de prouver à la Démocratie, leur attachement et leur loyalisme. Combattant silencieu-

sement, farouchement, ils savent aujourd'hui, que l'heure est aux actes et non aux paroles, que donner des avis est facile, mais qu'agir est encore mieux!

Un tyran parvient rarement à la vieillesse! Tôt ou tard, il finit par succomber sous le poids de ses crimes. Vaincre le tyran est leur vœu le plus cher, et il leur est égal de vivre ou de mourir, pourvu que le pays soit délivré du joug exécuté.

Ils souffrent, certes, dans leur exil, malgré la cordialité, l'amitié, la fraternité dont on les entoure. La joie qu'ils ressentent dans cette atmosphère n'est rien en comparaison de la consolation qu'ils éprouvent à la lecture d'un journal, d'une dépêche, d'une lettre, leur apprenant que l'ennemi souffre aussi, autant, sinon plus qu'eux. Ils tâchent de ne pas imiter sa cruauté et sa barbarie, et leur esprit éclairé aspire à la victoire prochaine, dans l'espoir d'une vie heureuse, saine et irréprochable.

\* \* \*

Et je songe à ces montagnes lointaines et à ce pays sacré dont la mer nous sépare! Je songe à cette mer où

passèrent jadis les galères victorieuses de Lépante et de Morosini.

N'est-ce pas sur cette mer que, dans les premiers temps du règne de Jésus-Christ, le patron d'une barque africaine entendit une voix l'appeler à la tombée de la nuit et lui crier: «O Thamos, annonce aux rivages de l'Épire que le Pan est mort!» Il le fit et partout s'élevèrent des gémissements lamentables.

Aujourd'hui, les circonstances ont changé! Ce ne sera plus la mort du grand dieu que la voix céleste annoncera demain. Ce sera la mort du tyran et l'annonce de la victoire, la libération du pays natal et du berceau de l'humanité, la fin d'une dictature despotique et d'un régime de terreur!

Et ce jour-là, amis Grecs, partout s'élèvera des cris de joie et d'allégresse, des hosannahs et des alleluias, des vivats de gloire et d'honneur. Vous reviendrez dans votre beau pays, la tête haute, le regard fier, heureux «comme Ulysse, après un long voyage...»

Et le berceau de l'humanité quittera le berceau de la civilisation, emportant avec lui nos regrets, mais aussi notre admiration et notre sincère amitié.

GEORGES KHAYAT

## FEMMES SOULIOTES

*O! vous qui fîtes jaillir le premier frisson  
De rêve et de ferveur dans mon âme enfantine,  
Et s'épanouir précoces les pétales de mon cœur  
Pour que le souffle divin de la Poésie vienne s'y épancher.*

*O! vous qui réveillâtes en moi la fierté immense,  
Qu'importe si ma vie est comme une nuit sans étoiles  
Et si la détresse noire cerne mon âme orpheline?  
Me suffit qu'une goutte de votre sang fasse s'embraser mon  
cœur!*

*Lorsqu'enfant appuyée aux genoux de grand'mère  
Qui parlait de la Belle et de son Prince Charmant,  
À la fin j'exigeais toujours, je me rappelle,  
-- Grand'mère raconte moi aussi ton conte réel.  
Elle commençait... Devant moi je vous voyais passer  
Rayonnantes de beauté, reines aux seins fermes et fiers,  
Une à une s'engouffrant dans la grotte de l'ogre  
Qui s'ouvrait aux pieds de l'abrupt rocher.*

*Effrayée je fermais les deux yeux, et toujours  
Dans mes oreilles vibrait la chanson sauvage,  
Dans mon cerveau tournait une guirlande vivante  
Et d'un fauve invisible les bouches s'ouvraient béantes.*

*Mais si vous remplissiez mes années les plus tendres  
Votre sens échappait à mon jeune cerveau  
De mon cœur de sept ans, je vous avais aimées,  
Et d'un amour tremblant, timide, vous contempiais.*

*C'est lorsque mon cœur grandit et mûrit ma pensée,  
Sous la masse d'or sanglant d'un coucher de soleil  
Embrasant Zalongo avant la fin du jour,  
Où, ô Miracle! m'apparut votre dame tragique.*

*Je vous ai vues grimper vos enfants dans les bras,  
-- Biches traquées -- vers le rude, inaccessible sommet.  
Le soleil baignait d'or vos cheveux ondoyants  
Et des haillons couvraient vos jeunes corps pleins de vie.*

*Vous jettâtes les enfants, les tendres bébés -- hélas! --  
Et eux semblaient jouer quelque jeu gai, quelque jeu fou,  
Le roc fut tout couvert de roses rouges, de lys blancs,  
Tel un jardin d'Avril à profusion fleuri!*

*Puis commença pour vous, soudain, une fête sauvage,  
Une à une de la danse vous vous envoliez,  
Votre guirlande devenait plus étroite à chaque tour  
Et dans le vent flottaient haillons multicolores et cheveux*

*Tout d'un coup mon cœur s'ébranla, cloche mystique,  
Pour toi qui es restée la dernière au sommet.  
Tout mon corps frémissait comme d'une mère en terreur  
Mais tu étais inflexible et muette, Souliote dernière!*

*Quoi! quand la voix s'est éteinte, et les pieds disparurent  
Et les mains que tu tenais, s'envolèrent comme des oiseaux  
Et tu ne vis autour de toi que ronces, épines, et pierres  
Dans l'atroce, dans l'immense solitude qui te cernait.*

*L'horreur ne glissa-t-elle, froid serpent, dans ton cœur?  
Devant toi l'hésitation ne se dressa-t-elle pas?  
Quand tu voyais l'abîme qui s'ouvrait sous tes pieds  
La mort ne prit-elle pas son plus affreux aspect.*

*Les autres dans la sainte ivresse de leur danse  
La gloire aux ailes d'azur les reçut dans ses bras  
Mais, sinistre, le silence te fit un réveil amer  
Fixant inexorable son froid regard sur toi.*

*Ne te vis-tu pas alors entourée de lieux aimés?  
Et le rude sentier qui mène à ton village?  
La main tremblante de ta mère ne t'a-t-elle pas caressée,  
Sous le pin qui tel un génie garde ta maison natale?*

*N'entendis-tu ton chien hurler son amère plainte?  
Ne vis-tu vos vieillards que vous laissâtes seuls?  
Ne sentis-tu la Vie lamentant ta jeunesse  
Avec les gémissements du vent et des oiseaux.*

*Et tes beaux seins gonflés par le lait abondant  
Et ton corps vigoureux primitive montagnarde,  
Quand tu prenais ton vol au bord du précipice  
Ne te dit-il pas «non!» «en arrière!» un instant?*

*... Le soleil disparut, votre vision s'éteignit.  
Mais moi comme pétrifiée devant le mont sacré,  
La chaleur de votre sang, la fraîcheur de vos cheveux  
Longtemps gonflait mon cœur dans un profond battement.*

(Trad. par Mlle E. Psara)

MYRTIOTISSA



Les Thermopyles

(Photo Mary Burn)

# LES TROIS CENTS

Ξέρξης τὸν Ἑλλησποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι μάστιγι πληγᾶς

HÉRODOTE, (POLYMNIE)

## L'ASIE

*L'Asie est monstrueuse et fauve; elle regarde  
Toute la terre avec une face hagarde,  
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit;  
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,  
A ce contentement que l'univers est sombre;  
Ici la Cimmérie, au delà la Northumbre,  
Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,  
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus;  
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable;  
La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable;  
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur;  
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur;  
Au loin râle, en des mers d'où l'hirodelle émigre.  
Thlé sous son volcan comme un daim sous un tigre;  
Au pôle, où le corbeau l'orfraie entend l'appel,  
Les cent têtes d'Orcus font un blême arhipel,  
Et, pareils au chaos, les océans funèbres  
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres.  
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front,  
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt,  
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,  
A la nuit, au désert, au sauvage aquillon;  
Toutes les nations rampent sous son talon  
Ou grelottent au nord sous la brise et la pluie.  
Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie;  
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,  
Et rendit l'espérance à l'univers forçat.  
L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile;  
Et l'énorme noirceur cherche à tuer l'étoile.*

## LE DENOMBREMENT

*On se mettait en route à l'heure où le jour naît.*

*Le gagae marchait le premier, puis venait  
Le gros des nations, foule au hasard semée,  
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.  
Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur bruit  
Serait vouloir compter les souffles de la nuit.  
Les peuples n'ont pas tous les mêmes moeurs; les scythes,  
Qui font à l'occident de sanglantes visites.  
Vont tout nus; le macron, qui du scythe est rival,  
A pour casque une peau de tête de cheval  
Dont il a sur le front les deux oreilles droites;  
Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites,  
De peau tigrée, avec des clous sous les talons,  
Et leurs arcs sont très courts et leurs dards sont très longs;  
Les daces, dont les rois ont pour palais un bouge,  
Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge;  
Le sogde emmène en guerre un singe, Béhémos,  
Devant lequel augure inquiet dit des mots  
Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres;  
On voit passer parmi les tambours et les cistres  
Les deux sortes de fils du vieil Ethiopus,  
Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus;  
Les bars au turban vert viennent des deux Chaldées;  
Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées;  
Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars;  
Comment énumérer les sorires camards,  
Les lygiens, pour bain cherchant les immondices,  
Les saces, les micois, les parthes, les dadyces,*

Ceux de la mer Persique au front ceint et warechs,  
Et ceux d'Assur armés presque comme les grecs,  
Arthée et Sydamnès, roi du pays des fièvres,  
Et les noirs caspiens, vêtus de peaux de chèvres,  
Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,  
Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte  
Qu'on peut dire qu'elle avait l'Afrique pour escorte,  
Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce orient.  
C'étaient les nims qui vont à la guerre en criant,  
Les sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,  
Les mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce,  
Les gètes et hideux, pressant leurs rangs épais,  
Les bactriens, conduits par le mage Hystapès.  
Les tybarènes, fils des races disparues,  
Avaient des boucliers couverts de peaux de grues;  
Les lybs nègres des bois, marchaient au son des cors;  
Leur habit était ceint par le milieu du corps,  
Et chacun de ces noirs, outre les cimenterres,  
Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères;  
Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.  
Les abrodes avaient l'air fauve du démon,  
Et l'arc des bois de palme et la hache de pierre;  
Les gandars se teignaient de safran la paupière;  
Les syriens portaient des cuirasses de bois;  
On entendait au loin la flûte et le hautbois;  
Des montagnards d'Abysse et le cri des numides  
Amenant, du pays où sont les pyramides,  
Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux,  
Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux  
D'Hyrkanie acceptaient pour chef de leur colonne  
Mégapane, qui fut prince de Babylone;  
Puis s'avançaient les blonds miliens, studieux  
De ne point offenser les démons et les dieux;  
Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses;  
Puis ceux du fleuve Phta qu'ombragent les yeuses  
Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît,  
Sort par un défilé long et sinistre, étroit  
Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette;  
Puis les gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête.  
Les sâtrapes du gagne avaient des brodequins  
Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains;  
Leur prince était Arthane, homme de renommée,  
Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée  
Au point de lui bâtir un temple en jade vert.  
Puis venait un essaim de coureurs du désert;  
Les sagastes, ayant pour toute arme une corde.  
La légion marchait à côté de la horde,  
L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.  
Une captive en deuil, la Sibylle d'Endor,  
S'indignait, murmurant de lugubres syllabes.  
Les chevaux ayant peur des chameaux, les arabes  
Se tenaient à distance et venaient les derniers;  
Après eux cheminaient, encombrés de paniers  
Où brillait le butin rapporté des ravages.  
Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.  
L'atroupement, formé de cette façon-là  
Par tous ceux que la Perse en ses rangs rappela  
Épais comme une neige au souffle de la bise,  
Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégobise,  
Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,  
Et poussé par les rois aux grands assassinats,  
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,  
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,  
Et de cavaliers droits sur les lourds étrières,

Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers,  
Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines;  
Troupeau de combattants aux farouches haleines,  
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéthon,  
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.  
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

## LA GARDE

Nimive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes  
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi  
Ne les admettait point dans la garde du roi.  
L'armée est une foule; elle chante, elle hue;  
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,  
Muette, comme on est muet près des autels.  
Marchait seule. Et d'abord venaient les Immortels,  
Semblables aux lions secouant leurs crinières  
Rien n'était comparable au frisson des bannières  
Ouvrant et refermant leurs plis de dragons;  
Tout le séraïl du roi suivait dans les fourgons;  
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,  
Les ennuques, armés de longues javelines;  
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils  
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,  
Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre.  
La perse à la tiare et le mède à la mitre;  
Les Dix mille, persans, mèdes tous couronnés,  
S'avançaient fiers, ainsi que les frères aînés,  
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite  
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite,  
Et devant eux couraient, libres et sans liens,  
Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme nyséens;  
Puis, commandés chacun par un roi satellite,  
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,  
Tous la pique baissée à cause du roi, tous  
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups;  
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine;  
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine  
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain;  
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin  
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne  
Et dont le cocher marche à pied, vu que personne  
N'a le droit de monter au char de Jupiter.  
Les constellations qu'au fond du sombre éther  
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades,  
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades  
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon  
De la mer étoilée et noire, Procyon,  
Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne,  
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne,  
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement  
Que cette armée en marche autour du roi dormant,  
Car le roi sommeillait sur son char formidable.

## LE ROI

Il était là, superbe, obscur, inabordable;  
Par moments, il bâillait disant; Quelle heure est-il?  
Artabane, son oncle, homme auguste et subtil,  
Répondait: -- Fils des dieux, roi de trois Ecbabanes  
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,  
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent.  
O roi, reposez-vous, dormez, et cependant  
Je vais vous dénombrer votre armée, inconnue  
De vous-même et pareille aux aigles dans la nue.

*Dormez. -- Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux  
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos.  
Et se rendormait, sombre; et le grand char d'ébène  
Avait, sur son timon de structure thébaine,  
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus,  
Deux mille éléphants portant chacun sa tour énorme,  
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme;  
L'archer suprême était Mardonius, bâtard;  
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,  
Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre.  
Les villes derrière elle étaient des tas de cendres;  
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé.  
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.  
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide;  
Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,  
Homme considéré des peuples du levant.  
L'armée ainsi partit de Lydie, et, de ce fleuve,  
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,  
Et traversa le sable immense où la guida  
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.  
Puis on vit l'Ararat, cime où s'arrêta l'arche.  
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche  
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.  
Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint  
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre;  
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre  
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,  
La peau de Marsyas, le satyre écorché.  
On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,  
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,  
Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel,  
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel;  
Puis on vit Canos, mont plus afflueux que l'Erèbe,  
Mais sans en approcher; et l'on prit Callathèbe*

## HYMNE DES SIECLES

*O notre mère martyre, notre mère immortelle,  
Les Parthénon ne sont pas ton unique parure  
Les glaives de ton désastre te sont devenu s  
Couronnes et talismans au cours des siècles.  
Et les pierres que dressa sur ta terre  
La main victorieuse du Romain,  
Et les coupoles de l'église Byzantine  
A la place des colonnes du temple antique,  
Même le donjon dans lequel rugit  
Encore le lion de Venise  
Et le minaret qui se dresse, vestige,  
De la captivité qui se dresse et si noire,  
Et le passage du slave retentissant  
Dans le nom que notre bouche prononce,  
-- Avec le lait maternel nous l'avons sucé --  
Floraison étrangère sur la terre natale.  
Toutes ces choses là, te tissent une unique robe de  
[mariée  
Te sont seyantes ô reine comme un diadème  
Ajoutant des beautés sur ta beauté  
Et sont comme des entrailles de ton propre sang.  
O talismans sacrés, ornements incomparables  
Choses passagères dont se pétrit éternellement  
Un monde par les débris d'anciens mondes écroulés,  
La nouvelle Patrie puissante, aux mille harmonies.*

C. PALAMAS

(Trad. par E. Psara)

*Où des chiens de Diane on entend les abois,  
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois  
Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.  
Le jour d'après on vint à Sardes, ville altièrè,  
D'où l'on fit dire aux grecs d'attendre avec effroi  
Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.  
Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente;  
Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,  
On fit un long canal évasé par le haut.  
Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud  
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,  
On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte,  
Un vaste pont porté par des puissants donjons,  
Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs,  
Ce pont pouvait donner passage à des armées.  
Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,  
Un nuage farouche arriva, d'où sortit  
Le semoun, près duquel l'ouragan est petit;  
Ce vent sur les travaux poussa les flots humides,  
Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,  
Et heurtant l'Hellespont contre le pont-Euxin,  
Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un assaim;  
Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime  
Cria: -- Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme!  
Moi je suis le sommet. Lâche mer; souviens-t-en. --  
Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.*

*Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.*

*Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,  
Mouvante comme lui, créa Léonidas,  
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,  
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes  
Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles.*

VICTOR HUGO

## GRÈCE

*Dans nos coeurs, ta lumière, flambeau ardent,  
ta lumière, foyer de gloire,  
inextinguible à travers les temps,  
ta lumière érige des Parthénon.*

*Source inépuisable du Beau,  
créatrice de la civilisation pure,  
terre sacrée des demi-dieux,  
tu dresses haut ton Idéal,  
tissé de lauriers immortels,  
et lorsque sonnent les heures cruelles  
point de trahison, du sang.*

*-- Sang de la Liberté trois fois saint! --  
Dans le long écoulement des ans  
rivaux des aïeux les descendants,  
Eux tous Léonidas et Paléologues,  
Diacres de Vingt Un et de l'Épire.  
--Des hymnes de Pindares portent gloire à ton nom!--  
Et leur sacrifice grâce à toi est  
pour eux l'immortalité.*

*Devant toi se tient avec respect,  
devant les flammes de tes triomphes,  
l'humanité qui célèbre  
la grandeur de ta foi.  
Elle t'admire et te couronne.*

25 Mars 1941.

C. N. CONSTANTINIDIS

(Trad. par Filitsa Vlahli)





EUGÈNE DELACROIX — Combat du Giaour

## LE VOYAGE IMAGINAIRE

L'Automne accourt, et sur son aile humide  
M'apporte encor de nouvelles douleurs.  
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,  
De ma gaieté je vois pâlir les fleurs.  
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;  
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.  
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,  
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.  
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;  
Je visitai Socrate en sa prison.  
De Phidias j'encensai les merveilles;  
De l'Illisus j'ai vu les bords fleurir;  
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,  
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!  
La Liberté, que de loin je salue,  
Me crie: Accours, Thrasybule est vainqueur.  
Partons! partons! la barque est préparée.  
Mer, en ton sein garde-moi de périr.  
Laisse ma Muse aborder au Pirée;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie,  
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.  
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;  
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.  
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?  
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?  
La tyrannie expire sur la plage;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,  
Vierges d'Athènes; encouragez ma voix.  
Pour vos climats je quitte un ciel avare  
Où le génie est l'esclave des rois.  
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;  
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,  
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée:  
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

P.-J. DE BERANGER



LYTRAS - Canaris

# CANARIS

*Canaris! Canaris! nous l'avons oublié!*  
*Lorsque sur un héros le temps s'est replié,*  
*Quand le sublime acteur a fait pleurer ou rire,*  
*Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire;*  
*Quand, venus au hasard des révolutions,*  
*Les grands hommes ont fait leurs grandes actions*  
*Qu'ils ont jeté leur lustre, étincelant ou sombre;*  
*Et qu'ils sont pas à pas redescendus dans l'ombre,*  
*Leur nom s'éteint aussi. Tout est vain! tout est vain!*  
*Et jusqu'à ce qu'un jour le poète divin*  
*Qui peut créer un monde avec une parole,*  
*Les prenne, et leur rallume au front une auréole,*  
*Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix*  
*Qui rien qu'en le voyant hurlait d'aise autrefois,*  
*Hélas! si par hasard devant elle on les nomme,*  
*Interroge et s'étonne, et dit: Quel est cet homme?*

*Nous l'avons oublié. Ta gloire est dans la nuit.*  
*Nous faisons bien encor toujours beaucoup de bruit;*  
*Mais plus de cris d'amour, plus de champs, plus de*  
*culte,*

*Plus d'acclamations pour toi dans ce tumulte!*  
*Le bourgeois ne sait plus épeler ton grand nom.*  
*Soleil qui t'es couché, tu n'as plus de Memnon!*  
*Nous avons un instant crié: - La Grèce! Athènes!*  
*Sparte! Léonidas! Botzaris! Démosthènes!*  
*Canaris, demi dieu de gloire, rayonnant!...*  
*Puis l'entr'acte est venu, c'est bien; et maintenant*  
*Dans notre esprit, si plein de ton apothéose,*  
*Nous avons tout rayé pour écrire autre chose.*  
*Adieu les héros grecs! leurs lauriers sont fanés!*  
*Vers d'autres orient nos regards sont tournés.*  
*On n'entend plus sonner ta gloire sur l'enclume*

*De la presse, géant par qui tout feu s'allume,  
Prodigieux cyclope à la tonnante voix,  
A qui plus d'un Ulysse a crevé l'oeil parfois.  
Oh! la presse! ouvrier qui chaque jour s'éveille,  
Et qui défait souvent ce qu'il a fait la veille;  
Mais qui forge du moins, de son bras souverain,  
A toute chose juste une armure d'airain!*

*Nous l'avons oublié! Mais à toi, que t'importe?  
Il te reste, ô marin, la vague qui l'emporte,  
Ton navire, un bon vent toujours prêt à souffler,  
Et l'étoile du soir qui te regarde aller.  
Il te reste l'espoir, le hasard, l'aventure,  
Le voyage à travers une belle nature,  
L'éternel changement de choses et de lieux,  
La joyeuse arrivée et le départ joyeux;  
L'orgueil qu'un homme libre a de se sentir vivre  
Dans un brick fin volier et bien doublé de cuivre,  
Soit qu'il ait à franchir un détroit sinueux,  
Soit que, par un beau temps, l'océan monstrueux,  
Qui brise quand il veut les rocs et les murailles,  
Le berce mollement sur ses larges écailles.  
Soit que l'orage noir, envolé dans les airs,  
Le batte à coups pressés de son aile d'éclairs!*

*Mais il te reste ô grec! ton ciel bleu, ta mer bleue,  
Tes grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue,  
Ton soleil toujours pur dans toutes les saisons,  
Le sereine beauté des tièdes horizons,  
Ta langue harmonieuse, ineffable, amolie.  
Que le temps a mêlée aux langues d'Italie  
Comme aux flots de Baïa la vague de Samos;  
Langue d'Homère où Dante a jeté quelques mots!  
Il te reste, trésor d'un grand homme candide,  
Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,  
Tes larges caleçons de toile, tes caftans  
De velours rouge et d'or, aux coudes éclatants!  
Quand ton navire fuit sur les eaux écumeuses,  
Fier de ne côtoyer que des rives fameuses,  
Il te reste, ô mon grec, la douceur d'entrevoir  
Tantôt un fronton blanc dans les brumes du soir,  
Tantôt, sur le sentier qui près des mers chemine,  
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,  
Paysanne à l'oeil fier qui va vendre ses blés  
Et pique gravement deux grands boeufs accouplés,  
Assise sur un char d'homérique origine,  
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine!*

VICTOR HUGO



## AU PREMIER MATIN DE LA GUERRE

C'est le premier matin de la guerre

Le bateau où nous étions 600, tassés dans notre inconfort, notre mal de mer, et l'angoisse de la lecture des dépêches, quittait l'Europe comme à regret, allongeant indéfiniment le trajet, descendant les côtes, déjà enveloppées dans les premiers black out...

Ce matin là nous étions au Pirée

Comme tous les voyageurs, nous avions acheté un kilog de prunes, les verroteries locales et fixé le prix d'une course jusqu'à l'Acropole, avec un chauffeur qui portait un veston rouillé et nous regardait riant, de toute sa bonne tête joviale et obstinée. En chemin nous avons parlé politique.

Le long de la baie s'étirait un paysage, à peine esquissé par la brume légère de cette heure, les rues d'Athènes étaient larges et vides. C'étaient Dimanche. Les magasins étaient fermés. On vendait un petit journal français pour un nombre impressionnant de drachmes. Nous avons mangé une glace. Nous allions à l'Acropole.

\*\*\*

C'était encore la paix.

Et c'était déjà pourtant la guerre.

On le savait à ceci, c'est que, pour la première fois, nous connaissions et sentions la douceur des choses de la paix.

On ne pouvait mieux prendre congé de la paix

que, dans ce lieu du monde où la lumière était douce sur les ruines les plus augustes qui soient.

Nous allions apprendre qu'il n'est plus d'horizons sans fils barbelés plus de traversées heureuses entre des îles aux tons d'ivoire, plus de ciels sans avions, plus de crépuscules sans la montée argentée des ballons de barrage...

Ici, cependant, en cette terre qui serait bientôt une terre martyre, dans cette nation dont la chair serait torturée, nous trouvions la sérénité d'un matin fluide dans une brume presque dorée, et l'air, avait une goût de miel.

Et il fallait dire adieu à la douceur de vivre.

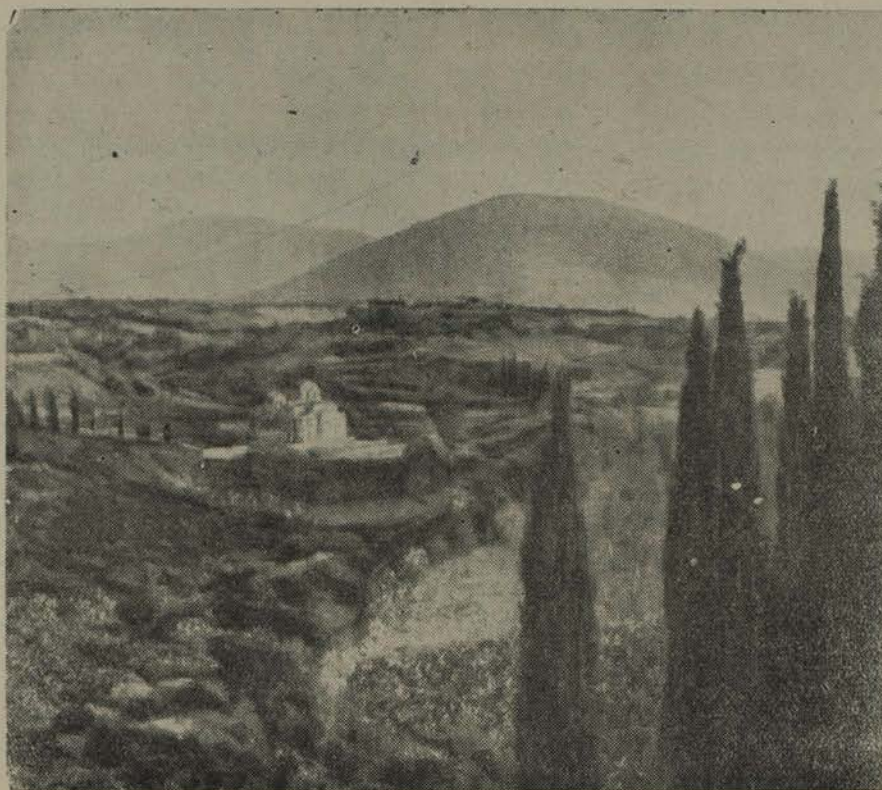
Nous allions apprendre aussi l'effort de l'homme pour détruire l'homme.

Mais ici des hommes avaient bâti patiemment l'humanité. Ils avaient été les serviteurs de la beauté et de l'harmonie. Ce qu'ils nous avaient laissé avait survécu à toutes les querelles des hommes, avaient franchi nos haines et nos désespoirs. Au matin de la seconde guerre de notre siècle nous les retrouvions.

Et c'était d'ailleurs pourquoi, en prévoyant les destructions futures, nous ne pouvions penser, qu'aux ressurrections qui viendraient.

Ce qu'on n'abolira jamais était ici : la merveilleuse douceur d'un paysage, la foi en l'homme.

NADINE GELAT



## TRIANGULAIRE DE LA GRÈCE

Platon aurait pu élargir l'avertissement célèbre et : « nul ne saurait naître ici n'est géomètre » eût été préférable, tant le paysage grec semble avoir créé pour inspirer la géométrie comme celui de France paraît l'avoir été pour suggérer l'Impressionnisme.

Le pythagoricien Timée de Locres, affirmait sans doute que le tétraèdre représentait le feu; le cube, la terre; l'octaèdre, le vent; l'icosaèdre, l'eau; et le somptueux dodécaèdre l'enveloppe du monde. Mais Théodore de Samos inventa l'équerre! Plutarque disait que « le plus beau des triangles », l'équilatéral, était justement considéré comme l'emblème de la nature de l'univers. Et si, de fait, le triangle équilatéral joua un si grand rôle dans l'antiquité, si on lui attribuait un caractère en quelque sorte sacré, si même les Grecs voyaient en lui le symbole du mariage et si Platon le fit entrer dans la composition de son nombre nuptial, il apparaît, peut-être, également, que le triangle figure le symbole même du paysage de Grèce, et raccourci idéalement tracé, le thème linéaire qui concentre et distribue la lumière dans un ordre parfait et si purement accommodé à la mesure humaine.

Le paysage grec dans sa pureté lumineuse célèbre d'abord la gloire de la ligne. La plus belle définition de la ligne est grecque. C'est celle d'Appolonius qui disait que les sens peuvent, donner une idée de la ligne lorsque nous considérons l'ombre d'un corps projetée sur la terre. Il y a là, avait-il dit magnifiquement, un intermédiaire sans dimension suivant la largeur, mais qui s'étend entre la lumière et l'ombre!

Ce « passage » de la lumière à l'ombre, je ne l'ai jamais mieux senti que dans la contemplation d'un objet posé simplement dans la lumière de Grèce. Le soleil éclaire toujours franchement, de face. Il est toujours devant tout. Les colonnes sont vêtues d'une

ombre éternelle. La Grèce ignore le jour frisant, cette invention économique de l'Occident. La lumière éclaire ici en profondeur, non pas en surface, seulement. Elle se montre toujours en possession de tous ses moyens, elle n'use d'aucun écran, d'aucun subterfuge. Elle donne aux yeux humains toute leur chance; les yeux peuvent ici regarder de toute leur puissance, et loyalement, jusqu'au bout de leur vue, à perte de vue.

Le soir descend très vite en Grèce; la lumière ne juge pas nécessaire de s'attarder en crépuscules bavards et larmoyants. Pas d'attendrissement; sa tâche terminée, le jour disparaît comme l'on tire un rideau.

C'est à cette lumière que l'on doit de goûter la qualité plastique de la ligne. L'on a pu médire de la brutalité de la ligne droite en faveur de la prudence orientale de la courbe. La ligne telle qu'elle apparaît en Grèce dans la délimitation d'une montagne, d'une colonne, d'un fronton, n'apparaît pas seulement comme une quantité mathématique nécessaire, un moyen prosaïque, mais comme une mesure poétique. Et toute la ligne modelée par la lumière grecque est un rythme lyrique, une sorte de vers, si l'on peut dire.

Or, c'est sous le signe de cette enveloppe que nous apparaît d'abord le triangle majestueux de la montagne hellène, âme de la plastique et du paysage grecs. Les montagnes de France sont mobiles. Dans la tendresse un peu molle d'une lumière éternellement floue, toujours un peu humide, elles ondulent comme au travers de quelque gaze. Lorsque nous les côtoyons, nos montagnes nous suivent; elles nous font un bout de conduite, et s'arrêtent seulement quand elles ont descendu la vallée avec nous. La montagne grecque, elle, se tient farouchement immobi-

# The Land Bank of Egypt

Etablissement Hypothécaire Egyptien

**Samsoun**

**No. 30**

*La Cigarette Idéale*

**CHRISTO CASSIMIS**



# HELLAS SPECIAL

## PAPASTRATOS

*Tabacs grecs purs*



20 Cigarettes P.T. 7

# CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE”

le. Elle vous voit venir; elle vous regarde partir. Mais, du moins, elle vous regarde. Le passage des nuages au-dessus de son sommet, l'étonnante caresse de leurs ombres sur ses flancs, le tourbillonnement des oiseaux de proie et celui des vents comme l'infinité variété des couleurs dont la nature la vêt sans l'orner, n'entament jamais l'indifférence hautaine, mais si attirante, mais si dangereuse, mais si vivante de son olympienne pyramide. L'on comprend pourquoi tant de rois, tant d'hommes se sont massacrés à ses pieds. L'on excuse cette beauté non pas inaccessible, mais si difficile de légitimer la folie des Duncan. Il faut avoir ici le pied géomètre.

Or, c'est peut-être sous le signe du Taygète, du Parnase, ou de l'Olympe, que le paysage de Grèce se livre à cette fugue triogométrique, pourrait-on dire, qui se renouvelle et se continue en échos répétés sur toute l'étendue de l'Hellade. Les nuages d'abord ont pris l'habitude de se poser dans le bleu du ciel suivant la forme de triangle ouaté de blanc. Le triangle blanc redescend plus loin du ciel pour se poser sur la façade des temples et des palais qui en

perpétuent le souvenir. Et la symphonie continue. Ce sont les ifs, avec les pins, qui opposent à l'accent blanc du triangle des nuages celui plus sombre de leur éternelle verdure. Et sur la route, ce sont le paysan sur son âne, les petits calvaires abritant l'image du saint, le fidèle palikare portant haut sa noblesse au-dessus de l'isocèle de la fustanelle, que sais-je encore? Ainsi le jeu des triangles magnifie perpétuellement dans l'espace la plénitude absolue de ce chiffre 3 qui, suivant Pythagore, renferme toutes les dimensions possibles.

Peut-être l'imagination hellène qui a recrée le triangle vient-elle encore de ce phénomène merveilleux que la lumière de Grèce enseigne si magiquement à voir: lorsque, après avoir contemplé le ciel posé largement sur la «base» de la terre et que vos yeux s'élèvent lentement au «sommet» de son zénith, un sublime et formidable triangle de ciel bleu s'est emparé de toutes leurs facultés pour combler prodigieusement le potentiel entier de votre regard fasciné.

MAURICE RAYNAL

## ODE ON A GRECIAN URN

### I

Thou still unravish'd bride of quietness,  
Thou foster-child of silence and slow time,  
Sylvan historian, who canst thus express  
A flowery tale more sweetly than our rhyme:  
What leaf-fring'd legend haunts about thy shape  
Of deities or mortals, or of both,  
In Tempe or the dales of Arcady?  
What men or gods are these? What maidens loth?  
What mad pursuit? What struggle to escape?  
What pipes and timbrels? What wild ecstasy?

### II

Heard melodies are sweet, but those unheard  
Are sweeter; therefore, ye soft pipes, play on;  
Not to the spirit ditties of no tone:  
Fair youth, beneath the trees, thou canst not leave  
Thy song, nor ever can those trees be bare;  
Bold Lover, never, never canst thou kiss,  
Though winning near the goal - yet, do not grieve;  
She cannot fade, though thou hast not the bliss,  
For ever wilt thou love, and she be fair!

### V

Of marble men and maidens overwrought,  
With forest branches and the trodden weed;  
Thou, silent form, dost tease us out of thought  
As doth eternity: Cold Pastoral!  
When old age shall this generation waste,  
Thou shalt remain, in midst of other woe  
Than ours, a friend to man, to whom thou say'st,  
«Beauty is truth, truth beauty», — that is all  
Ye know on earth; and all ye need to know.

JOHN KEATS

### III

Ah, happy, happy boughs! that cannot shed  
our leaves, nor ever bid the Spring adieu;  
And, happy melodist, unwearied,  
For ever piping songs for ever new;  
More happy love! more happy, happy love!  
For ever warm and still to be enjoy'd,  
For ever panting, and for ever young;  
All breathing human passion for above,  
That leaves a heart high-sorrowful and cloy'd,  
A burning forehead, and a parching tongue.

### IV

Who are these coming to the sacrifice?  
To what green altar, O mysterious priest,  
Lead'st thou that heifer lowing at the skies,  
And all her silken flanks with garlands drest?  
What little town by river or sea shore,  
Or mountain-built with peaceful citadel,  
Is emptied of this folk, this pious morn?  
And, little town, thy streets for evermore  
Will silent be, and not a soul to tell  
Why thou art desolate, can e'er return.  
O Attic shape! Fair attitude? with brede

# RÉALITÉ DE L'ARCHITECTURE GRECQUE



Les Caryatides

«Faites-moi l'amitié de transcrire», vous dit-on «ce que la Grèce vous a donné, *monsieur l'architecte*». Comment! Ecrire quelques lignes, retracer des impressions? Cela paraît peu de chose. Tout dire sans retrancher l'essentiel qui, souvent, dans ce pays, réside dans le détail? C'est trop vouloir. D'abord on oscille entre l'émerveillement et l'abattement; puis, recueillant ses idées, on cherche et analyse, on compare et certifie et, finalement, on n'éprouve que son ignorance. On se croyait convaincu et voilà qu'on est atterré et affecté d'une extraordinaire incapacité de formuler que les facilités d'expressions qu'on trouve chez les littérateurs ne font qu'aggraver.

En pensant à la Grèce, on s'était, par goût ou par éducation, sinon par doctrine, accoutumé à se laisser hisser sur le plan des valeurs universelles. De la somme des connaissances dont on sentait l'entendement comblé au point où elles peuvent presque tenir lieu d'intuition, on n'hésitait pas de tirer des

enseignements sur les qualités miraculeuses et éternelles d'une époque prestigieuse. Et voilà que d'un coup la réalité — qui est le seul miracle — s'échappe: et il reste seulement de la Grèce le charme des souvenirs qui délectent ou bien un certain aspect formel qui n'a que la valeur d'un décor laissant tout au plus, lorsqu'on ébauche des rudiments d'art, le regret de ne pouvoir ranimer le souffle antique.

La leçon de l'architecture grecque? on croyait l'avoir comprise et lorsqu'un jour, pour la vérifier, on s'était approché des lieux consacrés à Pallas Athéné, pour peu qu'on ait bien ouvert les yeux et que la déesse vous soit apparue dans sa «splendeur d'ivoire et d'or, d'azur inondée», on s'en était retourné avec l'avertissement et l'étude, le rapport entre la matière et l'esprit. L'analyse, dans ses explorations intellectuelles et ses investigations visuelles, avait finalement circonscrit le débat en accordant à l'esprit la supériorité sur les sens, troublant bien un peu la relation entre la science et la conscience. L'esthétique européenne, empreinte de quinze siècles de théologie avait soigneusement départagé ce qui convenait à la forme et ce qui revenait à la transcendance, ne tranchant plus que par la quantité et la qualité, soit qu'elle fit de l'extérieur la manifestation sans condition de l'intérieur ou, plutôt, qu'elle voulut voir dans la forme la fin même de l'esprit: tout au plus accordait elle un sens profond à la nature ou concédait-elle une vertu active à la réalité.

L'esprit aiguë par ses propres spéculations et décidé à donner tout le poids à sa suprématie se hâtait de qualifier d'apparences les formes et commettait, avec ses illusions d'optique, des erreurs d'interprétations dans le jugement des perceptions, partiellité qui, sous peine d'aboutir à l'extravagance ou à l'inefficacité, restait liée à certaines limites déterminées par les conditions mêmes de la vision où, si l'on préfère, par les images qui subsistaient de la réalité

Dans ce dilemme entre le visuel et le mental, n'a-t-on jamais tenté, au lieu de rechercher des relations plus ou moins concordantes, d'évoluer vers un troisième terme où la spontanéité de l'esprit ne soupçonnerait pas l'oeil de passivité et où les tendances réalistes et pratiques ne se défieraient pas de l'abstraction? Ce terme, nous chercherons à le définir.

Ignorerons-nous toujours, pour notre bien si non pour notre quiétude, comment les choses se passent et demeurerons-nous exposés au choix entre une pittoresque prise de position et une tentative d'explication par des réflexions animées de cette passion personnelle qui, bien qu'elle prépare la vraie connaissance, y reste limitée? La contemplation de l'architecture grecque dépasse-t-elle, une fois satisfaite la plus impatiente attente qui nous conduisit à ses abords, les doctrines sur un état de choses et lève-t-elle, par l'enchantement qu'elle opère sur le spectateur l'impérite en face de nouveaux problèmes?

La signification de l'architecture devra-t-elle



toujours rester cachée sous l'aspect de fausses images par la faute d'esthéticien du type de Winckelmann sans parler des historiens malfaisants qui ont donnée pour expression de l'hellénisme le plus pur l'alexandrinisme décadent de la Rome impériale? Le jour où l'architecture réussira à s'affranchir de l'influence des académistes pour exprimer ses tendances profondes et humaines, sera un beau jour.

Nous pensons qu'entre les archéologues pour qui l'architecture en ruine précise une époque et entre les professeurs rebâchant des théories de compilation romaine, sur les «ordres», ou entre leurs élèves imitant colonnes, frontons et entablements selon de savants et stériles modules et proportions ou entre leurs antagonistes modernes haïssant tout cet attirail, bref entre les savants et les ennuyeux il y ait une attitude plus près de la vie.

L'influence de l'art grec sur un architecte s'épuise-t-elle, en définitive, à le conduire, inconsciemment ou non, à l'imitation ou à la négation des oeuvres du passé? Ne devrait-elle pas plutôt susciter en lui pures valeurs de son intention? Cette disposition exigerait, naturellement, une action de l'imagination créatrice, à moins que vraiment le phénomène grec ne soit, par des conditions surnaturelles, un miracle unique dont les causes dès lors, se soustraient aux raisons humaines et à toute explication; après quoi il ne resterait qu'à admirer dans la passivité d'une rêverie intellectuelle dans les genre de la «*prière sur l'Acropole*».

Non! Lorsqu'on s'applique à considérer le principe de l'architecture grecque, La perception dépend avant tout de la faculté de la regarder pleinement et essentiellement dans ce qu'elle a d'immédiat et à la fois, d'illimité: avant, infiniment avant jusqu'après, infiniment après en passant par le moment présent. Il peut être intelligible, même que d'abord difficilement imaginable, d'exercer l'entendement à admettre que l'évolution doive à n'importe quel moment nécessairement obéir aux mêmes lois et offrir les mêmes phénomènes? Nous n'affirmons pas, par là, qu'il y ait des retours cycliques des formes; il ne faut pas se laisser tromper par la reprise de certains décors. Nous pensons qu'au contraire l'esprit d'inventaire qui risquerait ici de s'imposer gênerait la compréhension des raisons de l'universalité et de la continuité du génie grec.

Mais la permanence des tendances spécifiquement grecques devrait pouvoir se reconnaître dans la définition en quelque sorte d'une *unité de mesure* se dégageant comme par une opération différentielle; ce serait ce troisième terme, dont nous parlions déjà, qui assignerait, comme une destinée inévitable, à la vision une signification objective par une optique spirituelle grâce à la perception simultanée des formes par leur qualité et de l'essence par son expression.

Dans ce procédé différentiel portant l'architecture grecque aux limites de sa substance, il faudrait alors passer à l'intégration afin de voir réapparaître ses tendances dans leur réalité distillée. Ce flux provoquerait dans l'être une agitation si intime et une affection si vive qu'il deviendrait impossible de ne pas imaginer le principe tel qu'il est réellement pu-

rifié des fictions poétiques et des préceptes ornementaux.

L'esprit et la forme unis comme la lumière dans un système de foyers conjugués où les rayons qui partent de l'un arrivent à l'autre créent cette harmonie grecque qui nous paraît mystérieuse simplement parce que notre civilisation (chrétienne) a tout fait pour en dissocier les éléments. Cette souveraine unité, ne la considérons plus, dès lors, comme un miracle survenu à l'époque où l'architecture se cristallisa sur le mode dorique, ionique ou corinthien, ni comme un cas réservé aux temples classiques ou aux édifices monumentaux, puisque nous voyons qu'elle subsiste partout et se manifeste en tous temps sous le ciel de Grèce! Contrairement à tant de récits superficiels, il existe donc une ressemblance entre la Grèce antique et celle d'aujourd'hui, pourvu qu'on sache distinguer réalité et identité.

Mais au lieu de risquer de nouvelles doctrines à l'égard de ce phénomène d'harmonie et de beauté, nous nous bornerons à ajouter quelques observations témoignant de l'instinct architectural des Grecs.

Aujourd'hui comme jadis, le sens du site est spontané et juste, l'adaptation au paysage parfaite sans qu'on puisse jamais analyser si la nature toute en courbes module l'édifice par les relations qu'elle crée avec les lignes droites et les volumes ou si l'oeuvre se met en accord avec le paysage et le ciel par des savants contours. Monsieur Karantinos construit aujourd'hui une école des plus modernes au pied de l'Acropole sans démentir la leçon d'Ikhtinos et Kallikratès.

Du temple à la chétive maison, partout, la même règle ordonne le jeu des masses sous la lumière, rehausse la consonnance entre les pleins et les vides, la paroi et l'espace ou bien la colonne et l'entre-colonnement, mécanisme subtil où le ciel, cédant ses qualités aériennes, devient compact comme une dalle d'azur et où les parois et les colonnes perdent leur matérialité par l'irradiation du soleil. Du même coup, par la suspension de contrastes, se résout le conflit des ombres et des lumières: les ombres deviennent transparentes par l'ineffable diffusion de la lumière et la blancheur des volumes produit incontinent, en frappant la rétine, une sensation de sombre (ce que ne constatent pas les touristes nordiques avec leurs verres fumés), les impressions physiques balancent les sensations psychiques.

«*Le mystère en pleine lumière*», comme dit Barrès, nous avons peut-être tardé à en subir la clarté secrète, parce que nous avons toujours comparé l'architecture grecque à l'art de construire occidentale, les temples aux cathédrales. N'aurions-nous pas mieux apprécié l'universalité de la perfection grecque si nous l'avions rapprochée d'une manifestation de notre civilisation où se résument pareillement l'esprit et la forme, l'idéal et le sens: nous voulons dire la musique des XIII<sup>me</sup> siècles?

ROBERT VON DER MUHLI.



# LA GRÈCE ETERNELLE

Conclusion d'une conférence faite à l'Association des Anciens élèves  
des Ecoles Grecques d'Alexandrie

...Ce qui a tué la Grèce antique, en réalité, c'est l'égoïsme, et l'égoïsme, si l'on n'y prend pas garde, est le produit naturel du développement de la personnalité, de l'enrichissement d'une société. Du jour où les Athéniens, oublieux de leurs grands devoirs, n'ont pas été capables de sacrifier leurs intérêts personnels, ou ce qu'ils croyaient être leurs intérêts, ou leurs préjugés politiques à la cité, où l'argent a commencé à jouer son rôle néfaste (c'est Aristote qui a créé le terme de nouveaux riches, les Νεοπλούσιοι), du jour où les cités grecques, qui se jalouaient, se sont refusées à s'unir, la Grèce était en grand danger.

Aurait-elle pu échapper à ce danger? Peut-être les Dieux l'avaient-ils abandonnée! peut-être y a-t-il eu un concours unique de circonstances, et suffisait-il d'une chance pour tout sauver! c'est le secret du destin.

Du moins la civilisation athénienne, elle, n'a pas péri, ne pouvait pas périr. C'est elle qu'Alexandre emportera avec lui dans sa course fulgurante, c'est elle qui survivra à ses immenses et éphémères conquêtes. Il ne reste rien de Philippe, assassiné deux ans après son mauvais coup, et d'Alexandre il reste une épopée brisée net en plein vol par le destin. Athènes, elle, est restée plus vivante que jamais; c'est elle qui s'est prolongée dans Alexandrie, et, plus tard, dans Byzance; c'est elle qui a fécondé Rome, cette Rome par elle-même si fruste; et c'est elle encore, après cette longue période d'invasions et de troubles où l'homme semblait être retourné au troupeau et à la barbarie, c'est elle, greffée du christianisme, qui l'a relevé, et l'homme a repris sa marche et la civilisation est repartie, plus brillante que jamais. Athènes n'avait plus pour longtemps de règne terrestre, mais elle régnait dans l'esprit des hommes.

Pourtant Athènes a péri; elle a payé cher ses illusions et ses erreurs; mais en périssant elle donnait une dernière, une suprême leçon aux hommes.

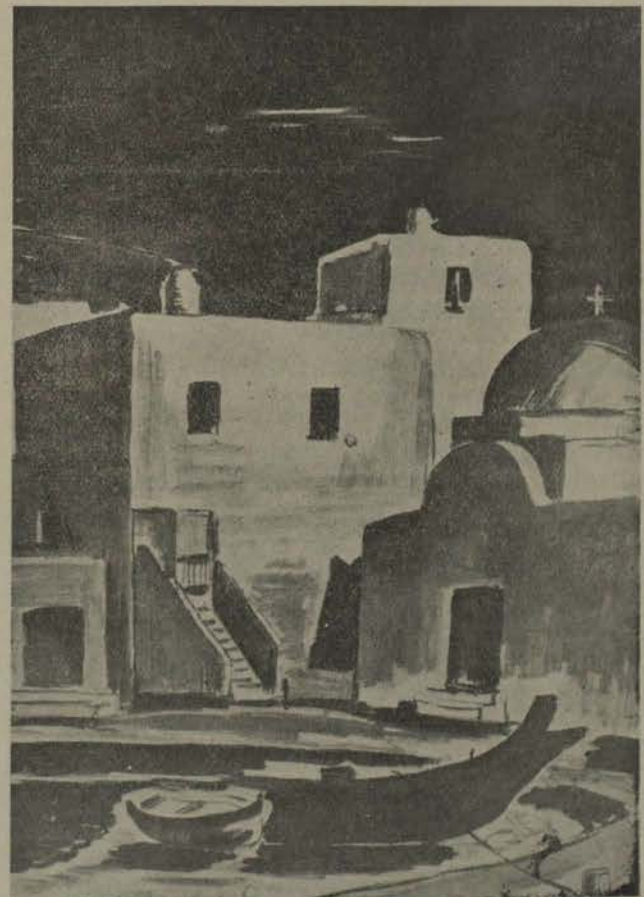
C'est une entreprise magnifique que de vouloir élever l'homme en dignité, en valeur morale, que de vouloir améliorer et embellir sa vie. Cela répond à un profond instinct, et cet instinct là ne peut pas, ne doit pas être réprimé. Nous croyons, comme les Grecs à la suprématie des valeurs morales; ces valeurs peuvent être quelque temps comprimées, étouffées, aucune force qui n'est que de la force ne peut les détruire; elles se relèvent toujours; là encore il faut écouter la grande voix de l'antiquité. Mais la valeur morale et intellectuelle ne trouve pas sa protection en elle-même, elle excite au contraire des haines et des convoitises. Et puis l'homme, si élevé qu'il soit, doit savoir ses limites, des limites qu'il s'impose ou qu'il a la sagesse d'accepter. Au-dessus de l'homme il y a la cité. C'est là l'admirable enseignement, éternellement vrai lui aussi, de Socrate. C'est pour l'avoir compris que les Grecs du

Ve Siècle ont réalisé avec Périclès une des étapes les plus belles de l'humanité, c'est pour l'avoir méconnu que les Grecs du IVe Siècle ont disparu comme peuple libre. C'est pour l'avoir compris que les Grecs modernes ont eu ce magnifique réveil.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sur l'Athènes de Chéronée que je veux arrêter vos regards, mais plutôt, si nous voulons lui demander une leçon et une espérance, sur l'Athènes qui, après les cruelles épreuves de la guerre du Péloponnèse, après son humiliant échec, et la dureté si insolente de Sparte, a su merveilleusement se redresser, et, retrouvant dans le malheur le patriotisme le plus pur, ses vertus civiques, et aussi cette obscure intuition qu'elle avait à sauver un trésor inestimable, a accompli en quelques années un prodige de résurrection.

Et, nous arrêtant volontairement sur cette image, si nous réunissons en un faisceau tout ce qu'il y a eu de meilleur à Athènes, tout ce qui a été et resté encore profitable à l'humanité, nous devons éprouver, nous, ses héritiers, un sentiment de reconnaissance et d'admiration pour ce peuple qui a été et qui reste à la fois si petit et si grand.

MARCEL FORT



ANGELOPOULO — Port de Mycono



La Bibliothèque, l'Université et l'Académie

## BAGAGE GREC

Trop rigoureuses, ces perspectives, pour mener quelque part.

Est-ce dû à la lumière ou à la densité de l'air ?

En Grèce, les choses ne sont plus exactement à la même portée. La distance a varié d'un bloc. Il y a eu décalage et cela fait une auréole autour des chapiteaux, autour des rivages comme sur les cartes murales. On pense à ces relations de voyage dans la lune où chaque pas couvrirait sept lieues et où nous pèserions moins qu'une plume.

Ici, le phénomène est presque imperceptible. Un rien, mais suffisant pour fausser les rouages. Le réel a pris du jeu.

Si on arrive par mer, la chose commence en vue des lointains de Corinthe. Il se produit soudain comme une faille entre le passager et la nouvelle ambiance. Il trébuche, casse un verre, oublie l'âge du capitaine — maladroites vite attribuées à quelque fièvre ou au roulis, mais dont la persistance ne va pas sans émouvoir : Aucun doute, la portée des mains n'est plus la même et l'espace a bougé. Les parquets sont plus bas que naguère et rendent la démarche saccadée...

A terre, l'anomalie s'accroît. Les arrivants boivent avant la bouche, avancent comme des automates. Les appréciations trompeuses provoquent des accidents. On pensait freiner à temps, mais le temps a dévié.

A l'hôtel, l'ascenseur s'arrête au-dessous de l'étage et les fenêtres jointent mal. Erreurs des sens qui dégénèrent en rendez-vous manqués, en froissements. On se chiffonne comme un vêtement qui n'est plus sur mesure. Les regards deviennent fuyants. Plus rien ne se rencontre. Il semble que l'on vive avec un œil fermé parmi le relief décalé.

On hésite au bord de la Grèce.

Il y a toujours une marche imprévue à l'escalier

du temple, un vide intermédiaire entre l'espace du voyageur et l'espace des colonnes. Le pays n'est pas de niveau. Ce cerne autour des choses fait de la Grèce comme un théâtre, une scène désaffectée et traversée du seul écho de ceux qui l'animentent, — cet écho comme une marche dans le temps. Les objets sont sur piédestal, les personnages sur semelles épaisses, tels les tragédiens antiques ou les scaphandriers, la contrée entière sur plateaux. Planté là, un décor, copié d'après nature, mais légèrement agrandi, vous tend ses trappes. Peu de praticables parmi toutes ces portes, imitées à s'y méprendre qui se ferment devant nous. Une lumière franche mais trompeuse amplifie les visages et leur met comme un masque de sincérité. Les photographes se laissent prendre. La mise au point n'est plus la même et les épreuves d'un ciel pur révèlent un ciel d'orage.

C'est ici l'homme approximatif : les vues stéréoscopiques, la voix de phonographe, le toucher en gants de caoutchouc, le nez grec, le palais doux amer, la fausse portée des membres et les organes flottants.

La Grèce est une terre étrangère. Pour l'atteindre, il faut un passeport entre la main et le marbre. Pour bien voir, il faudrait un maillot collant de partout, — comme une nouvelle différenciation de la peau et des muqueuses. Pour combler l'interstice, il faudrait peut-être mourir.

GASTON BONHEUR



## LE ROLE DES ORDRES GRECS DANS L'ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE

### I

L'architecture grecque se distingue des autres par l'expression précise et distincte de ses membres. La colonne se divise en trois parties : la base, le fût et le chapiteau; aucune ne peut s'imaginer sans l'autre, mais pas une ne passe à l'autre sans franchir une limite bien nette; les parties sont distinctes comme les mots qui cependant ne prennent leur vrai sens que par leur assemblage, chacun possédant en lui-même une signification exacte.

Ce n'est pas par hasard que les Grecs sont les premiers logiciens et philologues, c'est-à-dire les premiers pour qui la langue n'était pas seulement une expression naturelle et presque automatique de la vie, mais encore un sujet d'étonnement et de méditation. C'est en Grèce que, pour la première fois, on s'est rendu compte de la structure de la langue, de la phraséologie, de la diversité des mots et de leur fonction : découvertes d'une portée immense puisqu'elles ont déterminé et fixé jusqu'à ce jour toute la pensée européenne. C'est la découverte de la «logique» qui une fois pour toutes a révélé aux Grecs tout un monde, les éveillant à l'état conscient; à un moment où d'autres peuples sommeillaient encore, et pour longtemps, dans l'inconscient; aussi les Grecs ont-ils savouré ce triomphe jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'ils eurent décomposé, par les raisonnements dont ils étaient les inventeurs, la religion, l'Etat et la liberté.

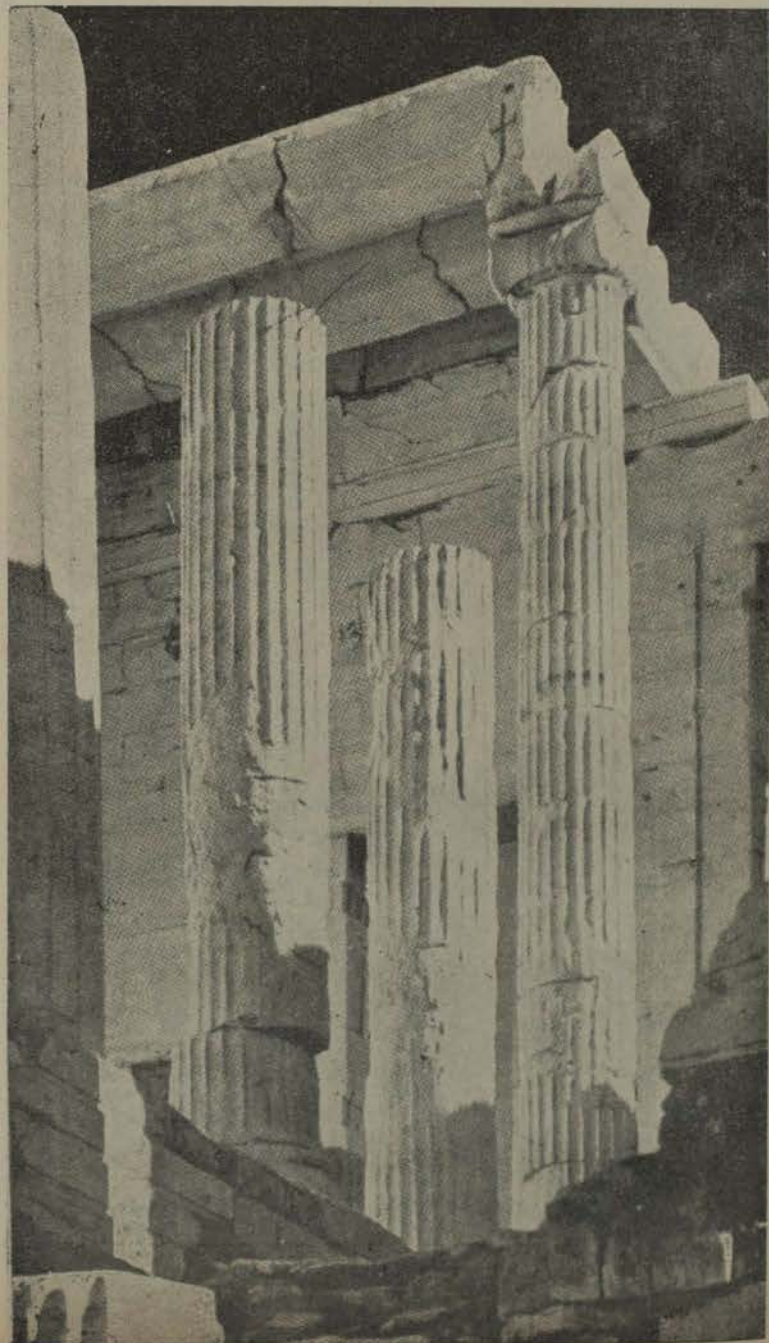
Il nous paraît aujourd'hui si évident de penser par catégories logiques et par abstractions que nous ne pouvons plus du tout nous représenter l'éclat inouï de la découverte ni l'exaltation d'une époque qui pouvait se prévaloir d'avoir contribué, par l'effet de son intelligence, à l'éclosion d'un monde nouveau certes bien plus vaste que le monde édifié au siècle passé grâce aux découvertes scientifiques et aux inventions techniques.

Ce même élément logique se manifeste aussi dans l'architecture grecque, recherche consciente et volontaire de prêter une valeur précise à chaque fonction esthétique et d'en ordonner savamment le jeu tels les mots d'une phrase. C'est la structure logique qui rend l'architecture grecque si objective, du moins est-ce grâce à cette objectivité qu'elle est intelligible à quiconque dispose d'entendement logique. Et de même que le mécanisme de la pensée grecque est à l'origine de toute pensée logique. L'Europe a une manière de penser grecque, pour autant qu'elle «pense», à part cela il importe peu que les idées grecques se déguisent sous des mots quelconques dans d'autres langues — l'architecture grecque a pu, de par son objectivité, se «traduire» dans les langues nationales les plus diverses et engager l'Europe tout entière à s'y subordonner.

Car la logique est une forme et pas une substance... Quelle était-elle, la substance grecque qui se manifestait sur ce monde logique? Nous constatons ici la seconde réussite de l'architecture grecque : sa substance n'appartient pas à un monde irréel, à un au-delà religieux qui s'évanouit en même temps que

le peuple qui le conçoit, comme chez les Egyptiens et les Orientaux; c'est l'homme même dans sa splendeur primitive et ingénue, un être psycho-physique, si bien regardé comme une unité, que précisément la séparation entre l'âme et le corps ne se produit pas. Considéré du côté logique tout ce qui est grec paraît pour ainsi dire moderne, du moins intelligible; vu de l'autre côté, de celui de la vie, tout semble plus simple, plus primitif à mesure qu'on s'en occupe. Certes, nous avons accueilli les habitudes grecques de penser et nous les avons si abondamment pratiquées que le monde, pour nous, s'est égréné en une suite de relations logiques, d'effets et de causes, au point que le sentiment grec de la vie nous paraît maintenant presque incompréhensible dans sa primitive unité.

Mais c'est précisément dans l'architecture que ce sentiment de la vie se manifeste dans toute sa pureté; il est bien rare, cependant, qu'on parle de ces choses dans les écoles d'architecture : on tance l'élève avec des systèmes de rapports numériques qu'il ne saisit pas et qui, ne sont que des formules de proportions



à l'usage des maçons que chacun, au temps jadis était capable de dériver naturellement du cercle sans qu'elles perdent pour cela leur dépendance immédiate du monde des sens. Par ailleurs, on tente des rapprochements équivoques entre les conceptions des Grecs anciens et nos préoccupations constructives actuelles, en infligeant à leur architecture toutes sortes d'interprétations techniques. Une de ces explications consiste à faire dériver le système et les ordres du temple grec de la construction en bois et en argile on peut l'admettre, par hypothèse, comme origine de la construction en pierre de l'antiquité; les conclusions de cette supposition ont l'apparence de la vérité, mais alors nous ne comprenons pas très bien quelles sont les raisons essentielles ayant amené ces formes nées de la technique du bois à transporter dans une matière si différente, la pierre, où elles ont précisément dû quitter leurs propriétés techniques originales. Chaque monument ancien prouve irréfutablement que la liaison est beaucoup plus étroite entre les formes et l'esthétique qu'entre les formes et les matériaux, quelles qu'aient été les nécessités constructives auxquelles ceux-ci devaient se plier; les considérations d'ordre esthétiques ont duré malgré la diversité des matériaux dans lesquels nous croyons actuellement devoir trouver la raison d'être d'une forme architecturale c'est pourquoi il faut découvrir cette raison d'être ailleurs.

On ne pouvait plus désormais échapper aux explications de l'esthétique et puisque les matérialistes invétérés suspectaient ses règles (et pour cause!) on attira simplement la statique sur le plan de l'esthétique en affirmant que les Grecs avaient conservé dans la pierre les formes de l'architecture en bois parce qu'elles définissaient d'une manière suffisante et claire l'action des forces entre le support et la charge: on sourit à l'idée que les Grecs se seraient amusés à prendre continuellement dans leurs temples les leçons de statique appliquée.

Il faut s'habituer à faire abstraction de toutes ces suppositions obscures: l'architecture ne s'explique pas mieux par son côté utilitaire que par ses conditions techniques.

Le sujet, c'est l'homme, comme nous le disions déjà: l'idée élevée de l'homme qui vit se concrétise dans la pierre, exemple toujours présent, né d'un sentiment primitif, il est vrai, où le corps, l'âme et l'esprit forment encore une unité élémentaire dans laquelle ils ne s'unissent pas, au préalable, par un artifice quelconque. Ce qui rend l'architecture grecque si unique c'est précisément le fait que son essence humaine est autre chose qu'une simple réplique du corps de l'homme; le sentiment anthropomorphe au delà de l'imitation s'empreint dans les formes stéréométriques issues, elles, de conditions quelconques techniques ou traditionnelles, et accommode leurs proportions à celles du corps humain.

L'individu grec pouvait ainsi sentir une parenté étrange et personnelle l'avoisinant de ses colonnes, d'êtres architecturaux que l'on élève, hors de toute nécessité pratique, par amour de la forme parfaite comme on élèverait des chevaux de course.

## II

La logique de la construction étant un fait durable pourra résister et s'exporter, car elle s'appuie sur des formules rigides et raisonnées. L'empreinte

anthropomorphe, au contraire, tient à la proportion, donc à la marque inarticulée des divers éléments, elle paraît et disparaît avec le sentiment de la vie de ceux qui manient les formes classiques; les seules formules arithmétiques consignées dans les modules ne suffisant pas, malgré tout, à ressusciter les conceptions disparues.

C'est pourquoi, bien qu'on puisse constater l'usage plus ou moins logiques des colonnes et des entablements chez tous ceux qui, plus tard, se servaient des formes classiques, jamais le sentiment humain des Grecs n'a été retrouvé ou reproduit. Toutefois, le peu qu'il y a même dans les imitations les plus malhabiles suffit à rendre sensible toute architecture classique non seulement à l'intelligence, mais au cœur, parce que, justement, ce sentiment humain n'avait pas été dogmatisé.

L'architecture et l'ornement grecs sont absolument exempts de romantisme, bien qu'éminemment humains, avec une note quelque peu physique; ils restent cependant d'une objectivité souveraine détachés qu'ils sont d'accents sentimentaux et n'exprimant que l'être dans toute son intégrité. C'est donc un art «abstrait» dans l'acception moderne du terme: expression d'états d'âme, mais sans recours aux images ou à l'imitation de la nature même la feuille d'acanthé du chapiteau corinthien n'est pas l'illustration d'une plante, mais un mouvement végétal et une définition abstraite sur ce plan spécifiquement grec d'où les imitateurs pouvaient, à leur guise, bifurquer soit dans les sens de la rigidité géométrique soit dans celui de naturalisme si l'équilibre du juste milieu leur manquait.

Ainsi la seconde condition de l'universalité de l'architecture grecque était trouvée: celle-ci put, par là, représenter jusqu'aux temps présents une force vive, parfois contestée ou niée comme actuellement, souvent encombrée de toute sorte d'arabesques bizarres mais jamais oubliée. Les formes grecques ont été adoptées dans la suite par tous les peuples. - Pourquoi? Politiquement parlant, la Grèce avait déjà cessé d'avoir importance du temps des diadoques et, à plus forte raison, sous la domination romaine; si bien que l'architecture monumentale figée dans quelques types et quelques canons ne pouvait guère se développer et s'utiliser selon les programmes nouveaux; de ce côté-là, l'Orient n'avait rien donc à en tirer et l'Occident fort peu. Cependant, les peuples sortant de l'état légendaire et préhistorique virent dans l'architecture grecque les signes d'une conscience nouvelle, plus vivante; et c'est ainsi que les formes architecturales, par leur opposition aux formes barbares, devinrent l'expression de la nouveauté, de la supériorité, la manifestation d'une civilisation plus moderne, d'une humanité plus raffinée et plus cultivée, en un mot la marque de l'appartenance à la civilisation hellénique, par opposition à la barbarie...

## III

C'est au moment même où les formes classiques cessent d'être comprises dans leur propre pays que les peuples nordiques entrent dans la sphère de la civilisation hellénique.

Des êtres sans histoire vivant une existence primitive et disposant de moyens intellectuels encore bien primitifs se trouvent en contact avec un monde

où les notions sont hautement nuancées, monde à l'élaboration duquel ils n'ont pas contribué et qui, par conséquent, ne signifie rien pour eux...

Les Gaulois ou les Germains n'auront certes pas pris, à l'égard des formes architecturales, une autre attitude qu'à l'égard de toutes les manifestations de la civilisation antique, dont les effets ne les touchaient guère intimement bien qu'ils les eussent constatés, autour d'eux, comme les résultats d'une politique, d'une puissance et d'une religion qui s'étaient avérées les plus fortes dans la lutte contre leurs propres croyances.

Et c'est ainsi qu'ils adoptèrent, l'une après l'autre, ces nouvelles formes d'une civilisation triomphante, sans se préoccuper des sources profondes dont elles provenaient; ce n'était d'ailleurs pas possible puisqu'à l'origine de la civilisation antique se trouvait d'une part la logique qui demeura incomprise pendant plus de mille ans par les barbares, et d'autre part le sens de la proportion anthropomorphe que précisément l'homme préhistorique par définition, ne pouvait pas avoir, comme il ne possédait pas davantage la conscience de l'existence humaine évoluée.

C'est un spectacle suprêmement attachant que celui de voir comment ces peuples sont contraints, par une douce oppression, de s'expliquer avec les formes antiques de l'art et de la pensée, et comme ils évoluent, peu à peu et non sans hésitation, vers la conscience historique. Les formes classiques acquièrent, chez eux un caractère particulier, solennel, et consacré au programme le plus élevé : l'Eglise.

Le style roman est une adaptation sans précédent des formes classiques transposées non d'après leur vrai sens, mais d'après un système théorique.

La colonne engagée du style roman et la pile gothique possèdent toutes les deux, une base, un fût et un chapiteau, mais il ne subsiste rien de la force qui les unissait, rien de cette règle qui déterminait d'après le diamètre de la colonne une certaine hauteur du fût et du chapiteau. Au contraire plus le roman utilise de détails anciens plus il les traite librement jusqu'au moment où le style gothique en créa une architecture toute nouvelle et très peu « antique », abandonnant finalement, à l'époque de son plus brillant développement, jusqu'à la fiction d'une appartenance au passé. Si l'on se donna encore la peine au début du XIII<sup>e</sup> siècle d'accorder un minuscule chapiteau à chacune des colonnettes effilées pour marquer la présence d'une « colonne », on s'autorisa, plus tard, de faire retomber simplement les nervures des voûtes et des ogives sur la pile, l'accompagnant jusqu'à la base, sans l'intermédiaire ni d'un chapiteau ni d'un tailloir, et on le vit même s'insérer sans autre forme de passage dans le massif du pilier.

On peut considérer l'assimilation des formes anciennes dans le style gothique le plus accompli, c'est à dire le gothique franco-anglais, un peu comme une certaine crainte, on en dispose ensuite plus franchement et plus tard on les attire et les plie délibérément, à sa convenance; les formes à l'aspect vigoureux s'immatérialisent, la colonne s'élance et devint une perche d'une longueur arbitraire, et il n'en reste finalement qu'une moulure simplement linéaire, graphique et sans corps; tous les éléments sont dévalorisés, réduits à la même échelle et dispersés dans les surfa-

ce continues des verrières; l'individualité disparaît complètement et il n'en subsiste qu'une essence pour ainsi dire impersonnelle, c'est comme un retour à l'origine préhistorique.

#### IV

Le Nord couronne, par le style gothique, la série des premiers essais naïfs d'assimilation des formes antiques, et la victoire des tendances nordiques-préhistoriques semble complète. Mais à partir de cette étape, on ne peut plus avancer d'un seul pas, car lorsque toutes les formes, concrètes se dissolvent et se fondent dans un ensemble vague, on se trouve, à nouveau, en face de l'inarticulé, où manque toute expression précise. On avait donné, par cette évolution gothique, la démonstration qu'il était impossible de se passer des formes anciennes. L'époque autour de 1500, dans ses témoignages écrits et figurés, se présente comme une impasse douloureusement agitée, où la seule issue apparaît du côté de l'antiquité dont on chercha dès lors à se rapprocher volontairement et consciemment. Après une longue période de préparation renaît enfin la compréhension non pas de l'aspect historique de l'antiquité, mais plutôt des possibilités logiques et humaines qu'offraient les formes classiques.

Dans tous les domaines en voit s'éveiller l'intérêt vivant, clair et intelligent pour les réalités terrestres, que l'on s'était accoutumé à ne regarder que dans leurs relations avec la théologie. Ce sont les formes architecturales de l'antiquité qui symbolisent à nouveau ce sentiment des choses de l'intelligence et de la nature — car la notion de « nature » n'est, à ce moment pas encore opposée à « civilisation » et « intelligence » — des choses d'ici-bas et du présent. A son tour, le style gothique est voué au mépris que, par ailleurs l'humanisme voue aux spéculations de la scolastique, et l'Eglise elle-même est aussitôt obligée, afin de ne pas perdre le contact avec l'actualité, de prendre à son service les formes qu'elle sait pourtant appartenir au paganisme de par leur origine...

La Renaissance apporta au style gothique tardif ce qu'il cherchait sans le trouver dans sa propre essence : des formes vigoureuses, concrètes, de la réalité au lieu d'abstractions et de mythes; c'est pourquoi, la France et l'Allemagne s'emparèrent avec ardeur de ces formes renouvelées, qui offraient bien plus de possibilités d'expression et par lesquelles, en surplus, elles pouvaient manifester des différences nationales, bien plus librement d'ailleurs que par le style gothique.

Nous nous étendrions outre mesure, si nous tentions de décrire l'alternance continues des tendances consistant, l'une à dissocier la rigueur logique, l'autre à obéir à des règles précises, alternance dans laquelle les nations européennes se passent les rôles tour à tour.

Le style baroque menace, pour sa part, de diluer les formes classiques en un jeu plein de rêve, de lever toutes les obligations strictes en faveur de l'arbitraire; voilà qu'intervient à nouveau le classicisme avec ses formes pures, cette fois avec le caractère absolu, protestant, « naturel » — s'opposant à la splendeur des cours qui, à leur tour, affecteront la simplicité, l'allure bourgeoise, voire même républicaine. A côté du Baroque que la contre-réformation avait poussé au plus haut épanouissement, le classicisme

MANTEAUX DE SPORT  
PANTALONS  
EN FLANELLE GRISE  
SOUS-VETEMENTS  
PYJAMAS  
CHEMISES  
CRAVATES  
PANTOUFLES  
ROBES DE CHAMBRE  
PULL - OVER

VETEMENTS DE SAISON  
POUR HOMMES

**PURSLOW**

CONFECTION POUR HOMMES

IMMEUBLE DAVIS BRYAN - LE CAIRE

R.C. 71

**CHOCOLAT CACAO**  
**ROYAL**

**THE ROYAL CHOCOLATE WORKS OF EGYPT**



*Fournisseurs de*

**S.M. LE ROI FAROUK 1<sup>ER</sup> et DES ARMÉES  
EGYPTIENNES et ANGLAISES**

№ 1

PAPASTRATOS



*Cigarettes made of  
mild tobaccos, of  
the "Agrinion" type*

*22 cigarettes P.T. 6½*



PAPASTRATOS CIGARETTES

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"



accuse un caractère nettement profane, raisonné, éclairé; et il ne condamne pas moins les grâces du rococo et l'ampoulé du Baroque que la Renaissance ne méprisait le gothique. Pendant la Renaissance, c'était l'ampleur humaine et l'apparence claire puisées dans le répertoire classique qui contrastaient avec le style gothique, et cette fois c'est le coefficient de raison et de logique qui vient s'opposer à l'exubérance pathétique du Baroque. Pour la seconde fois les formes classiques apportent un correctif, faisant appel à la raison et au juste milieu humain pour stabiliser l'équilibre menacé.

## V

Où en sommes-nous aujourd'hui? Le classicisme du début du XIX<sup>e</sup>. siècle était l'expression d'une bourgeoisie consciente de sa valeur comme de ses limites, dont l'adhésion aux formes classiques correspondait à l'idéal d'une culture spirituelle très nette, manifestant l'appartenance à une société bien établie.

A la fin du siècle passé, cette bourgeoisie issue de l'époque des rationalistes, fait place aux spéculateurs empreints d'un matérialisme effrené et qui, dépourvus de toute espèce de scrupules intellectuels, firent de l'architecture, selon leurs instincts grossiers, quelque chose de brutal, de monstrueux, d'énorme. En effet, ces spéculateurs — que rien ne liait au passé — pouvaient se demander à juste titre ce qui les empêchait de se procurer à choix, pour leur bon argent, des tourelles gothiques et des voûtes mauresques à stalactites.

C'est ainsi que les formes classiques, après avoir été, autrefois, l'expression d'une certaine tenue spirituelle, furent abaissées au niveau de décors interchangeables parmi d'autres décors; dans ces circonstances, elles pouvaient tout au plus prétendre à une certaine universalité en face des formes nationales, néo-gothiques ou néo-Renaissance...

## VI

La génération actuelle des architectures voue tout le mépris dont elle est capable aux styles qu'on trimalle par habitude et qu'on varie inutilement, sans réfléchir; elle cherche de nouveau un terrain solide où les exigences véritables et les nécessités déterminent une expression hors de l'arbitraire.

On considère qu'une façade empruntée aux styles est non seulement superflue, mais condamnable, puisqu'elle masque les défauts d'un programme mal étudié. Ces objections sont saines et nécessaires; elles refusent d'admettre que l'architecture se pare d'une surface trompeuse et prétentieuse; mais elles ne représentent, en elles-mêmes, aucune attitude positive — c'est une mesure d'hygiène, qui ne résout nullement la question du programme; le danger subsiste que cette devise utilitaire ne crée, à son tour, une façade théorique, égarant la pensée sur la complexité des programmes. On devra peu à peu se rendre à l'évidence que ni «l'utilité» ni la «technique» ne sont des substances dont on puisse construire quoi que ce soit, mais des méthodes, par lesquelles on réalise des tâches qui sont d'un tout autre ressort.

La substance de l'architecture véritable c'est décidément l'homme, toujours l'homme, tel qu'il vit et tel qu'il pense; et il ne faut pas en exclure les aspirations esthétiques. Les théories actuelles de l'architec-

ture se sont enlisées dans des doctrines très néfastes qui sont gardées comme dans un parc réservé aux conceptions d'un matérialisme assez primitif qui, partout ailleurs, tend actuellement à disparaître...

Il est vrai qu'il est peu aisé d'édifier aujourd'hui une théorie valable parce que toute la structure sociale est ébranlée, mais si la théorie moderne ne réussit pas à établir une hiérarchie des valeurs en vue d'un avenir où les circonstances seront de nouveau stables, elles échouera, et d'autant plus sûrement qu'elle continuera à se considérer — ainsi qu'elle le fait jusqu'ici, comme d'ailleurs chaque système matérialiste se le doit — comme une formule définitive à l'abri des fluctuations du temps.

Il est grand temps que l'architecture moderne se préoccupe du domaine de l'esthétique plus qu'elle ne l'a fait jusqu'ici — non pas d'une manière sentimentale, mais avec cette belle objectivité qu'on lui voit vouer avec tant de bonheur au côté technique, de l'architecture.

Sur le plan technique, d'ailleurs, il n'y a plus de grandes découvertes à faire, et lorsque l'architecte-ingénieur se sera lassé de ses nouveaux jouets: le fer, le verre, le caoutchouc et les tubes lumineux, il devra se dire que son enthousiasme s'est égaré dans le domaine purement technique et que les vraies tâches sont celles qui comprennent l'homme dans les programmes architecturaux les plus variés, au lieu qu'il en soit banni par des solutions exclusives qu'on fait passer pour générales...

## VII

Lorsque les conditions sociales se seront stabilisées, automatiquement les programmes se préciseront; on distinguera d'un côté ceux de l'architecture monumentale, de l'autre ceux de l'architecture civile. Pour les premiers, qui peut-être sont rares, mais importants cependant, le langage des formes classiques redeviendra probablement actuel — non pas comme une reprise du classicisme, mais d'une manière bien plus fondamentale, qui comprendra toutes les innovations techniques et dont l'orientation dérivera de Le Corbusier... On se servira des formes grecques avec conscience et modération comme des signes d'une élévation réelle...

Pour les programmes civils, tout dépendra de la structure sociale de l'Etat, l'expression en sera peut-être tout aussi élevée, mais plus modérée; les accents démonstratifs qui sont hors de saison dans l'état chaotique où nous nous trouvons, se nuanceront aussitôt qu'ils pourront répondre aux aspirations d'une société bien ordonnée..

La saine sobriété du présent aura pour effet de purifier les formes classiques dont on a fait si longtemps un usage abusif et médiocre; celles-ci paraîtront renouvelées et désirables; bien que nous les considérions toujours comme taboues et intangibles, leur rôle dans l'architecture n'est pas terminé parce qu'elles redeviennent actuelles chaque fois que l'équilibre entre l'aspect logique et les aspirations humaines se dérange. Peut-être l'art grec pourra-t-il, dans un avenir prochain, remplir à nouveau sa mission, en conférant aux valeurs leur entière signification; expression et, à la fois, support d'un équilibre spirituel et social vers lequel nous devons tendre pour redevenir plus largement humains...

PETER MEYER



Le clocher du village

## LA JEUNE POÉSIE GRECQUE

Dés l'antiquité, c'est toujours de la fécondation de l'esprit grec par une civilisation étrangère que sont nées les oeuvres marquantes de l'hellénisme; que l'on songe au nouveau Testament et à la Patrologie, à l'hymnographie, dont le plus illustre représentant, Romanos, était un Syrien, à l'épopée de Digénis Acritas, née du contact des civilisations grecque et arabe, à la littérature crétoise des XVI<sup>e</sup>. et XVII<sup>e</sup>. siècles, qui ne firent guère qu'adapter des originaux italiens mais les imprégna profondément de culture et d'humanité helléniques et constitua la langue poétique de la Grèce moderne, à Solomos, le chantre de l'Indépendance, ce fut un facile poète italien avant d'être un grand poète grec, à Palamas enfin, qui, pour avoir compté Hugo, Goethe, Amiel, parmi ses «pères», n'en exprime pas moins si puissamment l'esprit de la Grèce à l'aube du XX<sup>e</sup>. siècle.

Bien entendu, les influences étrangères qui se sont exercées sur la littérature néo-grecque ne lui ont pas toutes été également favorables. C'est ainsi que les poètes qui ont subi l'envoûtement du symbolisme de la fin du siècle n'ont pas réussi à lui donner une expression originale, et que leurs brumes, leurs cygnes, leurs crépuscules restent articles d'importation. Au contraire, la poésie occidentale de l'après-guerre, la poésie française en particulier a disposé des poètes tels que Séféris, Antoniou, Elytis à se laisser pénétrer de manière immédiate par la nature, le milieu, dans lesquels ils ont grandi. En même temps, elle les incitait à se libérer du rythme oratoire, qui pendant toute une génération avait dominé la poésie grecque et contre lequel d'ailleurs avait réa-

gi déjà l'Alexandrin Cavafy, sans toujours, il est vrai, éviter l'écueil du prosaïsme. Cavafy, au reste, était un poète citadin, pour lequel la nature ne comptait guère, tandis que pour les jeunes poètes qui nous occupe la nature existe puissamment, certains aspects de la nature grecque tout au moins.

Il y a lieu en effet de distinguer deux Grèce, la Grèce continentale, et la Grèce maritime. La Grèce continentale est celle des cleftes, des pallicares, des bergers; c'est une Grèce avant tout épique. Pour simplifier, et malgré les malentendus auxquels peut prêter la juxtaposition de noms d'aussi inégale valeur, on pourrait dire que c'est la Grèce d'Hésiode, de Pindare, des chansons cleftiques, des Valaotitis, de Krystallis, de Palamas. La Grèce maritime, et surtout égéenne, est celle des îles roses, des périples, des amours sur la grève, c'est une Grèce plus particulièrement lyrique, la Grèce de Sapho, d'Anacréon, des chansons populaires érotiques, d'Elytis, de Séphéris, Homère, par l'Iliade et l'Odyssée, Solomos, il y a un siècle, Sikelianos de nos jours, représenteraient une synthèse naturelle de ces deux Grèce.

Les trois jeunes poètes auxquels nous restreignons notre étude ne s'apparentent donc pas seulement par le fait qu'ils publient dans la même revue «Ta Nea Grammata», qu'ils ont renoncé au vers régulier, à la rime et à la ponctuation traditionnelle. Ce qui les unit, c'est, malgré la grande diversité de leurs natures, l'inégalité manifeste de leurs dons, le fait que tous les trois sont des poètes de l'amour et de la mer.

Ici s'achèvent les oeuvres de la mer, les oeuvres

*Qui souriant nous éclairait.*

*Désormais j'aurai près de moi une cruche d'eau de*  
[Jouvence.

*J'aurai la forme d'un coup de vent libérateur*

*Ces tiennes mains où souffrira l'Amour*

*Cette tienne coquille où bruissera l'Égée.*

Comme Antoniou, Séphéris attire par la force de sa personnalité, comme Elytis, il sait trouver les correspondances les plus évocatrices entre son monde intérieur et le monde extérieur. Mais jamais, à lire ses vers, on n'a le sentiment d'artificiel et aussi de limité que donnent parfois ceux d'Elytis, jamais non plus l'expression ne le trahit comme il arrive pour Antoniou.

Ce n'est pas cependant qu'il n'ait subi diverses influences, qu'il n'ait évolué, et fort rapidement, de l'un de ses recueils à l'autre.

Le premier paru, Strophis, Tournant marque un « tournant » non seulement dans la poésie grecque, comme le notait avec une généreuse perspicacité le poète C. Palamas, mais aussi dans la vie de Séphéris. Deux vers empruntés au roman Crétois du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Érotocritos, servent de motto à la première partie du recueil :

*Tout est perdu pour moi, tout est bouleversé,  
Pour moi est recréée la nature des choses.*

Les poèmes de cette première partie sont groupés sous le titre de « Coquillages », qui caractérise parfaitement leurs dimensions menues, leur perfection technique, en même temps que le bruissement douloureux qui s'en dégage lorsqu'on en approche l'oreille. Le plus typique est peut-être celui qui s'intitule « Négation » :

*Sur le rivage secret  
blanc comme une colombe  
nous eûmes soif à midi  
mais l'eau était saumâtre.  
Dans le sable d'un blond pâle  
nous avions écrit son nom;  
ah! le joli souffle de vent  
comme il en effaça la trace.  
De quel âme, de quel élan,  
de quels désirs, de quelle ardeur  
nous avions pris la vie: erreur!  
et nous avons changé de vie.*

C'est le souvenir de cet amour, de cette séparation, par quoi le rythme du monde fut changé pour lui, qui inspira à Séphéris le plus long poème de ce premier recueil, le « Dit de l'Amour », une oeuvre quasi valérienne par la densité de sa pensée, la beauté de ses images et la perfection de sa forme. Quiconque a tenté de traduire Valéry dans une langue étrangère comprendra que nous renoncions à en donner une idée. D'ailleurs elle est d'un grain si serré, d'une si magistrale architecture, qu'il serait impossible d'en isoler une strophe.

Il en va de même d'ailleurs pour la « Citerne », publiée par Séphéris en 1935, et qui, par surcroît, est l'un de ses poèmes les plus obscurs. Un critique grec veut voir dans cette citerne,

*chaud repaire caché, qui thésaurise  
la plainte de chaque corps dans l'espace,  
la lutte avec la nuit, avec le jour,*

« le symbole architectural de la mort ». Peut-être se-

rait-ce plutôt une atmosphère que le poète a voulu évoquer, le « climat » de son âme, dès lors que le reflux a emporté loin de lui l'amour que le flux lui avait apporté.

*Mais la nuit ne peut croire au matin  
l'amour ne vit que pour tisser la mort  
ainsi, comme l'âme enfin libre,  
une citerne maîtresse de silence  
dans l'ardente cité.*

Abandonnant le vers traditionnel, c'est par la prose rythmée, à laquelle il s'était déjà essayé dans son premier recueil, que Séphéris depuis la « Citerne », s'est exclusivement exprimé, soit dans son dernier recueil intitulé « Mythistorima », soit dans les poèmes publiés dans les « Na Grammata », dont plusieurs sont d'ailleurs des marginalia du « Mythistorima », qui reste pour nous, à ce jour, l'oeuvre maîtresse de Séphéris. « Ce sont, écrit-il en tête de ce recueil, les deux composants de ce mot Mythistorima qui m'ont fait le choisir pour titre de ce travail : mythos, parce que j'ai employé de manière suffisamment évidente une mythologie déterminée; historia, parce que j'ai tenté d'exprimer, avec quelque suite, un état aussi indépendant de moi que les personnages d'un roman. » On sent assez que par l'ironie de cette dernière phrase, Séphéris entend défendre l'inviolabilité de son monde affectif. De fait, ce Mythistorima peut être considéré comme une sorte de journal où le poète aurait consigné ses états d'âme. Si, pour les exprimer, Séphéris recourt souvent à des mythes, aux mythes grecs en particulier, qu'on n'aille pas s'imaginer une poésie parnassienne encombrée de bibelots archaisants, naïades, centaures et lécythes. Aux yeux de Séphéris, cette mythologie n'a de sens qu pour autant qu'il y trouve l'expression des pensées, des sentiments suscités en lui par cette même terre de Grèce, ce même ciel, ces mêmes rivages, en sorte que l'histoire de l'hellénisme, le développement de la littérature grecque, en arrivent à se confondre pour lui avec l'histoire même de son héros.

Ainsi les Atrides, les Argonautes, Ulysse, Oreste, Astyanax, jouent le même rôle pour Séphéris qu'un platane au bord d'une source, qu'un pin agrippé à un rocher, que l'image du Christ charbonnée par un mendiant sur les dalles d'un trottoir londonien ou les souvenirs des Jeux d'eau de Ravel; ce lui sont autant de repères qui lui permettent de faire le point.

Ces indications sommaires, malgré leur insuffisance, permettons, pensons-nous, de percevoir certaines des harmonies qui vibrent dans les quelques poèmes du « Mythistorima » dont nous avons tenté la traduction française.

*Nous ne les avons pas connus  
c'était l'espoir en nous qui disait  
que nous les avions connus tout enfants.  
Peut-être les avions-nous vus deux fois puis ils  
[avaient pris la mer;  
chargements de charbon, chargements de grains, et  
[nos amis  
perdus derrière l'océan à jamais.  
L'aube nous trouve à côté de la lampe lasse  
dessinant, malhabiles et appliqués, sur le papier  
des navires, des gorgones ou des coquilles,*

de l'amour, écrit Séphéri en tête du dernier poème de son recueil le plus significatif, *Mythistorima*.

Et voici, d'Elytis, le dernier quatrain de l'un de ses plus récents poèmes «l'Age du glauque souvenir» :

*Désormais j'aurai près de moi une cruche d'eau de*  
[Jouvence

*J'aurai la forme d'un coup de vent libérateur*

*Ces tiennes mains où souffrira l'Amour*

*Cette tienne coquille où brisera l'Égée.*

Quant à Antoniou, capitaine au long cours qui a dépensé des années «sur une mer fleurie de voiles de retour», l'extrême réserve de son expression n'en laisse pas moins toujours entrevoir une figure féminine à l'origine comme au terme de ses voyages. Peut-être suis-je victime d'une vulgaire association d'idées déclanchées par le nom de «bouteilles à la mer», qu'il donne aux poèmes griffonnés sur une boîte de cigarettes pendant ses heures de loisirs : toujours est-il qu'Antoniou me paraît s'apparenter à Alfred de Vigny ? L'un et l'autre ont connu la grandeur et la servitude de leur profession :

*Dérivons encore à la cape!...*

*Sixième nouvel-an loin du foyer :*

*-- Il existe d'autres ports pour nous y envoyer,  
pourchasse d'un frêt dans les douze shellings  
du fleuve pour le Continent tu ne prendras jamais fin.*

*Sixième nouvel-an loin du foyer,  
tes lettres se sont entassées (j'en suis las)  
dans un tiroir : ne récris plus!*

*Dérivons encore à la cape...*

*Est-il encore d'autres ports pour nous attirer?*

*Un lit sur terre avec huit heures de sommeil,  
un bouquin le soir à lire tranquille  
dans un coin, comment y croire, ô mon ami?*

*Dérivons encore à la cape...*

Comme Vigny, Antoniou supporte avec stoïcisme la blessure d'un grand amour. Tous deux aussi, à côté de vers admirables, ont parfois des négligences, comme s'ils ne pouvaient se résoudre à voir dans la poésie, en même temps qu'une libération, un métier.

Il est exceptionnel qu'Antoniou parvienne à la perfection d'un poème tel que celui des *Mauvais Marchands*, perfection singulièrement compromise par une traduction :

*Hommes simples, Seigneur,*

*nous vendions des tissus,*

*(et notre âme*

*était le tissu qui ne trouva pas d'acheteur).*

*Dans le prix nous ne comptions pas la lisière*

*notre aune et notre mètre étaient exacts*

*jamais nous ne cédâmes les coupons à moitié prix :  
c'est là notre faute.*

*Nous n'avions que des marchandises de choix,*

*Pour vivre un petit coin nous suffisait*

*-- les choses de prix prennent peu de place sur terre --*

*En te servant de l'aune dont nous nous servions*

*mesure-nous ; nous n'avons pas fait prospérer nos*

[affaires

*Nous fûmes, Seigneur, de mauvais marchands.*

\*\*\*

Elytis est le plus jeune des trois poètes qui nous occupent. Né dans l'île de Lesbos, il vient de réunir en volume, sous le titre général d'«Orientations», les

poèmes que depuis cinq ans il avait publié dans diverses revues. Par ce titre, il a voulu marquer que lui-même était conscient d'une certaine hésitation dans sa démarche. Le «modernisme» de plusieurs de ses poèmes, «Orion», «Dionysos», a déjà vieilli : au contraire d'Antoniou et de Séphéris, toujours soucieux d'exprimer le plus avec les termes les plus simples, Elytis s'y laissait entraîner par la recherche du mot rare, des juxtapositions voyantes. Mais dans les «Jours sereins», dans les «Sporades», il retrouve sa vraie nature, en harmonie avec la nature qu'il chante. Et parmi les jeunes poètes grecs, trop souvent mélancoliques et prématurément vieillis, Elytis sait charmer par la jeunesse de ses vers. Quand ses émules s'attardent à chanter le crépuscule, il a, comme Rimbaud, «embrassé l'aube d'été», une aube rosée sur les flots de l'Égée.

*O jour adolescent, prime source de joie*

*Le myrte antique fait flotter son gonfanon*

*Les alouettes vont se dilater dans la lumière*

*Et un chant va planer en plein ciel*

*Semant à tous vents*

*Les grains d'or criblés de l'orge du feu*

*Libérant la beauté du monde.*

Après ce court poème, extrait des «Jours sereins», voici «l'Age du glauque souvenir» :

*Des olivettes et des vignes au loin jusqu'à la mer*

*Des barques rouges de pêcheurs plus loin jusqu'au*  
[souvenir

*Elytres d'or du mois d'août pendant la sieste*

*Mêlés d'algues et de coquillages? Et ce bateau.*

*Qu'on vient de mettre à l'eau, ce bateau vert qui lit  
encore dans les eaux paisibles du golfe : Dieu y  
pourvoira.*

*Les ans ont passé feuilles ou galets*

*Je me rappelle les enfants les marins qui parlaient*

*Teignant leurs voiles couleur de leur coeur*

*Ils chantaient les quatre points de l'horizon*

*Et avaient en leurs poitrines des vents du nord des-*  
[sinés.

*Que cherchais-je lorsque tu parus fardée par le lever*  
[du jour

*Avec l'âge de la mer dans les yeux*

*La santé du soleil dans ton corps -- que cherchais-je*

*Dans les profondeurs des grottes marines aux vastes*  
[rêves

*Où le vent faisait écumer ses sentiments*

*Un vent glauque inconnu gravant en ma poitrine son*  
[emblème marin.

*Le sable entre les doigts je fermais les doigts*

*Le sable dans les yeux je crispais les doigts*

*La souffrance était là*

*Je me rappelle on était en avril quand je sentis pour  
la première fois ton poids humain*

*Ton corps humain de péché et de boue.*

*Comme à notre premier jour sur terre*

*On fêtait les amaryllis -- Mais tu souffrais, je m'en*  
[souviens

*Une morsure profonde aux lèvres*

*Un ongle enfoncé profond dans la peau là où le*  
[temps se marque pour toujours.

*Alors je te quittai*

*Un grand soufflé de vent emporta les maisons blan-*  
[ches

*Et les blancs sentiments lavés de frais jusqu'au ciel*

au soir tombant nous descendons vers le fleuve  
parce qu'il nous montre la route de la mer  
et nous passons nos nuits dans des sous-sols qui sen-  
[tent le goudron.

Nos amis sont partis

peut-être ne les avions-nous jamais vus,  
où les avions-nous rencontrés quand le sommeil en-  
[core

nous faisait tout proches de la vague qui respire,  
peut-être que nous les cherchons parce que nous  
[cherchons l'autre vie  
par-delà les statues.

Le jardin avec ses jets d'eau sous la pluie  
tu ne le verras que de la fenêtre basse  
derrière la vitre trouble. Ta chambre  
ne sera éclairée que par la flamme du foyer  
et parfois, durant les longs éclairs, on verra  
les rides de ton front, mon vieil Ami.

Le jardin avec ses jets d'eau qui était sous tes doigts  
un rythme de l'autre vie, hors des mambres  
brisés et des tragiques colonnes,  
une danse au milieu des lauriers  
près des carrières nouvelles,

un verre trouble l'aura retranché de tes jours.  
Tu ne respireras : la terre et la sève des marbres  
s'élançeront de ta mémoire pour frapper  
sur cette vitre que frappe la pluie  
du monde extérieur.

Que cherchent donc nos âmes à voyager  
sur le pont de bateaux dégradés  
accolées à des femmes jaunes, à des enfants qui pleu-  
[rent

sans trouver d'oubli ni avec les poissons volants  
ni avec les étoiles que désigne la pointe des mats?  
Usées par les disques des gramophones  
liées malgré elles à d'inexistants pèlerinages  
murmurant des pensées tronquées de langues étran-  
[gères.

\*\*\*

Que cherchent donc nos âmes à voyager  
sur ces radeaux pourris  
de port en port?  
déplaçant des pierres brisées, respirant  
l'arôme des pins plus difficilement chaque jour,  
nageant sur les eaux de cette mer  
puis de cette autre mer,  
sans contact  
sans hommes  
dans une patrie qui n'est plus la nôtre,  
ni la vôtre.

Nous le savions, les îles étaient belles  
quelque part près du lieu où nous tâtonnons,  
un peu plus bas ou un peu plus haut.  
à une infime distance.

\*\*\*

Notre pays est clos, tout en montagnes  
qui ont pour toit le ciel bas jour et nuit.  
Nous n'avons pas de fleuves, pas de puits, pas de  
[sources,  
rien que quelques citernes, vides aussi, qui réson-  
[nent et que nous adorons;  
son creux stagnant, semblable à notre solitude  
semblable à notre amour, et semblable à nos corps,  
Il nous paraît étrange d'avoir pu bâtir un jour  
nos maisons, nos huttes, nos étables,  
Et nos noces, les fraîches couronnes et les doigts

sont des énigmes insolubles pour notre âme.  
Comment sont nés, comment ont grandi nos enfants?  
Le lieu où nous vivons est clos. Il est fermé  
par les deux noires Symplégades. Dans les ports  
quand nous descendons le dimanche respirer  
nous voyons s'éclairer au couchant  
des bois brisés de voyages inachevés  
et des corps qui ne savent plus comment aimer.

ASTYANAX

Ores où tu vas partir prends avec toi l'enfant  
qui a vu la lumière sous ce platane,  
un jour où sonnaient les trompettes et brillaient les  
[armes  
et les chevaux mouillés de sueur se penchaient pour  
[atteindre

la verte surface de l'eau  
dans le bassin, les narines humides.

Les oliviers avec les rides de nos pères,  
les rochers avec la sagesse de nos pères,  
et le sang de notre frère vivace sur la terre  
étaient une joie forte, une riche ordonnance  
pour les âmes qui connaissaient leur prière.

Ores où tu vas partir, ores où le jour point  
de l'échéance, ores où nul ne sait  
qui sera sa victime et comme il finira,  
prend avec toi l'enfant qui a vu le jour  
sous les feuilles de ce platane  
enseigne-lui à comprendre les arbres.

\*\*\*

Un temps encore  
nous verrons fleurir les amandiers,  
les marbres briller au soleil,  
ondoyer la mer,  
un temps encore,  
pour nous élever encore plus haut.

\*\*\*

Ici s'achèvent les oeuvres de la mer, les oeuvres de  
[l'amour,  
Ceux qui vivront un jour là où nous finissons,  
si dans leur mémoire le sang noircit et déborde,  
qu'ils ne nous oublient pas, faibles âmes, dans les  
[asphodèles,  
qu'ils tournent vers l'Erèbe les têtes des victimes,  
et nous qui n'avions rien nous leur enseignerons le  
[calme.

SAMUEL BAUD-BOVY

## BYRON

Divin poète, la Parque t'a arraché  
des rivages de l'humide Albion  
pour offrir ton amour encensé  
à la contrée qui ne baisse pas le front.

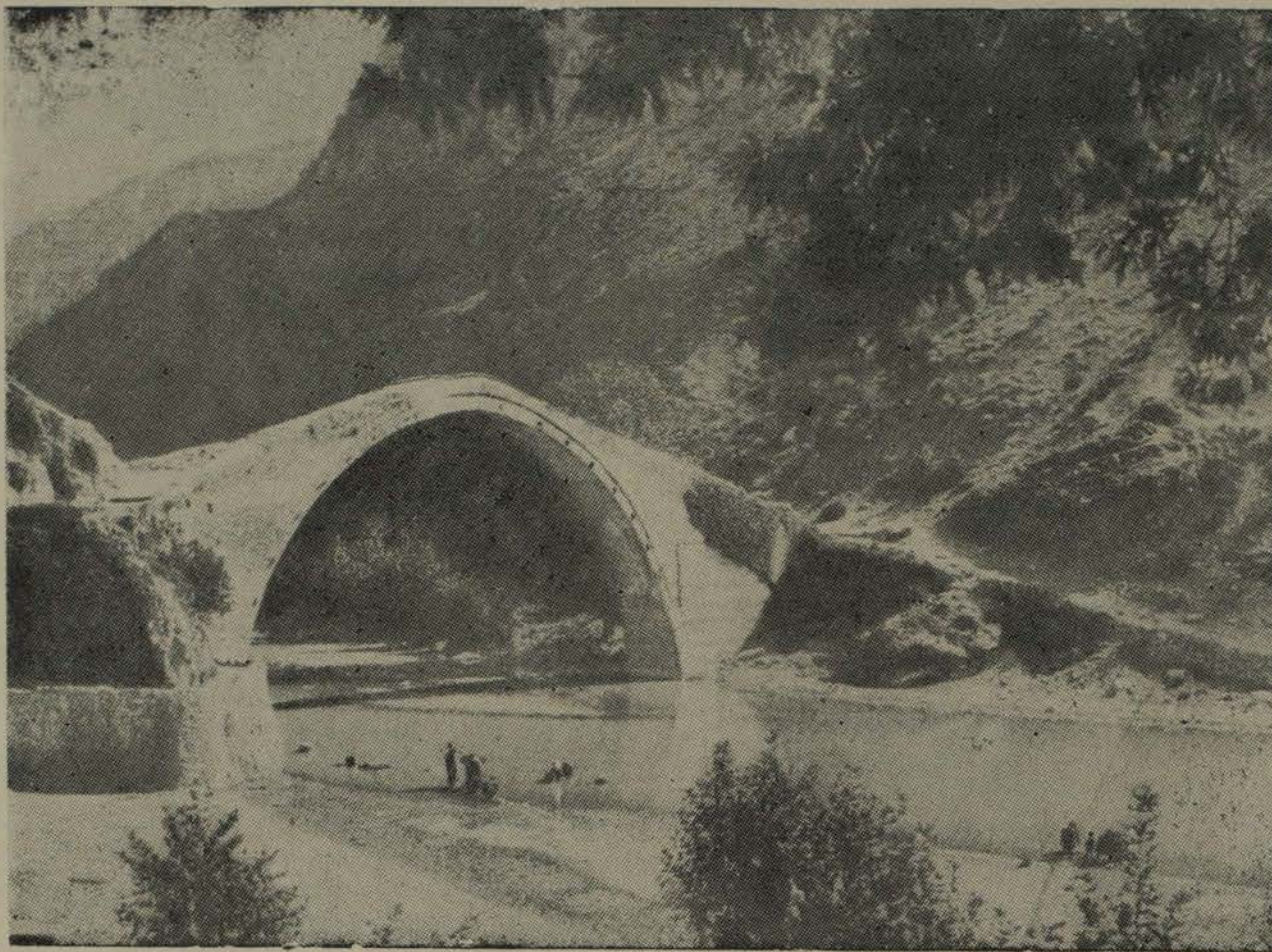
Et tu montas bien haut sur l'Hélicon  
pour sanctifier ta lyre aux sons altiers.  
De la lutte inégale à elle la fière chanson,  
Là, tout bas, près des paludes salés.

A tes accents frémissent les forêts  
de Roumélie; un souffle vivifiant  
se répandit dans Missolonghi assiégé.

Mais si de la vie un feu consumant  
arrêta ton épanouissement fécond,  
pour nous ton souvenir gloire sans nom.

C. N. CONSTANTINIDIS

(Traduit par Filitsa Vlahli)



Le Pont d'Arta

# LE DICTATEUR

par Platon

Quand le chef du peuple, assuré de l'obéissance absolue de la multitude, ne sait point s'abstenir du sang des hommes de sa tribu, mais les accusant injustement, selon le procédé favori de ses pareils, et les traînant devant les tribunaux, se souille de crimes en leur faisant ôter la vie, quand, d'une langue et d'une bouche impies, il goûte le sang de sa race, exile et tue, tout en laissant entrevoir la suppression des dettes et un nouveau partage des terres, alors, est-ce qu'un tel homme ne doit pas nécessairement, et comme par une loi du destin, périr de la main de ses ennemis, ou se faire tyran, et d'homme devenir loup?

*Il y a grande nécessité, répondit Glaucon.*

Voilà donc, repris-je (Socrate), l'homme qui fomenta la sédition contre les riches.

*Oui.*

Or, si après avoir été chassé, il revient malgré ses ennemis, ne revient-il pas tyran achevé?

*Evidemment.*

Mais si les riches ne peuvent le chasser, ni provoquer sa perte en le brouillant avec le peuple, ils complotent de le faire périr en secret, de mort violente.

*Oui, dit-il cela ne manque guère d'arriver.*

C'est en pareille conjecture que tous les ambitieux qui en sont venus là inventent la fameuse re-

quête du tyran, qui consiste à demander au peuple des gardes de corps pour lui conserver son défenseur.

*Oui vraiment.*

Et le peuple en accorde, car s'il craint pour son défenseur, il est plein d'assurance pour lui-même.

*Sans doute.*

Mais quand un homme riche et par là-même suspect d'être l'ennemi du peuple voit cela, alors, ô camarade, il prend le parti que l'oracle conseillait à Crésus, et

*«Le long de l'Hermos au lit caillouteux il fuit, n'ayant souci d'être traité de lâche.»*

Et aussi bien n'aurait-il pas à craindre ce reproche deux fois!

Et s'il est pris dans sa fuite, j'imagine qu'il est mis à mort.

*Inévitablement.*

Quant à ce protecteur du peuple, il est évident qu'il ne gît point à terre.

*«de son grand corps couvrant un grand espace»;* au contraire, après avoir abattu de nombreux rivaux il s'est dressé sur le char de la cité, et de protecteur il est devenu tyran accompli.

*Ne fallait-il pas s'y attendre?*

Examinons maintenant, repris-je, le bonheur de cet homme et de la cité où s'est formé un semblable mortel.

*Parfaitement, dit-il, examinons.*

Dans les premiers jours, il sourit et fait bon accueil à tous ceux qu'il rencontre, déclare qu'il n'est pas un tyran, promet beaucoup en particulier et en public, remet des dettes, partage des terres au peuple et à ses favoris, et affecte d'être doux et affable envers tous, n'est-ce pas?

*Il le faut bien, répondit-il.*

Mais quand il s'est débarrassé de ses ennemis du dehors, en traitant avec les uns, en ruinant les autres, et qu'il est tranquille de ce côté, il commence toujours par susciter des guerres, pour que le peuple ait besoin d'un chef.

*C'est naturel.*

Et aussi pour que les citoyens, appauvris par les impôts, soient obligés de songer à leurs besoins quotidiens, et conspirent moins contre lui.

*Evidemment.*

Et si certains ont l'esprit trop libre pour lui permettre de commander, il trouve dans la guerre, je pense, un prétexte de les perdre, en les livrant aux coups de l'ennemi. Pour toutes ces raisons, il est inévitable qu'un tyran fomenté toujours la guerre.

*Inévitable.*

Mais ce faisant, il se rend de plus en plus odieux aux citoyens.

*Comment non?*

Et n'arrive-t-il pas que, parmi ceux qui ont contribué à son élévation, et qui ont de l'influence, plusieurs parlent librement soit devant lui, soit entre eux, et critiquent ce qui se passe — du moins les plus courageux?

*C'est vraisemblable.*

Il faut donc que le tyran s'en défasse, s'il veut rester le maître, et qu'il en vienne à ne laisser, parmi ses amis comme parmi ses ennemis, aucun homme de quelque valeur.

*C'est évident.*

D'un oeil pénétrant il doit discerner ceux qui ont du courage, de la grandeur d'âme, de la prudence, des richesses; et tel est son bonheur qu'il est réduit, bon gré mal gré, à leur faire la guerre à tous, et à leur tendre des pièges jusqu'à ce qu'il en ait purgé l'Etat!

*Belle manière de le purger!*

Oui, dis-je, elle est à l'opposé de celle qu'emploient les médecins pour purger le corps; ceux-ci en effet font disparaître ce qu'il y a de mauvais et laissent ce qu'il y a de bon: lui fait le contraire.

*Il est contraint, s'il veut conserver le pouvoir.*

Le voilà donc lié par une bienheureuse nécessité, qui l'oblige à vivre avec des gens méprisables ou à renoncer à la vie!

\* \* \*

Or, avec ce naturel que nous avons décrit, plein de craintes et de désirs de toute espèce, n'est-ce pas dans une prison semblable qu'est enchaîné le tyran? Bien que son âme soit gourmande, il est le seul dans la cité qui ne puisse voyager nulle part, ni aller voir ce qui excite la curiosité des hommes libres. Il vit la plupart du temps enfermé dans sa maison comme une femme, enviant les citoyens qui voyagent au dehors et vont voir quelque belle chose.

*Oui vraiment.*

Ainsi donc, il récolte en surplus de tels maux,

l'homme mal gouverné en lui-même, celui que tantôt tu jugeais le plus malheureux de tous, le tyranique, lorsqu'il ne passe point sa vie dans une condition privée, mais se trouve contraint par quelque coup du sort d'exercer une tyrannie, et que, tout impuissant qu'il est à se maîtriser lui-même, il entreprend de commander aux autres: semblable à un malade n'ayant point la maîtrise de son corps qui, au lieu de mener une existence retirée, serait forcé de passer sa vie à se mesurer avec les autres et à lutter dans les concours publics.

*Ta comparaison est d'une exactitude frappante. Socrate.*

Or donc, mon cher Glaucon, n'est-ce pas là le comble du malheur? et celui qui exerce une tyrannie ne mène-t-il pas une vie plus pénible encore que celui qui, à ton jugement, menait la vie la plus pénible?

*Si, certainement.*

Ainsi, en vérité, et quoi qu'en pensent certaines gens, le véritable tyran est un véritable esclave, condamné à une bassesse et à une servitude extrêmes, et le flatteur des hommes les plus pervers; ne pouvant, d'aucune façon, satisfaire ses désirs, il apparaît dépourvu d'une foule de choses, et pauvre, en vérité, à celui qui sait voir le fond de son âme; il passe sa vie dans une frayeur continuelle, en proie à des convulsions et à des douleurs, s'il est vrai que sa condition ressemble à celle de la cité qu'il gouverne. Mais elle y ressemble, n'est-ce pas?

*Et beaucoup, dit-il.*

Mais, outre ces maux, ne faut-il pas attribuer encore à cet homme ceux dont nous avons parlé précédemment, à savoir que c'est pour lui une nécessité d'être, et par l'exercice du pouvoir de devenir bien plus qu'auparavant, envieux, perfide, injuste, sans amis, impie, hôte et nourricier de tous les vices: tout ce par quoi il est le plus malheureux des hommes et rend semblables à lui ceux qui l'approchent?

PLATON

(Traduit par E. Chambry)

## VERS L'ACROPOLE

*Nous venions de Corinthe au long du golfe bleu.  
Et dagrestes senteurs, chaste présent d'un dieu,  
Se mêlaient au frisson des pins dans la lumière.  
La Mer au soleil jeune adressait sa prière  
Doucement murmurée. Et dans le jour profond  
Déjà se devinait la merveille d'Athènes  
Soudain, vers l'Acropole blanche, encor lointaine,  
Sur Pégase je vis bondir Bellérophon,  
Le Héros pur! Et je voulus sauter en croupe:  
Le souffle me manqua: je ployai les genoux,  
Comme un qui des grands dieux veut fléchir le cour-  
(roux...  
Prenez-moi, servante d'Athéna, dans votre troupe,  
Afin que la Déesse au radieux sourcil  
Sois douce à ma faiblesse autant qu'à mon souci!*

PHILÉAS LEBESGUE

*LA REINE. ... Quel fut, pour les flottes, le signal de l'attaque? Dis-moi qui entama la lutte: les Grecs? ou mon fils, s'assurant au nombre de ses vaisseaux?*

*LE MESSAGER. ... Ce qui commença, maîtresse, toute notre infortune, ce fut un génie vengeur, un dieu méchant, surgi je ne sais d'où. Un Grec vint en effet de l'armée athénienne dire à ton fils Xerxès que, sitôt tombées les ténèbres de la sombre nuit, les Grecs n'attendraient pas d'avantage et, se précipitant sur les bancs de leurs nefs, chercheraient leur salut, chacun de son côté, dans une fuite furtive. A peine l'eut-il entendu, que, sans soupçonner là une ruse de Grec ni la jalousie des dieux, Xerxès à tous ses chefs d'escadre déclare ceci: quand le soleil aura cessé d'échauffer la terre de ses rayons et que l'ombre aura pris possession de l'éther sacré, ils disposeront le gros de leurs navires sur trois rangs, pour garder les issues et les passes grondantes, tandis que d'autres, l'enveloppant, bloqueront l'île d'Ajax; car si les Grecs échappent à la male mort et trouvent sur la mer une voie d'évasion furtive, tous auront la tête tranchée: ainsi en ordonne le Roi. Un coeur trop confiant lui dictait ces mots: il ignorait l'avenir que lui menageaient les dieux! Eux, sans désordre, l'âme docile, préparent leur repas; chaque marin lie sa rame au tolet qui la soutiendra; et à l'heure où s'est éteint la clarté du jour et où se lève la nuit, tous les maîtres de rames montent dans leurs vaisseaux ainsi que tous les hommes d'armes. D'un banc à l'autre, on s'encourage sur chaque vaisseau long. Chacun vogue à son rang, et, la nuit entière les chefs de la flotte font croiser toute l'armée navale. La nuit se passe sans que la flotte grecque tente de sortie furtive. Mais, quand le jour aux blancs coursiers épand sa clarté sur la terre, voici que, sonore, une clameur s'élève du côté des Grecs, modulée comme un hymne, cependant que l'écho des rochers de l'île en répète l'éclat. Et la terreur alors saisit tous les barbares, déçus dans leur attente; car ce n'était pas pour fuir que les Grecs entonnaient ce péan solonnel, mais bien pour marcher au combat, pleins de valeureuse assurance; et les appels de la trompette embrasaient toute leur ligne. Aussitôt les rames bruyantes, tombant avec ensemble, frappent l'eau profonde avec cadence, et tous bientôt apparaissent en pleine vue. L'aile droite, alignée, marchait la première, en bon ordre. Puis la flotte entière se dégage et s'avance, et l'on pouvait alors entendre, tout proche, un immense appel: Allez, enfants des Grecs, délivrez la patrie, délivrez vos enfants et vos femmes, les sanctuaires des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux: c'est la lutte suprême! Et voici que de notre côté un bourdonnement en langue perse leur répond; ce n'est plus le moment de tarder. Vaisseaux contre vaisseaux heurtent déjà leurs étraves de bronze. Un navire grec a donné le signal de l'abordage: il tranche l'aplustre d'un bâtiment phénicien. Les autres mettent chacun le cap sur un autre adversaire. L'afflux des vaisseaux perses d'abord résistait; mais leur multitude s'amassant dans une passe étroite, où ils ne peuvent se prêter secours et s'abordent les uns les autres en choquant leurs faces de bronze, ils voient se briser l'appareil de leurs rames, et, alors, les trières grecques adroitement les enveloppent, les frappent; les coques se renversent; mer disparaît toute sous un amas d'épaves, de cadavres sanglants; rivages, écueils sont chargés de morts, et une fuite désordonnée emporte à toutes rames ce qui reste de vaisseaux barbares... tandis que les Grecs, comme s'il s'agissait de thones, de poissons vidés du filet, frappent, assomment, avec des débris de rames, de fragments d'épaves! Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la mer au large, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage vient tout arrêter! Quant à la somme de nos pertes, quand je prendrais dix jours pour en dresser le compte, je ne saurais l'établir. Jamais, sache-le, jamais en un seul jour n'a péri nombre d'hommes.*

*LA REINE. ... Hélas! quel océan de maux a débordé sur les Perses et sur toute la race barbare!*

ESCHYLE

Eschyle

## LA BATAILLE DE SALAMINE

Traduit par Paul Mason

### NON-INTERVENTION?

Athéniens, vous avez été souvent en guerre, tantôt avec des démocraties, tantôt avec des oligarchies. Cela, vous le savez aussi bien que moi. Mais quant aux motifs de ces conflits avec les unes ou les autres, aucun de vous peut-être n'y réfléchit. Quels sont-ils donc? Aux démocraties vous faites la guerre soit pour des intérêts privés qu'on n'a pu régler par les arrangements publics, soit pour une portion de territoire, ou de frontières, soit encore pour des rivalités ou pour la suprématie. Aux oligarchies, vous ne la faites pour aucun de ces motifs, mais pour la défense de la constitution et pour la liberté. Et cela est si vrai qu'il vaudrait mieux pour vous, je ne crains pas de le dire, avoir comme ennemis tous les Grecs organisés en démocraties que de les avoir pour amis, s'ils étaient sous le régime oligarchique. Car, s'ils étaient libres, vous n'auriez pas de peine à faire la paix avec eux dès que vous le voudriez, tandis que, sous un régime oligarchique, leur amitié même ne me paraîtrait rien moins que sûre. Non, il n'est pas possible qu'un Etat oligarchique ait de la sympathie pour le peuple, ni ceux qui veulent dominer pour ceux qui entendent vivre dans l'égalité.

Aussi c'est un sujet d'étonnement pour moi, qu'en un temps où l'oligarchie règne à Chios et à Mytilène, où les Rhodiens, et je pourrais dire presque toutes les cités, sont entraînés vers cet état d'asservissement, aucun de vous ne paraisse sentir que notre constitution elle-même est en danger, aucun ne se dise qu'une coalition d'oligarchies, si elle vient à se former, ne laissera pas le peuple maître chez nous. Ah! ils savent trop bien que nous sommes, nous seuls, ceux qui rétablissent partout la liberté; et ce qui est pour eux une menace est par là même ce qu'ils voudront détruire. Donc lorsque d'autre lèsent tel ou tel, il faut les regarder comme



Platon

## LA REPUBLIQUE

(extrait)

les ennemis de leurs victimes seulement; mais ceux qui renversent les démocraties pour y substituer l'oligarchie, ceux-là, croyez-moi, ce sont les ennemis de tous ceux qui veulent la liberté. Et alors la justice exige, Athéniens, qu'étant vous-mêmes une démocratie, vous ayez à l'égard des peuples opprimés les mêmes sentiments que vous désireriez rencontrer chez les autres, si par un malheur — puissent les dieux nous en préserver! — pareil sort était le vôtre. C'est pourquoi, si quelqu'un allègue que les Rhodiens n'ont que ce qu'ils méritent, je dis que le moment est mal choisi pour s'en réjouir. Le devoir de ceux qui sont heureux est de montrer qu'ils ont à cœur de faire tout le bien possible aux malheureux, puisque après tout l'avenir est incertain pour tous les hommes.

\*\*\*

Je pense que nous avons le droit pour nous en rétablissant à Rhodes la démocratie. Mais quand même nous ne l'aurions pas, j'estime, en considérant ce que font ceux-ci, que je devrais tout de même vous le conseiller. Pourquoi? Oh! parce que sans doute, Athéniens, si tout le monde voulait ce qui est juste, nous devrions rougir d'être les seuls à ne pas le vouloir; mais quand tous les autres s'apprentent à enfreindre la justice, être seuls à mettre en avant des raisons de droit pour ne rien entreprendre, ce n'est plus de l'honnêteté, je le déclare, c'est de la lâcheté. Car le droit, je ne le vois que trop, tous le déterminent d'après ce qu'ils peuvent actuellement.

\*\*\*

Mon avis, en somme, est que vous preniez en mains vigoureusement l'affaire présente et que vous agissiez d'une manière digne de la République, en vous rappelant quelle satisfaction vous éprouvez lorsqu'on loue devant vous vos ancêtres, lorsqu'on énumère leurs actions, lorsqu'on commémore leurs trophées. Dites-vous donc que, ces trophées, vos ancêtres les ont érigés, non pas pour que vous les contempriez avec admiration, mais que vous imitiez les vertus de ceux qui les ont érigés.

DEMOSTHENE

(Trad. par Maurice Croiset)

Je vais tâcher de t'expliquer ce que je pense. A mesure que je vais distinguer les choses que je crois propres à élever l'âme de celles qui ne le sont pas, considère successivement le même objet que moi; puis accorde ou nie, selon que tu te jugeras à propos; nous verrons mieux par là si la chose est telle que j'imaginai. — Parle. — Veux-tu s'il n'est pas vrai que, parmi les choses sensibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter son attention parce que les sens en sont juges compétents; tandis que les autres obligent l'entendement à réfléchir, parce que les sens n'en sauraient porter un jugement sain. — Tu parles sans doute des objets aperçus dans le lointain et des esquisses? — Tu n'as pas bien compris ce que je veux dire. — De quoi veux-tu donc parler? — Par les objets qui n'invitent pas l'âme à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même temps deux sensations contraires; et par objets qui invitent l'âme à réfléchir, j'entends ceux qui font naître deux sensations opposées, lorsque le rapport des sens ne dit pas plutôt que c'est telle chose que telle autre chose opposée, soit que l'objet frappe les sens de près ou de loin. Pour te faire mieux comprendre ma pensée, voilà trois doigts; le petit, le suivant et celui du milieu. — Fort bien. — Conçois que je les suppose vus de près; puis fais avec moi cette observation. — Quelle observation? — Chacun d'eux nous paraît également un doigt; peu importe à cet égard qu'on le voit au milieu ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, et ainsi du reste. Rien de tout cela n'oblige l'âme à demander à l'entendement ce que c'est un doigt; car jamais la vue n'a témoigné en même temps qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt. — Non sans doute. — J'ai donc raison de dire qu'en ce cas rien n'existe ni ne réveille l'entendement. — Oui.

— Mais quoi! la vue juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petitesse de ces doigts? Lui est-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité? J'en dis autant de la grosseur et de la finesse, de la mollesse et de la dureté au toucher. En général, le rapport des sens sur tous ces points est-il bien exact? N'est-ce pas ceci plutôt que fait chacun d'eux? Le sens destiné à juger de ce qui est dur ne peut le faire qu'après avoir jugé de ce qui est mou, et il rapporte à l'âme que le corps qui l'affecte est en même temps dur et mou. — Cela est ainsi. — N'est-il pas inévitable alors que l'âme soit embarrassée de ce rapport du toucher qui lui dit que la même chose est dure et molle? La sensation de la pesanteur et de la légèreté ne jette-t-elle point aussi l'âme dans de pareilles incertitudes sur nature de la pesanteur et de la légèreté, lorsque la même sensation lui dit que le même corps est pesant ou léger? — De pareils témoignages doivent sembler bien étranges à l'âme, et demandent un sérieux examen de sa part. — Ce n'est donc pas sans raison que l'âme, appelant alors à son secours l'entendement et la réflexion, tâche d'examiner si chacun de ces témoignages porte sur une seule chose ou sur deux. — Non sans doute. — Et si elle juge que ce sont deux choses, chacune d'elles lui paraîtra une et distincte de l'autre. — Oui. — Si donc chacune d'elles lui paraît une, et l'une et l'autre deux elle les concevra toutes deux à part; car si elle les concevait comme n'étant pas séparées, ce ne serait plus la conception de deux choses, mais d'une seule. Fort bien.

— La vue, disons-nous, aperçoit la grandeur et la petitesse, non comme deux choses séparées, mais comme des choses confondues ensemble: n'est-ce pas? — Oui. — Et pour démêler cette sensation confuse, l'entendement, faisant le contraire de la vue, est contraint de considérer la grandeur et la petitesse non plus confondues, mais distinctes l'une de l'autre. — Cela est vrai. — Ainsi, voilà ce qui nous fait naître la pensée de nous demander à nous-mêmes ce que c'est que grandeur et petitesse. — Oui. — C'est aussi pour cela que nous avons distingué quelque chose de visible et quelque chose d'intelligible. — Fort bien. — Voilà ce que je voulais te faire entendre lorsque je disais que, parmi les objets sensibles, les uns excitent l'âme à la réflexion, désignant par là ceux qui produisent à la fois deux sensations contraires; les autres n'invitent point l'esprit à réfléchir parce qu'ils ne font naître qu'en sensation. — Je comprends à présent, et je pense comme toi. PLATON

# L'EPOPÉE HELLÈNE

Nul n'ignore que Mussolini, malgré ses assurances officielles de loyauté et l'affirmation de son attachement à la paix dans les Balkans, organisait en secret (quel secret peut être gardé de préparatifs d'une telle envergure) une forte armée en Albanie pour ses desseins impérialistes.

C'est pourquoi, lorsque le 28 octobre 1940 l'Italie fasciste attaqua par surprise la Grèce, on supposait avec regrets une victoire foudroyante de l'armée fasciste dont le nombre et l'armement mécanisé étaient hors de proportion avec ceux de l'armée grecque.

Bien avant la campagne tout avait été préparé minutieusement à Rome pour l'entrée triomphale du Duce à Athènes. Un cheval blanc d'une rare beauté avait été amené à Koritza en Albanie et y attendait en vain dans les écuries du Consulat italien le moment d'avoir l'honneur de porter le Duce à travers les rues de la Capitale grecque.

Les fascistes avaient tout prévu au point de vue des armements pour se livrer à leur agression, mais ce qui avait échappé à leur calcul était la valeur morale qui manquait à leurs soldats et qui, au contraire, devait animer le soldat grec, de sorte que l'opérette italienne projetée se transforma en épopée grecque.

Jamais un pays ne s'est auréolé de gloire comme la Grèce au cours de son épopée de six mois de lutte en Epire et en Albanie, et jamais injustice ne provoqua une indignation pareille à celle que suscita l'Allemagne en attaquant la Grèce pour sauver son alliée défaillante et dont le prestige était complètement ébranlé.

La victorieuse résistance grecque suscita dans le monde un tel enthousiasme et une telle surprise que souvent on parla d'un miracle grec. C'est connaître imparfaitement la Grèce que de parler d'un miracle. Le peuple grec, en réalité, ne cessait jamais de donner au monde des exemples d'héroïsme et d'humanisme, ne faisant que continuer sa longue tradition où s'inscrit son culte pour la beauté qu'elle soit plastique, intellectuelle ou morale.

Tout le monde sait en effet que les Grecs accomplirent au cours de leur histoire de nombreux faits extraordinaires. Sans remonter à la Grèce antique qui avait atteint les plus hauts sommets de la Raison, de la Pensée et des Arts, éclairant depuis lors la marche de l'humanité, sans rappeler les Thermopyles et Salamine — victoires des plus nobles et des plus héroïques — souvenons-nous de la lutte que le peuple Grec fit pour gagner son indépendance, ainsi que des luttes qu'il soutint par la suite pour réaliser ses aspirations nationales.

Il ne faut pas oublier qu'Homère, Solon, Socrate, Platon, Périclès, Aris-

tote, Phydias, Praxitèle, Hippocrate, Archimède et tant d'autres génies sont les représentants authentiques de cette Grèce et que leurs oeuvres qui ne cessent d'émouvoir le monde sont le fruit de cette civilisation.

Il n'y a donc pas de miracle grec. Il ne faut y voir que le résultat de leurs vertus et de leur génie.

La Grèce comme la Yougoslavie passera assurément par un long chemin de martyre. L'écho de la fière résistance du peuple ensanglanté nous parvient des montagnes et des mers d'en face.

La bataille de Grèce comme celle de Yougoslavie sont les épisodes du drame engendré par le nazisme. Hitler forge les armes, ravage les plaines, écrase les forteresses, détruit les villes ouvertes et s'installe sur les ruines pour chanter son chant de mort. Il répand ses troupes et traverse l'Europe escorté dans son voyage funèbre par son équipe de bourreaux. Cependant, malgré toutes les victoires militaires et malgré l'occupation temporaire des pays de l'Europe, les peuples repoussent toute influence politique et morale du nazisme car leur conscience échappe au pouvoir brutal des armes de l'Allemand.

Toutes les armes formidables qu'Hitler a forgées pour conquérir l'Europe et le monde ne pourront jamais tuer l'esprit de résistance des nations libres. Celui-ci représente le ressort de l'Armée invisible qui se prépare pour le coup décisif qui sera donné aux «puissances de la force brutale» par les «puissances de la force morale». Cette lutte gigantesque a commencé à peine. Elle atteindra son point culminant au printemps prochain lorsque les Alliés assèneront à l'Axe les coups les plus durs qui précipiteront sa chute.

Ni victoire ni défaite ne peuvent entamer en rien la grandeur de la Grèce. Héritière d'un glorieux passé dont elle est en tout point digne, la Grèce a montré de nos jours les mêmes qualités qui honoraient l'antique Hellade: patriotisme, esprit civique, discipline et intelligence.

C'est pourquoi la Grèce et la Yougoslavie qui se sont trouvées une fois de plus ensemble engagées dans la lutte contre l'ennemi mortel, auront la tâche d'organiser et d'assurer la paix dans les Balkans et la collaboration interbalkanique afin de réaliser une fois pour toutes la devise: «Les Balkans aux Balkaniques». Cela a été récemment souligné par le Général Simovitch, Chef du Gouvernement Yougoslave, dans son discours prononcé à la Radio de Londres.

Pour terminer nous ne devons pas oublier que la tragédie actuelle des Balkans provient malheureusement de la

mésentente de leurs peuples. Cette discorde a été en réalité alimentée et magistralement organisée par l'action secrète et diplomatique des nazis pour empêcher une entente des Etats Balkaniques. C'est cette même entente, qui on le sait, a valu aux Balkaniques en 1912 leur victoire et qui assurément aurait pu également dans cette guerre s'opposer à une attaque du IIIème Reich. En nous divisant Hitler a réalisé ses plans qui heureusement seront d'une durée éphémère.

ZT.



A. PAPAGEORGES  
Jeune fille de Castellorizo

ONT PARU AUX EDITIONS DE  
**la semaine égyptienne**

YVONNE LAEUFER	ŒIL POUR ŒIL (contes arabes)
"	RYTHMES CLANDESTINS (poèmes)
"	ÉROTIQUES (poèmes en prose)
AHMED RASSIM	ET GRAND'MÈRE DIT ENCORE.
"	L'ERMITE DE L'ATTAKA
PAUL JORLAND	LA GIROUETTE HARCELÉE (poèmes)
JEAN MOSCATELLI	QUATORZE FEUILLES AU VENT (poèmes)
"	DIX SONNETS.
G. PRATSICA	LES CHANSONS DE LA FRILEUSE (poèmes)
JOSÉE SÉKALY	LA COURONNE DE VIOLETTES
G. ZANANIRI	RYTHMES DISPERSÉS
"	TROIS ANACHORETES D'EGYPTE
ELIAN J. FINBERT	PAN (poème)
NIELSON MORPURGO	POUR MES FEMMES (poèmes, Edition bilingue)
EDMOND JABÈS	MAMAN (poèmes)
"	LES PIEDS EN L'AIR (poèmes)
"	ARRHES POÉTIQUES
IVO BARBITCH	TRANSCRIPTIONS (poèmes)
"	RIVAGES DU SOMMEIL (poèmes)
MAURIENNE	COMPRIMÉS D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS
V. de SAINT POINT	LA CARAVANE DES CHIMÈRES (poèmes)
AMY KHER	LA TRAINÉE DE SABLE (poèmes)
"	MÉANDRES (poèmes)
"	REMOUS A BAB TOUMA (nouvelle)
ARSENE YERGATH	SCARABÉES II (poèmes)
LOUIS OVIDE	AU GRÉ DES VENTS (poèmes)
A. KHEDRY	EIN EL HASSOUD (contes)
MAHMOUD KAMEL	ZAHIRA (contes)
A. HERENGER	GÛTHE ET BEETHOVEN
R. L. DEVONSHIRE	INFLUENCES ISLAMIQUES sur les Arts de l'Europe
N. MOSCHOPOULOS	LA POÉSIE ÉPIQUE PERSANE
EDMOND PAUTY	LA MOSQUÉE D'IBN TOULOUN ET SES ALENTOURS
Prof. G. LOUKIANOFF	POÈME HÉROIQUE sur la Bataille de Quadech (1288 v. J.C)

Numéros Spéciaux consacrés à COSTIS PALAMAS, C. P. CAVAFY, JEAN METAXAS, L'HELLADE HÉROIQUE, GÛTHE, POUCHKINE, JULES ROMAINS, J. DE LACRETTELLE, PAUL MORAND, EDOUARD HERRIOT, G. DUHAMEL, J. R. FIECHTER, AHMED RASSIM, ARSÈNE YERGATH, aux Peintres MAHMOUD SAID et AMY NIMR, à ALEXANDRIE, à l'ÉTHIOPIE LIBÉRÉE etc.

ANTHOLOGIE DE PROSE FRANÇAISE

(publiée à l'usage des étudiants de 1ère année par la section de français de l'Université Égyptienne)

# La semaine égyptienne

La plus importante revue d'Orient  
paraissant depuis 15 ans

ORGANE ILLUSTRÉ  
D'INFORMATIONS .  
POLITIQUES . . . .  
LITTÉRAIRES . . . .  
ARTISTIQUES . . . .  
SCIENTIFIQUES . . . .  
ET SOCIALES . . . .

Redaction : 69, Rue Gabalaya, Zamalek  
LE CAIRE

*Abonnement annuel : L.E. Une*



### ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

PALMOLIVE

Buvez frais  
Vivez joyeux...

(Rabelais)



**STELLA**  
LA BIÈRE DE LUXE  
FRAÎCHE





# Metro-Goldwyn-Mayer

*Quelques films  
que vous verrez bientôt*

**Boom Town** avec Clark Gable, Spencer Tracy  
Claudette Colbert, Hedy Lamarr

**The Philadelphia Story**  
avec Cary Grant, Katharine Hepburn,  
James Stewart

**Go West**  
avec les Marx Bros.

**Pride and Prejudice**  
avec Greer Garson, Laurence Olivier

**Susan and God**  
avec Joan Crawford, Fredric March

**Strike up the Band**  
avec Mickey Rooney, Judy Carland, Paul Whiteman

**The Mortal Storm**  
avec Margaret Sullivan, James Stewart,  
Robert Young, Frank Morgan

**Flight Command**  
avec Robert Taylor, Ruth Hussey, Walter Pidgeon

**Men of Boys Town**  
avec Spencer Tracy, Mickey Rooney

**Bittersweet**  
avec Jeanette MacDonald, Nelson Eddy



Ouverture  
de Saison



**Lundi 3 Novembre**

REG.COM. LeCaire 26426